

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Hou des machines

Alain LE BUSSY

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ALAIN LE BUSSY

HOU
DES MACHINES

METAL

ANTICIPATION

ALAIN LE BUSSY

HOU DES MACHINES

Cycle de Yorg – 3

MÉTAL

Fleuve Noir

Collection dirigée par Philippe HUPP

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° al., d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite « sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est interdite » (art. L 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C 1995, Éditions Fleuve Noir.

ISBN : 2-265-05116-0 ISSN : 0768-3014

À JMD, Jean, Freddy, Claudine, Marc
et un bucketful d'autres gens
« des Machines ».

La tribu de Yorg, les Yagrr, a dû quitter ses terres ancestrales sous la pression d'envahisseurs venus de l'Est, les Longs-Cheveux, qui se nomment eux-mêmes les Hommes-du-Vent.

En avant-garde du groupe près de mourir de froid et de faim car l'hiver est très rude, Yorg découvre un lac au milieu duquel se situe une île défendue par des falaises abruptes. Il réussit pourtant à en atteindre le sommet, puis à y amener le reste des Yagrr, car l'île les met à l'abri des Longs-Cheveux et le climat y est étrangement plus doux.

Les Hommes-du-Vent, quant à eux, s'installent au pied d'un grand mur dominé par un colossal chien de pierre. Ils s'abritent du froid dans des cavernes au-dessus du sol, ce qui reste en fait d'un grand entrepôt.

Pendant ce temps, sous le sol, vivent deux groupes bien différents. Ceux qui se donnent le nom de Survivants descendent de gens qui, cinq siècles plus tôt, se sont réfugiés dans un immense abri, dont ils ne cessent d'étendre les couloirs. Ils n'ont conservé qu'un embryon des connaissances de leurs ancêtres et, surtout, ont presque tout oublié de la surface. Celle-ci leur est interdite par la *Maladie*, sorte de peste artificielle et arme ultime de la guerre qui a poussé jadis les survivants dans l'Abri.

L'autre groupe, celui de l'Abri Secret, est plus restreint. Quelques dizaines de personnes qui sous la conduite de Paul – l'homme qui a conçu et financé l'Abri cinq siècles plus tôt – se relaient pour observer les Survivants ainsi que le monde extérieur, prolongeant leur survie par de longs séjours en hibernation. Ils n'ont pas renoncé à la surface, mais ne nourrissent plus qu'un faible espoir de découvrir un remède à la Maladie qui interdit toujours le retour à l'air libre.

Seuls les descendants de quelques immunisés naturels y vivent, les Yagrr, les Hommes-du-Vent, mais aussi les cavaliers noirs, des mutants anthropophages occupés à envahir la région en provenance du Sud.

L'Abri Secret, qui avait attiré les Yagrr sur l'île en dessous de laquelle se trouvent les principales installations, prend Yagrr et

Hommes-du-Vent sous sa protection et les incite à s'allier pour combattre les cannibales : fixer les deux petites tribus sur place, c'est disposer de cobayes pour relancer l'étude de la Maladie...

Mais le sédentarisme n'est pas du goût de Rork, le chef des Hommes-du-Vent, qui a pour arme favorite un énorme marteau de fer. Et, pendant que tous ces événements se déroulent à la surface, sous terre, l'un des Survivants, André, se pose des questions sur les couloirs qu'il n'arrête pas de creuser. Il lui arrive aussi de s'interroger sur la surface, cet espace légendaire qui n'a pas de plafond...

*

Rork, Yorg et quelques autres partent se battre contre les Hommes-Machines. En route, ils rencontrent les Nièpps dont la civilisation s'étend sur les rives d'un grand fleuve. Yorg, qui était prisonnier, est libéré par ses compagnons, mais il a éveillé l'intérêt du Sophi Lorgan, un grand savant avide de connaissances, ainsi que celui de Maître Tolbien, un riche marchand avide de biens plus tangibles. Ceux-ci décident de lancer une expédition vers le Grand Chien.

Sous terre, les gens du Secret continuent à tout observer et chercher un remède contre la Maladie, tandis qu'André a été enlevé par ce groupe étrange qu'on appelle les Éboueurs, des gens avec lesquels les autres Survivants n'ont aucun contact et qui évacuent tous les déblais provenant des nouvelles galeries qu'on creuse sans cesse.

PROLOGUE

Cette fois, l'hiver était vraiment arrivé. C'était un jour de tristesse, mais un jour de fête aussi Tristesse pour ceux qui allaient abandonner le soleil, parfois définitivement, s'ils étaient trop âgés pour espérer survivre aux douze saisons d'un Grand Hiver Tristesse aussi pour les enfants, qui ne pourraient plus jouer dans les champs et les bois couverts d'une couche de neige qui s'épaississait chaque jour. Mais pour eux, qui oubliaient vite, cette tristesse ne durerait pas. Il y avait tant à voir et à faire dans les couloirs presque sans fin. Auraient-ils seulement fini de les explorer quand le vrai printemps reviendrait ?

C'était jour de fête aussi. Une fête un peu teintée d'amertume, de vague à l'âme, mais une fête quand même. Surtout si, comme cette fois, on avait réussi à rentrer toutes les récoltes avant que le froid ne s'empare du monde, et à faire des provisions en suffisance pour que le long hiver puisse être consacré au repos ou à l'apprentissage des arts.

Tout le monde était dehors, même les plus faibles. La dernière journée avait été consacrée à préparer le grand feu et le banquet. Ce jour-là, le vieil homme n'avait pas eu beaucoup d'auditeurs avant le milieu de l'après-midi, quand les enfants avaient commencé à se lasser d'entasser des branches mortes sur l'esplanade au-devant de rentrée des couloirs. Ils avaient traîné un moment du côté des femmes – leurs mères ou leurs sœurs aînées – qui préparaient les viandes, les pains, les gâteaux, utilisant les derniers fruits de l'automne et les premiers champignons des galeries. Mais les femmes voulaient travailler en paix afin que la fête soit parfaite, et nul ne se risquait deux fois à venir chaparder ; de peur d'être exclu de cette fête. Ce n'était qu'une menace, bien sûr, car non seulement chacun pourrait y participer, mais tous étaient tenus de s'y montrer.

Le vieil homme était installé dans son abri, qui avait bien souffert des dernières semaines. La carcasse de branchages édifiée par les enfants avait perdu ses dernières feuilles avec l'arrivée de la bise coupante. Heureusement, on l'avait renforcée avec les peaux de bêtes qui, quelques heures plus tard, serviraient à obstruer l'entrée des couloirs. Le vent n'y infligeait donc pas le paroxysme de ses brûlures glacées, et un brasero diffusait assez de chaleur dans la petite hutte pour qu'on puisse y rester assis.

Les enfants se mirent à arriver, joyeux, parlant du bois ramassé et du

feu, du grand feu qu'on allait allumer : Puis l'un d'eux regarda le vieil homme et lui demanda, avec une légère hésitation, s'il n'avait pas quelque histoire nouvelle à raconter.

Le vieil homme n'attendait que cela, bien sûr. Des histoires, il en connaissait assez pour en raconter tout au long du Grand Hiver : Mais comme ce n'était pas le premier qu'il vivait, il savait qu'une fois sous terre, les enfants, lancés à la découverte d'un monde nouveau, ne prendraient plus le temps de l'écouter.

Il se mit à parler de ces temps anciens qu'il connaissait bien. Et, tout en décrivant les exploits de ses ancêtres, il essayait lui-même, une fois de plus, d'imaginer ce que cela avait pu représenter de vivre en ces temps-là.

Quant à imaginer ce que cela avait été Avant, il l'avait déjà tenté aussi, mais ce devait être tellement différent qu'il n'avait jamais réussi à créer dans sa tête une image cohérente de cette époque.

Ce serait l'un des regrets qu'il entraînerait avec lui quand le Temps l'emporterait...

CHAPITRE PREMIER

Yorg-Rork – 1

Les jours s'étaient écoulés fort vite, rythmés par le bruit des mottes d'une terre de plus en plus sèche éclatant sous les sabots des chevaux. Le fleuve et la ville étaient loin derrière eux, maintenant. Ils n'avaient aperçu les tuniques rouges des soldats que le premier et le deuxième jour. Et c'étaient seulement de petits groupes qui – on l'aurait juré – avaient préféré éviter l'affrontement puisque les barbares quittaient clairement les terres contrôlées par Kîv. Plus loin, il y avait encore eu quelques villages, qu'ils contournaient par prudence pour éviter d'être vus, mais sans vraiment craindre de voir les villageois se dresser en ennemis devant eux.

Ils avaient ensuite retrouvé avec plaisir, surtout pour les Hommes-du-Vent, le vide immense des plaines, à peine perturbé, de-ci, de-là, par quelques bosquets, les traces de quelques cavaliers ou les cendres d'un feu.

Maintenant que la voie de l'Orient s'ouvrait sans obstacle devant eux, Rork ne cachait plus son impatience d'arriver enfin au but qu'il s'était fixé.

Ils avaient encore dû franchir quelques rivières impressionnantes, mais le temps des crues était heureusement passé et les traversées s'étaient effectuées sans difficultés majeures. Puis il y avait eu les montagnes. Rork avait retrouvé le col qu'ils avaient franchi lorsqu'ils fuyaient les Hommes-Machines. C'était un gain de temps, mais cela n'avait pas empêché l'ascension d'être assez pénible. Cependant, en général, ils avançaient assez vite.

« — Nous sommes à la bonne saison, avait confié le quatrième jour le chef à la masse à Yorg. En hiver, le froid est bien pire que du côté du Grand Chien, et les chevaux ne trouvent rien à manger, car la neige est trop épaisse. Au dégel, la boue est partout, et les chevaux ne savent pas galoper. Tandis que maintenant, il fait bon, le sol est ferme et l'herbe pousse dru. Plus tard, il pourrait bien faire trop chaud, et

certaines années, les sources se tarissent. Alors, la poussière du galop te dessèche trop la gorge pour que tu puisses hurler ton plaisir ! »

En descendant des Monts d'Our vers les plaines orientales, les Hommes-du-Vent retrouvaient presque leurs terrains de chasse ancestraux. Les signes ne manquaient pas pour le leur dire. Un soir, Kalli, qui était parti en avant en reconnaissance, revint vers le groupe en poussant de grands hurlements pour manifester une joie sauvage. Il avait chassé et ramenait une antilope au pelage marqué de rayures noires et beiges. Yorg et les Yagrr n'avaient jamais vu pareille bête, mais pour les Hommes-du-Vent, ce fut un signe à fêter immédiatement. C'était un gibier qu'ils connaissaient bien et, en outre, une viande excellente, reconnurent les îliens. Un compatriote des Hommes-du-Vent, en quelque sorte. Ils le firent donc participer à la fête. D'une certaine manière...

Deux jours plus tard, à l'aube, alors qu'ils s'apprêtaient à lever le camp, ils virent trois cavaliers s'approcher. Tandis que Rork et Pit sautaient à cheval pour aller à leur rencontre, les autres continuèrent leurs préparatifs comme si de rien n'était. Ils avaient cependant tous une main près de la poignée du sabre et ne perdaient pas de vue les arcs et les carquois, guettant la suite des événements.

Ils virent Rork et l'un des cavaliers sauter à terre et s'empoigner, mais il était clair qu'il ne s'agissait pas d'un vrai combat : le chef avait laissé sa masse accrochée à sa selle. Ce n'était qu'un jeu comme font les enfants. Ou les adultes, quand l'émotion bloque les mots dans leur gorge.

Pit ne s'était pas mêlé à ce cérémonial improvisé, et il fallut un bon moment pour clarifier la situation des Yagrr pour les nouveaux venus lorsqu'ils rejoignirent le campement. Les îliens n'étaient pas prisonniers. Ce n'étaient pas non plus des Hommes-du-Vent, c'était évident, et pourtant ils chevauchaient en compagnie de ceux-ci.

Les trois voyageurs possédaient une outre de bière, et avant la fin des explications, elle était vide. Yorg et ses deux frères avaient quelque peu fait la grimace : cette bière était bien trop aigrette pour leurs palais. Mais ce détail ne les avait pas empêchés de participer aux réjouissances, même s'ils conservaient leurs distances par rapport aux nouveaux venus. Pour les Hommes-du-Vent, bien au contraire, c'était un nectar dont ils avaient été privés trop longtemps.

Ils étaient ivres, mais pas de la bière elle-même, seulement des parfums du passé dont elle était chargée. C'était une saveur qu'ils n'avaient pu oublier, qui leur rappelait les temps heureux d'avant les

Hommes-Machines. Kalli secoua l'outre, déçu. Il y en aurait eu une deuxième, voire une troisième, qu'il se sentait capable, avec l'aide des autres, d'en venir à bout.

La matinée se passa à échanger des nouvelles. Les trois voyageurs étaient des Hommes-du-Vent eux aussi, même s'ils n'appartenaient pas au même clan que Rork et les siens. Jadis, il leur était arrivé de se battre, ou même de se voler quelques chevaux, mais ils s'étaient retrouvés alliés face aux envahisseurs et rien de nouveau ne les avait réellement opposés depuis lors. Rien, sauf le fait que leur clan avait été parmi les premiers à renoncer au combat et à s'en aller vers le nord, abandonnant les plaines aux Hommes-Machines. Heureusement, d'une certaine manière, ceux-ci ne prenaient-ils que les terres les plus fertiles, les plus faciles d'accès, celles où le climat restait le plus supportable. Ils ne s'étaient donc pas réellement intéressés aux steppes septentrionales.

À écouter le récit des trois hommes, Yorg comprenait les Hommes-Machines. Dans le Nord, l'hiver – chaque hiver, pas seulement les grands hivers – durait longtemps. La terre gelait si profondément qu'il fallait attendre le printemps pour enterrer les morts, et la belle saison était si courte que les arbres restaient petits et que les plantes comestibles atteignaient rarement une taille normale. Heureusement qu'il y avait le gibier et la pêche – si l'on pouvait briser la glace des fleuves !

Les clans des Hommes-du-Vent avaient essayé de s'adapter à ces nouvelles conditions de vie, mais chaque année, quelques-uns d'entre eux redescendaient vers les anciens territoires. Il était sans cesse question d'aller chercher la chaleur là où elle se trouvait, mais ceux qui partaient avaient des instructions précises à respecter, des instructions édictées par les Anciens de tous les clans réunis.

Les clans ne voulaient plus se heurter aux Hommes-Machines dans un combat qu'ils savaient perdu d'avance, ni, surtout, attiser leur colère et les attirer vers le nord. Ceux qui s'étaient réfugiés dans ces mauvaises terres gardaient un trop mauvais souvenir de leur exode pour avoir envie d'être contraints à une nouvelle retraite vers des territoires encore plus inhospitaliers.

Rork écoutait attentivement les trois éclaireurs. Yorg aussi, qui approuvait la prudence de ces Longs-Cheveux-là. Il était cependant clair pour lui au moins que Rork devait faire de constants efforts sur lui-même pour ne pas se laisser emporter par la colère. Ou même, plus simplement, pour ne pas laisser poindre trop de mépris à l'égard de

ceux qui avaient abandonné plus tôt que lui le combat et n'essayaient même pas, comme il l'avait entrepris, de retourner la situation. Cela transparaissait perpétuellement dans ses questions et ses commentaires. Il les jugeait trop timorés, trop hésitants. Les Hommes-du-Vent étaient faits pour l'aventure et ils devaient avoir confiance dans leur force et dans leur destin.

Le chef à la masse ne trouvait les ressources nécessaires pour jouer la comédie du bon accueil qu'en songeant qu'ils étaient, malgré tout, de sa race et qu'en dépit de leurs faiblesses, ils savaient sûrement se battre bien mieux que d'autres. Une idée germait en lui. Les territoires autour du Grand Chien étaient riches et agréables, mais les cavaliers noirs, les You-Has comme disaient les gens de l'eau, y étaient bien trop nombreux. Qui pouvait même savoir si en son absence ils n'étaient pas devenus plus nombreux encore, et à nouveau agressifs ? S'ils n'avaient pas une fois de plus tenté d'anéantir la tribu qui avait établi son campement au pied de la grande statue ?

Rork devenait plus sage et reportait sa colère sur les anciens de la tribu, qui avaient pris la mauvaise décision, et pas sur ces trois guerriers-ci, qui n'étaient encore que des enfants, ou à peine des guerriers, lorsque les Hommes-Machines avaient fait leur apparition.

Il leur parla de l'endroit où il s'était établi, décrivant la richesse des terres en gibier et le fait que les cultures – qu'il n'avait pas approuvées au départ – permettaient à elles seules de nourrir près de la moitié de la tribu. Il décrivit le lac derrière le grand mur et profita de l'occasion pour expliquer posément l'espèce d'alliance informelle conclue avec les Yagrr qui habitaient l'île au milieu du lac.

Si les clans réfugiés dans le Nord voulaient venir, il y avait des terres en suffisance pour eux. Bien sûr la route serait longue et fatigante. Pleine de périls aussi, mais cela ne dépassait pas les capacités d'honnêtes guerriers. Il faudrait seulement se méfier particulièrement des Nièpps, qui vivaient le long d'un puissant fleuve à dix jours de course à l'ouest. Il y avait aussi les cavaliers noirs – il les décrivit sommairement – qui erraient dans les plaines occidentales. Ceux-ci, ô abomination, se nourrissaient de chair humaine ! Ils avaient la poitrine couverte d'un cuir aussi épais que les sangliers, mais n'étaient cependant pas invulnérables. La preuve ? Il en était venu à bout à l'aide de ses guerriers et de ses alliés, les Yagrr. Par honnêteté, il ajouta que les dieux étaient heureusement avec eux. Par forfanterie, il ne précisa pas leur manière d'intervenir dans le combat.

Rork insista aussi sur le confort de ces terres bénéfiques, presque

aussi agréables que les territoires perdus, et sur le danger que représentaient les You-Has. Il ne suffisait pas de se battre avec courage contre eux pour gagner le Wallal si l'on était tué : il fallait absolument être le vainqueur, pour assurer le retour des morts au village, afin qu'il y ait une sépulture décente.

Les trois cavaliers écoutaient attentivement Rork. Leur mission serait plus facile qu'ils ne le pensaient au départ. Ils ne se fieraient pas uniquement à ses paroles et envisageaient déjà de pousser jusqu'au grand fleuve et d'en reconnaître les abords afin de trouver un endroit où le franchir facilement. Ils pourraient alors rentrer faire rapport aux clans du Nord. Si la décision de prendre le chemin du Grand Chien tombait rapidement, ils se mettraient en route avant l'hiver. Rork garantissait d'ailleurs qu'il y avait de nombreuses régions sur la route où passer la mauvaise saison dans des conditions acceptables. Il affirmait cela sans trop regarder Yorg, car il pensait aux terres dont il avait chassé les Yagrr avant qu'ils ne soient devenus alliés, une douzaine de saisons plus tôt.

De leur côté, les trois nordiques n'avaient que peu de nouvelles intéressantes. Ils ne s'étaient plus heurtés de front aux Hommes-Machines, même s'il arrivait parfois qu'un chasseur poursuivant un gibier particulièrement résistant se risque sur les terres conquises par les envahisseurs. Ceux-ci avaient arrêté leur progression une dizaine de saisons plus tôt, à peine au-delà du terrain où Rork les avait affrontés. Ils avaient construit plusieurs villages de pierre qui étaient reliés par des pistes dures où les machines pouvaient rouler bien plus vite que les chevaux ne galopaient sur les plaines les plus régulières. Ils restaient vigilants, se méfiant particulièrement des Hommes-du-Vent – ce qui était une manière de rendre hommage au courage de Rork – et patrouillaient régulièrement autour de leurs villages, mais en général sans s'en éloigner de plus d'une journée de marche. Ces patrouilles se faisaient d'ailleurs de plus en plus rares, puisque l'adversaire ne s'était plus montré depuis longtemps, fit remarquer l'un des cavaliers.

Les guerriers du Nord, compris Yorg, avaient renoncé à toute idée de combattre les Hommes-Machines. Qu'auraient-ils pu faire contre les machines trop rapides, contre les murs de pierre si hauts qu'un cheval ne pouvait bondir par-dessus, et surtout contre les armes extraordinaires des petits hommes venus de l'Est ?

Rork les écoutait patiemment. Malgré sa haine des Hommes-Machines, il ne pouvait donner complètement tort à ses frères du Nord. En même temps, il cherchait à se rendre compte de la situation :

il était revenu au-delà des Monts d'Our pour faire payer aux envahisseurs le mal qu'ils lui avaient fait, et toutes les informations qu'il obtiendrait à leur sujet l'aideraient à réussir plus complètement.

Il se rendait mieux compte à chaque instant qu'il s'était en fait lancé dans une folle expédition, sans réel espoir de succès, mais l'idée de renoncer ne l'effleurait pas. Tout au plus concédait-il de taire ses véritables buts aux gens du Nord. Ainsi, ils ne pourraient tenter de le décourager.

Il ne voulait pas se l'avouer, mais s'il ne s'était pas fait le serment de tirer vengeance des Hommes-Machines, il aurait immédiatement fait demi-tour, ou mieux, il serait parti vers les steppes septentrionales pour convaincre lui-même les autres clans de le rejoindre autour du Grand Chien. Il venait de comprendre que le véritable ennemi, le plus menaçant dans l'immédiat, c'étaient les cavaliers noirs, ceux que les gens de l'eau appelaient les You-Has !

De son côté, Yorg avait suivi le débat avec intérêt et curiosité. Il comprenait parfois le chef à la masse mieux que celui-ci ne se comprenait, mais se gardait d'intervenir. Rork n'était pas du genre à accepter des conseils qui le plaçaient en face de ses propres faiblesses. Le Yagrr avait souvent entendu narrer tel ou tel épisode des combats contre les Hommes-Machines et ce que les nordiques avaient raconté ne lui avait pas appris grand-chose, mais il était de plus en plus curieux de voir ces villages de pierre, ces pistes dures, et surtout les machines qui y roulaient.

Ce jour-là, Rork refréna son impatience. Ils restèrent sur place à bavarder avec les trois éclaireurs, échangeant des nouvelles sur les gens qu'ils connaissaient de part et d'autre. Ce n'est donc qu'à l'aube du lendemain qu'ils se séparèrent pour partir chacun de leur côté.

Rork lança sa petite troupe vers le Sud jusqu'au moment où il fut certain que les trois éclaireurs les avaient perdus de vue. Ce n'est qu'alors qu'ils repartirent vers l'Est.

Les Hommes-du-Vent connaissaient maintenant bien le terrain sur lequel ils avançaient. Leurs anciennes expéditions de chasse les avaient souvent amenés à parcourir ces plaines entrecoupées de petites rivières vives et de bosquets peu étendus, et ils évoquaient, en cheminant, de nombreux épisodes d'un passé joyeux. Ils progressaient rapidement, tout en se méfiant de l'arrivée de l'une de ces patrouilles qui, aux dires des nordiques, roulaient régulièrement dans les environs. Ce n'était pas par crainte de devoir l'affronter, car ils étaient venus pour se battre, mais Rork tenait à conserver le plus longtemps

possible l'avantage de la surprise.

Les machines – il y en avait trois – apparurent durant la nuit suivante.

Ils avaient établi leur bivouac non loin d'une rivière d'une trentaine de pas de large qu'un homme pouvait traverser sans se mouiller plus haut que la ceinture. La rivière avait patiemment érodé l'argile, creusant une courbe profonde, puis s'était retirée, abandonnant une petite place de galets sur laquelle chaque crue déposait du bois au point qu'ils en avaient en suffisance pour entretenir des feux plusieurs jours de suite s'il le fallait.

Au fond de la courbe – qui se terminait par un talus abrupt plus haut que deux hommes – se trouvait une zone d'herbe tendre où ils avaient mis paître les chevaux. Il y avait un espace dégagé d'une vingtaine de pas de large au sommet du talus, puis les taillis reprenaient et se prolongeaient en semblant de forêt.

Le temps du sommeil arrivait. Duno et Kerbona dormaient déjà et les autres s'apprêtaient à les imiter, sauf Kalli, désigné pour la première veille, quand un bruit étrange, qui tenait à la fois du grondement du chat sauvage et du roulement des cataractes, se fit entendre. Rork fut instantanément debout, l'esprit en éveil.

— Le feu ! Il faut l'éteindre.

Kalli fut le plus rapide. Il se précipita vers la rivière et y trempa sa couverture qu'il revint jeter sur le feu. Il y eut énormément de vapeur et une odeur désagréable de laine brûlée. Les autres arrivèrent avec des outres pleines d'eau et achevèrent d'éteindre le foyer, tandis que Kalli récupérait sa couverture à peine roussie. Il y avait encore un peu de fumée, qui s'estompa rapidement, mais plus la moindre flamme, et même pas de braises rouges.

Il était temps.

Ils virent d'abord trois paires d'yeux lumineux. Comme ceux du chat sauvage dans la nuit, mais plus brillants que la lune.

— Ne les regardez pas en face, conseilla Rork. Il faut protéger sa vue pour le combat, si nous devons nous battre ce soir.

Yorg suivit le conseil et ferma à demi les yeux. Mais il était difficile de se priver du spectacle des machines dont les Hommes-du-Vent avaient si souvent parlé.

Les machines approchaient et le vacarme se faisait de plus en plus étourdissant. Le Yagrr se fit la réflexion qu'avec un tel bruit pour les avertir de l'arrivée de l'ennemi, ils ne seraient jamais pris par surprise. Et, alors que l'apparition des yeux lumineux l'avait un instant fait trembler, cette simple constatation lui rendit tout son courage.

Les machines roulaient sur l'étroite bande herbeuse qui séparait le sommet du talus des taillis. Il fut vite évident qu'elles ne pourraient que passer tout près d'eux. Les yeux lumineux éclairaient presque comme en plein jour le sommet des hautes herbes et parfois, quand le chemin qu'elles suivaient tournait un peu, la lumière se répandait entre les arbres ou sur l'autre rive de la rivière.

— Les chevaux, souffla Rork, qu'ils restent calmes !

Effectivement, le grondement des moteurs et cette lumière insolite commençaient à affoler les bêtes qui devaient se demander quel était le monstre qui approchait ainsi. Pit et Yarda coururent les calmer en les caressant et en leur murmurant des mots apaisants.

Les chevaux n'étaient pas les seuls animaux à s'affoler. Un cerf surgit soudain de la forêt et apparut dans la lumière des phares. Plutôt que de regagner d'un bond l'obscurité et la sécurité, la bête resta un instant indécise, figée par la terreur, puis prit la fuite mais en restant dans la zone herbeuse, juste devant les machines. Il y eut une suite de claquements secs et l'animal s'abattit à moins d'une portée de flèche du petit groupe.

— Les bâtons-tonnerre, murmura Kalli. Des armes qui tuent à distance, comme les arcs, mais de plus loin.

Ils entendirent décroître le vacarme des machines avant de s'apercevoir qu'elles ralentissaient leur course. Elles finirent par s'arrêter à deux pas du cerf et deux hommes descendirent de la première. Ils étaient si proches que Yorg les entendait parler. Il ne comprenait pas les mots, mais devinait au ton que c'étaient des exclamations de joie. Celles du chasseur qui va ramener une belle pièce de gibier au village. Mais c'était alors une chasse bien étrange qui n'avait pas comporté le plaisir d'avoir rusé avec la bête, de l'avoir pistée des heures durant.

Yorg réprima avec peine un frisson. Il pouvait s'imaginer lui-même, jaillissant affolé dans la lumière trop blanche des yeux des machines et allant sans le savoir au-devant de la mort.

Trois hommes étaient descendus à leur tour des autres machines. Ils

commencèrent par aider les deux premiers à charger le cerf dans l'un des véhicules. Yorg crut alors qu'ils allaient repartir. Mais – le moment était-il venu, ou l'occasion devait-elle être saisie ? – les Hommes-Machines semblaient trouver l'endroit idéal pour une halte. Tandis que deux d'entre eux surveillaient assez distraitement les abords, les autres – ils étaient neuf en tout – se réunissaient autour de la seconde machine et se mettaient à jacasser dans leur langue incompréhensible.

Rork agita sa masse pour faire signe à ses hommes de se tenir prêts à attaquer.

Elle n'avait pas pu se contenter de son affirmation, mais il ne s'en était pas vexé : réaliser enfin ce rêve multiséculaire de vaincre la Maladie était si extraordinaire, si inespéré, qu'il n'arrivait pas tout à fait à se convaincre lui-même de son succès. Et ce n'était pas un véritable travail, mais plutôt un plaisir savoureux de reprendre pour elle l'expérience qui avait enfin donné des résultats positifs. Les germes mortels étaient partout présents dehors. Dans le sang des sauvages, descendant des Survivants naturellement immunisés, bien sûr, mais aussi à l'état de spores en sommeil dans l'atmosphère. Il pompa quelques litres d'air extérieur par un circuit scellé. Une feuille de laitue des serres intérieures et donc vierge de toute contamination fut plongée dans le milieu mortel, et bientôt ils purent vérifier la présence des germes ranimés par un milieu nourricier. Les manipulateurs à distance déposèrent délicatement quelques gouttes de son sérum sur la feuille.

— Il faut attendre un moment, les germes sont résistants, fit-il. Mais regarde ce que ça a donné tout à l'heure. Sur cet échantillon, les germes sont morts, bien morts !

Les manipulateurs amenèrent une plaquette de verre sous l'optique du microscope. Yolande s'approcha pour regarder, frémissante d'anticipation.

Elle n'osa pas décoller son œil de l'oculaire et affronter le visage épanoui de Rokart. Elle se mit à trembler et ses mains se crispèrent sur le rebord de la table. Rokart ne remarqua d'abord rien. En fait, il était bien au-delà de tout travail scientifique sérieux aujourd'hui. Son succès lui était si vite monté à la tête ! Pas d'une manière négative : il n'en tirait ni orgueil, ni fierté excessive. Il était tout simplement ivre de joie et ne pensait plus qu'à *fêter ça*. Ses mains commençaient à courir sur le corps de Yolande.

Ce fut le silence prolongé de Yolande et son manque total de réaction à ses caresses de plus en plus appuyées qui finirent par le

ramener sur terre.

— Alors, qu'en dis-tu ?

Elle se redressa lentement, des larmes dans les yeux.

— Les germes sont vivants, finit-elle par dire.

Sa voix n'était qu'un souffle à peine audible.

— Ce n'est pas possible !

Il la repoussa presque brutalement sur le côté pour se pencher à son tour sur l'oculaire et se mettre à manipuler les roulettes de réglage.

— C'est la fatigue, fit Yolande compatissante. Tu t'es épuisé à chercher le sérum et tu as fini par prendre ton rêve – notre rêve à tous – pour la réalité. C'est dommage, mais ce n'est pas trop grave. Il n'y a que toi et moi à être déçus et nous garderons ce secret pour nous seuls.

Il se redressa, rageur :

— Non, je n'ai pas rêvé, non, je ne suis pas devenu fou. Et ce n'est pas la fatigue qui m'a fait percevoir des hallucinations. Ils étaient morts, figés, immobiles... (Il s'interrompit un instant, se plongeant dans ses notes.) Peut-être ne l'étaient-ils pas tous. J'avais peut-être appliqué une dose de sérum insuffisante pour l'échantillon et les quelques germes survivants se seraient remultipliés... Je vais doubler la dose pour l'expérience que j'ai entamée devant toi.

Les manipulateurs découpèrent un lambeau dans la feuille de laitue et le placèrent sur une plaquette qu'ils amenèrent devant l'optique. Machinalement, il se pencha sur l'oculaire. Il se redressa brusquement, pâle comme un linge.

— Yolande, viens voir, et dis-moi si je rêve ?

Elle hésitait à poursuivre ce cirque dépourvu de sens, mais elle avait peur de le pousser à bout de nerfs en lui refusant cette simple satisfaction. Il serait toujours temps, s'il menaçait réellement de craquer, d'alerter le Patriarche, afin qu'il prenne les mesures adéquates. Elle se pencha sur l'oculaire en cherchant déjà des mots consolants pour lui annoncer un nouvel échec. Elle voulait à tout prix éviter de le détruire : il était le seul chercheur vraiment doué de tout le Secret, et leurs derniers espoirs de retrouver un jour le chemin de la surface reposaient en lui.

André – 1

— Regarde, fit tout à coup l'Éboueur.

Il savait qu'André n'avait pas compris toutes ses explications et qu'une démonstration était nécessaire. D'un geste brusque il rabattit sur sa nuque le grand capuchon qui lui coiffait le crâne et dissimulait dans la profondeur de ses replis des traits qu'à l'image de tout son peuple, il refusait d'habitude de montrer.

La lumière de l'unique bougie n'était pas bien forte, mais au fil de ses nombreux jours d'emprisonnement, André avait fini par s'accoutumer à cette faible luminosité. Il crut cependant un instant que ses yeux le trompaient et que c'était la raison pour laquelle le visage lui semblait incomplet. Puis il comprit, et faillit se détourner. Mais il se devait d'être aussi courageux que son vis-à-vis, lui qui n'avait qu'à regarder, et pas à vivre jour après jour avec ce visage inachevé et difforme. Au-dessus du menton, la bouche aux lèvres à peine marquées était un orifice circulaire. Il y avait un nez... au sens respiratoire du terme : deux trous, munis de sphincters qui s'ouvraient et se refermaient pour laisser passer l'air, dans une peau que ne marquait par le moindre renflement. Et plus haut...

Les yeux étaient immenses. Deux cercles qui se touchaient presque au centre du visage et allaient jusqu'aux tempes, mangeant la moitié des joues et du front.

L'Éboueur ne les garda qu'un instant grands ouverts puis les referma pour minimiser le choc de la lumière, mais André le voyait grimacer de douleur, car les paupières ne protégeaient qu'imparfaitement les globes oculaires, étant presque translucides. On distinguait derrière elles des pupilles énormes – presque un centimètre de diamètre – alors qu'elles devaient pourtant être rétractées au maximum pour échapper à cette lumière trop vive pour elles.

Après quelques secondes d'un examen aussi horrifié que curieux, André retrouva ses esprits. Son premier geste fut de masquer de la main la bougie pour épargner l'Éboueur, dont il ressentait presque physiquement la douleur.

— Merci, souffla celui-ci.

Il ramena sa capuche en avant et la rabattit sur son visage pour diminuer plus encore l'impact de la lumière.

Il y eut un long moment de silence. Comme l'Éboueur ne semblait pas disposé à le rompre, André respecta aussi longtemps qu'il le pouvait cette volonté, puis, n'y tenant plus, il finit par poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous... vous êtes tous comme ça ?

— Avec des variations minimales pour la sensibilité à la lumière, notamment, nous sommes tous les héritiers des mêmes difformités. Dans ce secteur-ci, tout au moins. Ici, nous sommes les plus heureux. En ce sens que nous sommes bien adaptés à notre milieu. Des privilégiés, en quelque sorte. Mais il y en a de plus malheureux que nous. Ceux-là, tu ne les rencontreras probablement jamais...

— Pourquoi ?

— C'est une question à laquelle je ne répondrai pas. Plus tard, peut-être...

André n'insista pas. Il savait que c'était inutile. D'ailleurs, l'Éboueur reprenait lui-même sur un autre sujet.

— C'est l'énergie de l'Atome qui nous a transformés ainsi. Elle a brûlé mortellement quelques-uns des nôtres parmi les premiers, avant que nous n'apprenions à nous méfier. D'autres ont été touchés moins gravement. Ils ont été malades, mais ont survécu quelques années au moins, avant de mourir bien avant l'âge normal. Leurs enfants, s'ils en avaient, naissaient difformes. Si difformes, parfois, qu'ils ne survivaient pas, ou que leurs parents – par honte ou par pitié – leur donnaient la mort. En ce temps-là, nous ne faisons encore qu'un avec ton peuple, malgré la dispute qui nous avait séparés, mais bien vite ceux qui n'avaient pas été touchés furent frappés d'horreur à notre vue et ils décidèrent de nous bannir totalement. Évidemment, on ne pouvait nous chasser bien loin sous terre sans prendre le temps et la peine de creuser, aussi ont-ils choisi de nous bannir d'une autre manière. Ils nous ont chassés de leurs souvenirs, oubliant qu'au départ nous étions frères. Des frères qui avaient souffert plus qu'eux, puisque nous n'avions pas seulement perdu la surface en gardant l'espoir d'y revenir : elle nous est interdite à tout jamais à cause de la terrible lumière qui y règne.

L'Éboueur s'interrompit un instant. André essayait d'assimiler ce qu'il venait d'apprendre. Il y avait tant de choses nouvelles...

— Ils n'ont pas fait que nous oublier – sauf lorsqu'ils ont besoin de nous. Il est ironique de penser que nous gardons un souvenir plus exact de la surface que vous, alors que si la Maladie disparaissait, vous pourriez y retourner, tandis que nous...

— Retourner à la surface ? Pourquoi ?

— Tu vois, tu n'as pas demandé *Comment* ? ou *Quand* ? Tu n'as pas dit que cela pouvait être dangereux. Tu ignores tout de la surface, sauf que nous l'avons quittée. Tu as vu quelques images, entendu quelques semi-vérités soigneusement dosées pour chasser de ton esprit l'idée d'un retour possible. La surface est devenue un monde plus irréel que celui des rêves pour toi et tes frères... Pourquoi retourner à la surface ? Parce que c'est notre milieu naturel. Enfin, c'est *ton* milieu naturel. Nous, nous ne sommes plus vraiment naturels et ces couloirs semblent bien être le seul monde que nos descendants connaîtront jamais. Mais toi, tu peux penser y retourner.

Cette fois, le ton de l'Éboueur exigeait une réponse.

— J'y penserai, fit André sans se compromettre.

— C'est bien... Mais ce n'est pas encore assez. En fait, quand nous avons découvert, ou plutôt retrouvé l'énergie de l'Atome, nous avons failli disparaître. Il y avait les morts, ceux qui n'avaient pas d'enfants et ceux qui enfantaient des monstres. Heureusement, parmi ces monstres, il y en eut qui n'étaient pas trop difformes pour survivre, ou dont les difformités se révélèrent utiles. Au bout de trois générations cependant, nous étions bien près d'être condamnés à l'oubli. Il n'y avait que trois mâles en état de procréer. Deux étaient des frères. D'après la tradition, ils étaient à peu près comme moi. Le troisième était un humain quasi normal d'apparence. Au cours des années, ils avaient appris à se protéger de l'Atome, qui n'est pas une force mauvaise en elle-même. C'est un peu comme une pioche. L'outil est utile pour creuser les couloirs, mais il arrive qu'il glisse ou rebondisse et brise une jambe. Faut-il, pour cela, que la pioche soit condamnée et ignorée ?

— Non ! s'exclama automatiquement André qui comprit, parce que l'autre ne s'arrêtait pas, qu'il ne s'agissait pas d'une vraie question.

— ... les deux frères plus le troisième homme ont eu de nombreux enfants des sept femmes qui vivaient à cette époque. C'est comme cela que nous existons maintenant, à peu près deux fois moins nombreux que ton propre peuple, vous qui vous nommez les Survivants. Nous restons à l'écart. Nous évacuons vos déblais en échange de quelques

rations de nourriture, mais ce sont à peu près les seuls contacts, des contacts indirects, qui existent entre nous. Il arrive quelquefois que l'un des Survivants veuille percer le mystère de nos galeries. D'autres, avides d'énergie, veulent aussi atteindre l'Atome. Ils ne croient pas à nos avertissements et sont frappés à leur tour. Certains ont eu, dans le passé, l'idée de nous détruire, jugeant notre existence sacrilège. Nous avons dû les éliminer. Sans cruautés inutiles. Nous connaissons trop bien la douleur pour aimer l'infliger aux autres. Mais sans faiblesse non plus, car notre survie en dépendait.

André sentit un frisson descendre le long de sa colonne vertébrale. L'Éboueur venait de lui confirmer ce dont il se doutait déjà : il ne fallait s'attendre à aucune pitié de leur part. Mais que leur avait-il fait ? Et pourquoi toutes ces explications ? Qu'ils en finissent donc une fois pour toutes !

— Quelques-uns, continuait l'Éboueur pendant qu'André était parcouru de ces noires pensées, sont restés parmi nous. Ils ont même eu des enfants, qui nous ressemblaient souvent plus qu'à eux. Nous les avons acceptés dans nos rangs, parce qu'ils nous apportaient un sang neuf et, parfois, quelques connaissances supplémentaires du monde des Survivants. Souvent, ils croyaient tout ignorer, même de la surface, mais avec le temps, nous pouvions les aider à puiser dans les ressources de leur mémoire. Il y a fort peu de livres ici, à part quelques manuels techniques que nous avons retrouvés dans la Centrale. À quoi nous serviraient-ils, d'ailleurs ? Notre vue n'est pas la même que la vôtre. Nos yeux donnent une image des reliefs, nous percevons souvent la chaleur des corps, mais à quelques exceptions près, ils ne nous permettent pas de distinguer les nuances des couleurs ou de déchiffrer des textes imprimés. Pourtant, malgré cette absence de livres, bien que nous en soyons plus éloignés que vous, nous avons rassemblé une masse de connaissances de la surface ou de l'histoire ancienne plus étendue ou plus exacte que vous qui avez des livres... que vous ne lisez jamais.

— Je lis parfois, rétorqua André, vaguement vexé.

— Je sais.

André voulut demander comment l'Éboueur pouvait connaître un tel détail, après tout sans véritable signification, mais l'autre reprenait déjà. On aurait dit qu'après avoir éprouvé bien des hésitations pour se mettre à parler, il n'était plus capable d'interrompre la crue de ce torrent verbal qui franchissait ses lèvres sans vouloir se calmer.

— Quand nous avons surmonté les douleurs, quand nous nous

sommes retrouvés plus forts, vous étiez devenus faibles. Pas physiquement, mais vos ressources, qui n'étaient en grande partie que des stocks ou de l'outillage laissés par les Anciens, s'étaient épuisées. Au même moment, vous deviez agrandir vos couloirs, creuser de nouvelles fermes et des locaux d'habitation. Le Conseil de l'époque a accepté nos conditions lorsque nous avons repris des contacts longtemps interrompus. De chaque côté, nous avons mis des limites très strictes à notre collaboration. Nous ne devions jamais nous rencontrer face-à-face, notamment. Cet interdit est toujours respecté, mais grâce à nous, vous pouvez continuer à survivre. Parfois, un membre du Conseil trouve que vous payez trop cher les services que nous vous rendons, mais personne n'a jamais osé discuter vraiment ce prix. Si, parfois... mais seulement pour la forme. Et ce n'est qu'une bouffée vite éventée d'un esprit de résistance que vous avez perdu depuis longtemps.

André sentit tout à coup que le ton de l'Éboueur s'était durci, comme s'il donnait une leçon de morale à un jeune enfant qui méritait en fait d'être puni bien plus sévèrement. Cela ne dura qu'un instant fugitif. Déjà la voix était redevenue plate, morne, sans intonation, comme si elle récitait une leçon connue depuis trop longtemps.

— Quant à nous, en dehors de cette tâche que nous accomplissons pour votre survie, notre temps s'écoule en paix, sans grands événements, sans passions. Quelques-uns veillent à tour de rôle sur la Centrale à énergie. Elle fonctionne presque seule, à régime fort réduit par rapport à ses possibilités. Notre angoisse est qu'elle n'est pas éternelle. Quand elle cessera de fonctionner, dans dix ans, dans deux ou trois générations, nous survivrons toujours, mais moins bien, et nous ne pourrons plus nous livrer aussi aisément à nos occupations favorites. (Il se tut un court instant.) Ni continuer à vous aider, acheva-t-il.

Il repoussa légèrement la capuche en arrière, dans la position où André l'avait toujours vue, signe que la douleur était passée.

— Nous creusons, tout comme vous. À cette différence près que nous n'avons pas vraiment besoin de tout cet espace pour vivre. Nous sommes seulement curieux de découvrir de nouvelles configurations dans les plis rocheux, ou de redécouvrir la beauté de certaines cavernes naturelles. Il nous arrive aussi de retrouver des couloirs creusés jadis par les hommes de la surface. Nous n'en approchons que très prudemment, car ils peuvent être infestés par la Maladie. Sois tranquille à ce sujet : nous scellons soigneusement ceux qui sont dangereux.

— À quoi servaient ces couloirs ? demanda André.

— Je pense que certains servaient à extraire du sol des minerais, ou une énergie différente de l'Atome. D'autres étaient de simples voies, qui permettaient de se déplacer d'un point à un autre, mais nous ignorons pourquoi les gens du passé évitaient une surface qui n'était pourtant pas mortelle en ces temps-là. Nous réfléchissons souvent à ces sujets, mais nous n'obtenons pas toujours de réponse satisfaisante aux questions que nous nous posons.

— Vos couloirs sont-ils longs ?

— Très longs. L'énergie nous permet de creuser bien plus vite que vous. Et ils sont à nous seuls !

La dernière phrase avait été prononcée sur un ton plus vif, comme pour répondre à l'idée d'annexion par les Survivants de tout cet espace nouveau qui venait de naître dans l'esprit d'André.

Quelques instants plus tard, l'Éboueur se levait, mettant ainsi fin à l'entretien.

CHAPITRE II

Yorg-Rork – 2

Ils avaient été bien près de connaître leur première bataille contre les Hommes-Machines ce soir-là, mais finalement, rien ne s'était passé. Après quelques minutes, les équipages étaient remontés à bord des trois véhicules et ceux-ci avaient disparu dans la nuit avec ce terrible grondement qui avait d'abord effrayé les Yagrr, eux qui ne l'avaient jamais entendu auparavant.

Rork était à demi déçu. À demi seulement, ce qui était la preuve qu'il vieillissait, ou qu'il changeait, et apprenait la prudence. Jadis, il aurait accepté sans hésiter le combat qui se présentait ou l'aurait déclenché en attaquant lui-même. Maintenant, tout en brûlant de plus en plus vivement d'en découdre avec les Hommes-Machines, il avait compris qu'ils n'étaient pas en position vraiment favorable ce soir-là au bord de la rivière. Ils auraient eu l'effet de surprise, mais il y avait trois machines, et au moins neuf hommes en face d'eux qui étaient à pied et en contrebas. Ils auraient pu bondir sur les chevaux, mais le bruit des bêtes leur aurait enlevé une partie de la surprise, alors que la courte distance ne leur aurait pas permis d'atteindre la vitesse nécessaire à une charge destructrice.

Le chef à la masse était néanmoins fort satisfait de ce premier contact indirect avec les machines. Maintenant, les trois Yagrr, qui n'avaient jamais pu qu'entendre parler des machines jusqu'alors, savaient un peu mieux à quoi ressemblait l'adversaire. Ils en apprendraient bien plus dans les jours suivants : Rork était décidé à observer l'ennemi avant d'agir, pour frapper un grand coup avant de se retirer. Une belle victoire, sur quelques hommes, une dizaine, vingt peut-être, voilà ce qu'il lui fallait pour rester plus ou moins fidèle à son serment. La rencontre des trois nordiques l'avait convaincu du fait qu'une victoire complète était impossible – ce qu'il *savait* déjà auparavant, mais refusait d'admettre. Elle lui avait aussi fait découvrir un nouveau but à l'expédition : renforcer la tribu du Grand Chien par l'adjonction des clans du Nord, ou d'un certain nombre de leurs

guerriers.

Il ne renonçait pas vraiment à son projet de vengeance, il n'était pas parjure envers lui-même, mais ce projet cessait d'être un aboutissement pour devenir une étape. La pensée lui vint que si sa victoire déclenchait la colère des Hommes-Machines, ceux-ci pousseraient peut-être leurs expéditions plus loin vers le nord, pour chasser des steppes septentrionales les clans qui s'y étaient réfugiés. Ses frères n'auraient alors d'autre ressource que se lancer eux aussi dans la longue expédition vers l'occident.

Il ferait alors d'une pierre deux coups : assouvir sa vengeance et renforcer sa tribu. Il fallait donc mettre tout en œuvre à la fois pour frapper fort et pour en revenir vivant.

D'abord repérer les lieux. Pas les plaines ou les bois : il les avait parcourus si souvent. Mais les points forts des Hommes-Machines : les deux ou trois villages les plus proches, les pistes dures qui les reliaient. Et les circuits des patrouilles. Étaient-elles régulières dans le temps et dans l'itinéraire ? Ou erratiques ? Après cela, décider du ou des lieux les plus favorables pour une embuscade. Son groupe n'était pas nombreux, et même s'il les méprisait, il connaissait la puissance des Hommes-Machines. Il avait déjà dû fuir une première fois et, revenant sur ces terres qu'il connaissait si bien, venait de perdre ses dernières illusions : il devrait fuir à nouveau. Non, pas fuir ! Exécuter un plan soigneusement préparé, où le retour vers le Grand Chien était prévu d'avance.

Le seul avantage qu'ils avaient était la surprise. Les trois cavaliers venus du Nord avaient confirmé qu'il n'y avait plus eu de vrai combat entre les Hommes-du-Vent et les machines depuis un bon nombre de saisons. Même si les Hommes-Machines continuaient à se montrer prudents – à preuve, la patrouille rencontrée durant la nuit –, Rork se doutait qu'il ne s'agissait plus là que d'une prudence de routine, facile à déjouer. Sans cela, les hommes n'auraient pas été aussi détendus ce soir-là auprès de la rivière, se permettant de quitter la protection des carcasses de fer sans, apparemment, prendre la moindre précaution.

Au matin, il envoya Kalli et Duno en éclaireurs assez loin devant et le reste du groupe se mit en marche au pas, à la fois pour épargner les chevaux et pour avoir le temps de découvrir l'adversaire avant d'être eux-mêmes vus par lui. En cas de besoin, ils trouveraient facilement à se dissimuler : ils étaient à moins d'une journée de marche de l'un des campements favoris de Rork jadis, et il connaissait fort bien les lieux, de même que les autres Hommes-du-Vent.

Le premier village des Hommes-Machines devait être encore plus proche, si les renseignements des nordiques étaient exacts.

*

La première confirmation, ce furent les traces. Le sol était sec, maintenant, car on était en plein été, mais au printemps, la terre avait été molle, et elle conservait le souvenir du passage fréquent des machines. Des sillons parallèles, qui s'enfonçaient parfois d'une demi-main dans la terre. L'herbe n'y avait pas poussé, ce qui signifiait que les machines passaient encore régulièrement à cet endroit.

Un peu plus loin, ils tombèrent sur des traces nombreuses, qui s'entrecroisaient et se chevauchaient sans cesse. C'était un lieu de passages fréquents, un nœud de pistes.

Ils virent Kalli revenir vers eux. Avant qu'il ne les rejoigne, Duno apparaissait à son tour. Ils s'étaient séparés, ayant décidé de suivre chacun l'une des pistes sur une certaine distance. Celle de Kalli allait jusqu'à une colline assez basse, dépourvue d'arbres. Il était clair pour l'éclaireur que les Hommes-Machines allaient jusqu'à son sommet pour observer la plaine autour d'eux puis faisaient demi-tour, car presque aucune trace ne s'éloignait de la colline dans une autre direction. Kalli lui-même avait profité de ce point de vue. Il n'y avait aucun mouvement sur la plaine, mais une fumée, ou plutôt plusieurs fumées – un village, probablement – dans la direction que suivait la piste empruntée par Duno.

Celui-ci confirma que c'était la bonne voie. Il n'avait rien découvert d'extraordinaire, sinon que d'autres groupes de traces se joignaient à la piste, au point de former une bande de terre pelée de toute végétation assez large pour trois chevaux de front tant on devait y passer fréquemment.

Ils décidèrent de suivre cette piste, mais en faisant preuve de plus de prudence encore. Bien leur en prit, car vers midi, Kalli, qui était parti une fois de plus en reconnaissance, revint vers eux au galop. À ses signes des bras, ils comprirent qu'un danger approchait et, le voyant tout à coup guider son cheval en dehors de la piste, ils l'imitèrent, ne s'arrêtant qu'après avoir interposé entre eux et le chemin un rideau de verdure suffisant pour échapper aux regards.

Quelques instants plus tard, Yorg pouvait pour la première fois découvrir une machine dans le détail. Elle n'avancait pas très vite et semblait nettement plus longue que celles qu'ils avaient vues durant la nuit. Elle se composait d'une petite hutte presque cubique sur l'avant,

dépourvue d'ouvertures si ce n'étaient des fentes en croix qui devaient offrir une visibilité restreinte mais correcte tout en protégeant le conducteur des attaques. La petite hutte était en bois, mais des lames de fer entrecroisées en renforçaient la solidité.

Derrière la hutte, il y avait une plate-forme d'une douzaine de pas de long sur laquelle reposaient six troncs qui dépassaient du véhicule, car ils étaient nettement plus longs que celui-ci. Il y avait sept ou huit hommes juchés sur les troncs et Yorg les examina encore plus attentivement que la machine.

Ils lui semblaient tous nettement plus petits que lui, mais comme ils étaient assis, il ne pouvait en être sûr. S'il ne se trompait pas, il s'agissait de véritables nains en comparaison des Hommes-du-Vent qui le dépassaient tous d'une bonne demi-tête au moins. Ils étaient vêtus d'une courte tunique descendant à mi-cuisses et de pantalons flottants. Ce n'était pas la première fois que Yorg voyait ce genre de vêtements. Il avait rencontré quelques personnes habillées de la sorte dans les rues de Kîv et il se souvenait s'être fait la réflexion que dans une ville cela pouvait convenir, mais pas pour circuler dans les fourrés ou monter à cheval. Ce qui le frappa le plus, cependant, fut leur peau. Ils avaient l'air malades, fiévreux. Il ne pouvait évidemment distinguer que leurs visages et leurs mains, mais c'était suffisant. Ils n'avaient ni la peau rose et fraîche des jeunes enfants, ni le teint brun et hâlé des adultes – un peu plus foncé pour lui et les siens que chez les Hommes-du-Vent – et ce n'étaient visiblement pas non plus des cousins même éloignés des cavaliers noirs. Ils n'avaient pas non plus la peau blanche, presque diaphane, des Peaux-Douces. Ils étaient jaunes. Pas le jaune franc de certaines fleurs, mais une teinte qui évoquait plutôt les feuilles au moment où l'hiver approche. Il les regarda passer, fasciné, et ce fut un peu plus tard une remarque de Pit qui lui fit comprendre qu'obnubilé par cette peau, il avait manqué plusieurs autres détails.

— On dirait des vieillards, fit Pit alors qu'ils retournaient vers la piste, toujours précédés de Kalli qui avait repris son poste d'éclaireur.

Cela le frappa. Effectivement, les hommes de la machine étaient chauves comme certains vieillards le deviennent. Mais ils n'avaient pas le visage ridé et comme certains bavardaient entre eux lorsqu'ils étaient passés, Yorg avait pu voir leurs dents brillantes. Ils n'étaient pas édentés comme les mêmes vieillards...

— Leur crâne chauve ? C'est exact, commenta Rork qui chevauchait à côté de Pit. Je n'ai jamais vu un Homme-Machine avec des cheveux sur le crâne. Mais ils ne sont ni vieux, ni faibles. Une fois sortis de

leurs machines, s'ils ne nous valent pas en force ou en courage, ils sont aussi agiles que nous. Ne vous laissez donc pas jouer par cette apparence trompeuse : ce sont des ennemis dangereux.

Ils durent quitter deux fois de plus la piste pour laisser passer des véhicules semblables au premier. La troisième fois, ils faillirent être surpris, car le grondement du moteur jaillit dans leur dos. Ils n'eurent que le temps de s'écarter avant de voir surgir un camion. Ce devait être l'un de ceux qui étaient passés dans l'autre sens, le premier, probablement. Il roulait bien plus vite que tout à l'heure, car sa plateforme était dégagée des troncs et des hommes.

— Cette piste devient fort dangereuse, fit remarquer Pit.

Rork l'approuva d'un grognement. Ils décidèrent de continuer à la suivre, mais à distance. Bien leur en prit, car les deux autres camions revinrent bientôt, vides eux aussi, tandis que dans l'autre sens, ils voyaient passer plusieurs véhicules plus légers et plus rapides, comme ceux qu'ils avaient aperçus au bord de la rivière. Yorg se promit d'inciter Rork à suivre plus tard la piste dans l'autre sens pour découvrir où allaient tous ces camions chargés de troncs.

Bientôt ils furent contraints de s'arrêter. Mais ils étaient pratiquement arrivés là où ils voulaient aller.

Devant eux, les arbres avaient été abattus et les fourrés arrachés. La plaine était vide sur plusieurs milliers de pas. Vide, et non nue, car il y avait des cultures, et ils pouvaient voir plusieurs dizaines d'Hommes-Machines, sans machine, aller et venir le long des sillons. Il n'y avait aucun moyen d'avancer plus loin à découvert pour s'approcher plus près de leur but, le village de pierre qui se trouvait en plein centre des champs.

Ils ne pouvaient pas en distinguer grand-chose, à cause des murs de pierre. Ils comprenaient que les clans du Nord eussent été impressionnés, mais pour eux qui avaient vu Kîv, la ville au bord du fleuve, ce village n'était que peu de chose. Toutefois, comme le fit remarquer Yorda, ces Hommes-Machines étaient plus sensés que les Nièpps, puisque en défrichant le terrain autour de leur village, non seulement ils s'assuraient des champs pour les cultures, mais se mettaient par la même occasion à l'abri d'une attaque par surprise. Sauf de nuit, bien entendu.

Yorg, qui jugeait l'ensemble des précautions prises par les Hommes-Machines, se demanda si, la nuit, il n'y aurait pas autre chose pour assurer la sécurité du village.

Ils laissèrent Yorda et Pit à la lisière des fourrés pour épier le village et l'activité de sa population et prirent un peu de recul pour discuter de la situation. Ils continuaient à entendre, assourdi par la distance, le grondement des machines qui ne cessaient de rouler sur la piste, chargées dans un sens et vides dans l'autre.

Rork était d'avis d'attendre ici même la tombée de la nuit et de profiter de l'obscurité pour franchir l'espace découvert. Il ne parlait cependant pas encore d'attaquer franchement, même si cette idée transparaissait dans ses paroles. Les autres Hommes-du-Vent étaient de cet avis.

Yorg se garda bien de les contrer de front, mais il parla de pièges possibles et ils finirent par admettre que tout le monde ne devrait pas être de cette expédition. Pour aller en reconnaissance jusqu'au pied des murs, deux hommes suffiraient largement.

Comme il restait encore plusieurs heures de jour, ils rappelèrent Pit et Yorda et repartirent de l'avant. Ils contournèrent le village, prenant bien au large. Ils rencontrèrent une piste de terre qui s'enfonçait vers le nord. Ils ne la traversèrent qu'après s'être assurés qu'aucune machine n'était en vue. Vers l'est, ils découvrirent l'une de ces pistes de pierre dont avaient parlé les éclaireurs nordiques. Elle courait presque tout droit, et sur deux cents pas de large de chaque côté, ses abords étaient défrichés comme ceux du village. On aurait dit une tranchée qui allait se perdre à l'horizon. S'ils décidaient de la suivre, à l'allure prudente qu'ils devaient respecter, il leur faudrait plus que le reste de la journée pour atteindre le point le plus lointain qu'atteignaient leurs regards, et ils ne seraient peut-être encore arrivés nulle part.

Les camions chargés de troncs venaient de cet horizon et ils ne faisaient que traverser le village pour emprunter à partir de celui-ci la piste de terre. Ils n'étaient pas les seuls à emprunter la route. Il y avait les petites machines plus rapides, ainsi que des chariots tirés par des chevaux et des piétons, isolés ou en petits groupes. Cette piste de pierre était trop fréquentée et la zone défrichée qui la bordait de part et d'autre la protégeait, tout comme le village, des attaques-surprises. En outre, continuant leur chemin, ils découvrirent que tous les cinq mille pas environ se dressait une tour au sommet de laquelle veillaient deux hommes. Il était étonnant que ceux-ci ne les eussent pas encore découverts, mais Rork y vit une preuve de plus du relâchement dans la surveillance et des chances qu'ils avaient donc de surprendre l'ennemi malgré toutes ses précautions.

Ils passèrent la nuit à bonne distance des pistes, dans un fourré profond où les machines en patrouille ne pourraient pénétrer qu'en faisant un tel fracas qu'ils seraient alertés bien à temps.

Trois heures avant l'aube, ils se remirent en route. Une fois près du village, Rork partit en compagnie de Kalli pour tenter de franchir le terrain dégagé.

Le Secret – 2

Elle se redressa en tremblant. Elle était blanche comme la craie.

— Les germes...

— Qu'y a-t-il avec les germes ? Maintenant, je suis prêt à admettre que j'avais rêvé. Ils vivent, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, répondit Yolande. Ils ne bougent plus.

— Quoi !

Il la bouscula presque tant il était pressé de contempler à son tour le miracle auquel il ne croyait plus. Elle avait raison. Les germes de la Maladie, parfaitement reconnaissables, étaient figés sous l'oculaire du microscope électronique. C'était d'ailleurs leur immobilité au milieu de l'agitation du bouillon de culture qui les rendait parfaitement visibles.

— Mais alors ?... Mais alors, j'aurais réussi ?

Il se calma comme par enchantement.

— Et l'autre expérience, alors ? Celle que je t'ai fait regarder et qui avait échoué... Comment se fait-il ?

Il se pencha vers le bureau, ouvrit un tiroir et se mit à compulser fébrilement un paquet de notes griffonnées d'une écriture serrée, qu'il était pratiquement le seul à pouvoir déchiffrer sans trop de peine.

— C'est pourtant le même sérum. Comment est-il actif une fois et pas l'autre ? Une impureté sur le matériel ? Non, il est toujours impeccablement nettoyé et stérilisé... Quoi ? Mais quoi ?

Il se prit la tête entre les mains. Yolande, qui avait toujours admiré son acharnement, eut soudain pitié de lui.

— Il est très tard. Viens, je vais t'aider à te changer les idées. Demain, nous reprendrons tout à zéro pour vérifier les moindres détails. Il faut en avoir le cœur net. Même si tu considères ceci comme un échec, c'est tout de même notre plus grand pas en avant depuis la catastrophe, et il y a certainement moyen d'améliorer encore le

résultat.

Elle l'attira vers lui et ils quittèrent le labo enlacés.

*

Ils passèrent la journée du lendemain à tout contrôler, à tout vérifier, comme elle l'avait dit. Ils avaient commencé par se pencher sur la seconde expérience. Comme pour la première, les germes triangulaires étaient à nouveau pleins de cette vie porteuse de mort qui les caractérisait.

Les jours suivants, ils recommencèrent avec patience, modifiant insensiblement la composition du sérum ou d'autres variables, comme la température du bouillon, sans autre résultat que de déterminer une marge étroite qui donnait au moins un semblant de succès. Au-delà et en deçà, les germes absorbaient le sérum comme si cela avait été de l'eau pure. Il arriva à Rokart de perdre le contrôle de ses nerfs et de se mettre à hurler d'une rage impuissante. Yolande ne l'aimait pas dans cet état, mais c'était tout de même préférable que le voir saisi par un abattement total, ce qui se produisait parfois aussi.

« — Quelle merde ! J'aimerais mieux un échec total, ou même que le sérum soit le milieu le plus favorable pour cette maudite Maladie. Au moins je pourrais tout oublier et repartir de zéro. Tandis que maintenant, je me sens forcé de continuer à explorer cette fausse piste ! (Il se calmait un peu et reprenait plus posément :) Je suis pourtant sûr d'être sur la bonne voie... », disait-il en se replongeant dans ses notes.

Rien n'y faisait. Les expériences s'ajoutant aux expériences ne leur apportaient que cette triste imitation de victoire. Une fausse victoire qui ne durait jamais plus de quelques heures pour se transformer ensuite en une défaite qui n'en était que plus pénible à supporter.

*

Yolande ne pouvait rester continuellement aux côtés du biologiste. Elle avait d'autres tâches et sa période d'Éveil s'était prolongée outre mesure, durant plus de six mois maintenant, fait qui ne s'était plus produit depuis sa petite enfance. Mais, en fait, il n'y avait plus de règles bien précises depuis l'apparition des sauvages au-dessus de leurs têtes. Avant, il n'y avait bien souvent qu'un des membres du Secret en Éveil, sauf durant les quelques jours de recoupement où le Veilleur passait le flambeau à celui qui le remplaçait. Depuis que les Yagrr avaient eu accès à l'île – une initiative de Canne – et que les Hommes-

du-Vent s'étaient installés au pied du barrage, il y avait tant d'observations nouvelles à engranger qu'ils étaient souvent trois. La recherche médicale – ou ce qui en tenait lieu avec les moyens réduits dont ils disposaient – avait reçu un coup de fouet et il y avait aussi les projets concernant le reste de l'Abri, peuplé de ceux qui s'appelaient eux-mêmes les Survivants.

Yolande prit encore trois jours pour codifier les informations dont elle était responsable afin de n'en injecter que l'essentiel dans l'ordinateur car ses mémoires arrivaient lentement à saturation. Elle n'oubliait ni le labo, ni Rokart, et c'était parce qu'elle ne pouvait les oublier qu'elle négligea volontairement de se préoccuper du problème. Il lui fallait, pour son propre équilibre, prendre un peu de recul vis-à-vis de la question. Si, entre-temps, le chercheur faisait une réelle percée, elle ne doutait pas d'en être la première informée.

Le troisième jour, elle découvrit qu'il était retourné au Grand Sommeil sans en avertir personne. Il n'y était pas obligé, mais la coutume de l'Au revoir était suivie par tous ceux du Secret. C'était une marque de confiance dans les installations et dans la vie elle-même.

Elle décida que le moment était venu pour elle aussi. Après une dernière inspection des systèmes automatiques dont elle avait la charge, elle prépara son propre Sommeil. Elle entreprit aussi de réveiller Charlie, qu'elle n'avait plus rencontré depuis deux ans de son propre temps. Par curiosité, elle consulta le registre des Éveils pour vérifier la durée objective qui s'était écoulée : cent quatorze ans ! Elle serait heureuse de le revoir, ne serait-ce que pour quelques heures, après tout ce temps, calculé de l'une ou de l'autre manière.

Comme la procédure de Réveil, qui durait plusieurs heures, était parfaitement automatique et que sa présence ne serait souhaitable qu'à la fin, elle décida de s'offrir une promenade jusqu'au Point de Vue pour aller contempler une dernière fois le village des Hommes-du-Vent qui se développait au pied du barrage.

Qui pouvait dire si, à son prochain Éveil, quand elle reviendrait au même endroit, ils n'y auraient pas construit une véritable ville ?

Lorgan – 1

Tout n'était pas parfait, au goût de Maître Lorgan, en ce jour de départ, et ce n'était même pas une consolation si tout n'était pas pour plaire à Maître Tolbien. Mais au moins ils partaient enfin !

L'expédition vers le lointain Occident, où vivaient les mystérieux Peaux-Douces dont avait parlé le barbare évadé, une fois décidée, avait été rapidement et efficacement organisée par Maître Tolbien. Le marchand savait que les rumeurs courent plus vite que les eaux du fleuve en crue et qu'elles ne pouvaient qu'amplifier les richesses à découvrir, lançant des concurrents sur la même piste. Heureusement, d'autres rumeurs peuvent aussi exagérer les périls à affronter, décourageant ceux qui les entendent de risquer leur peau pour des chimères. Maître Tolbien, qui les avait fait lancer par ses serviteurs, était un expert si redoutable en la matière qu'il éprouva même quelque mal à réunir les hommes nécessaires.

Mais le moment d'embarquer était enfin venu.

Il y avait quatre navires, dont celui du Kap't Im'tri, et ils bénéficieraient en outre, tant qu'ils remonteraient le fleuve ou l'un de ses affluents, de l'appui de deux vedettes de la garde rouge de Kîv. Les gardes les protégeraient et les aideraient à débarquer lorsqu'il s'agirait de continuer la route à pied, mais ils n'iraient pas plus loin.

Maître Lorgan était déjà à bord. Il n'avait emmené que deux serviteurs, Nanho et Bien-Hoa, deux Asiates qui formaient une partie de la seconde génération d'un petit groupe jadis arrivé de l'Est. Lorgan avait incité en outre deux autres Sophis à se joindre à l'expédition. Il était personnellement ambitieux, certes, mais voulait sincèrement faire progresser la science et, si le barbare n'avait pas menti, il y aurait assez à moissonner pour eux trois. L'un des Sophis, Terbelon, était encore jeune, et ne s'était installé à son propre compte que trois ans plus tôt. Il était, lui aussi, à la recherche de la vraie science, surtout dans le domaine thérapeutique. Il avait longtemps été l'assistant de Lorgan et celui-ci, qui n'avait pas de fils, envisageait depuis un moment de lui léguer ses collections scientifiques. Mais ce serait pour plus tard, bien plus tard...

L'autre Sophi, Xardiiz, n'était que de quelques années le cadet de

Lorgan. C'était aussi un homme de moindre réputation, surtout parce qu'il s'était spécialisé dans un domaine intéressant fort peu les puissants : les langues anciennes. Mais Lorgan avait une grande confiance dans l'étendue de son savoir. Xardiiz était le seul homme de sa connaissance capable de lire aisément deux langues anciennes et d'en déchiffrer à peu près correctement cinq autres. Car, contrairement à ce que disaient certaines légendes parlant de l'Âge d'Or, le monde n'était pas unifié en ce temps-là, mais divisé en un grand nombre de dominats différents, parlant des langues diverses, révéraient d'étranges divinités et se faisant souvent la guerre.

Pour Maître Lorgan, on aurait certes pu partir la veille ou même plus tôt encore, et on aurait aussi pu se *passer* d'emmener les dix ou douze coffres de chêne qui constituaient le bagage personnel de Maître Tolbien. Il y avait là toute une garde-robe convenant pour n'importe quel climat, faite de soieries, de fourrures ou de fine toile. Les mets rares, et surtout les précieuses épices, n'étaient pas absents. Tolbien était aussi accompagné de deux esclaves plus habituées au service du lit qu'aux expéditions dans les forêts, et leurs affaires personnelles occupaient deux coffres de plus. Il y avait aussi son cuisinier, qui se serait bien passé d'un tel honneur. Deux chariots sur les six qui occupaient les ponts des navires étaient bourrés de choses inutiles à tout, sinon au confort du Maître Marchand. Les Sophis disposaient d'un troisième pour eux et leurs suivants, tandis que les autres étaient emplis de babioles pour le troc ou de provisions de bouche pour toute la troupe.

Maître Lorgan avait plusieurs fois insisté sur la nécessité de voyager léger : on ne connaissait pas la distance exacte à franchir, le barbare n'ayant pu être fort précis sur ce point et nul ne savait si l'on trouverait toujours des passages praticables pour des chariots lourdement chargés. Maître Tolbien n'avait rien voulu entendre. D'abord, en ce qui concernait son confort personnel, il affirmait que le luxe avait toujours fait grande impression sur les primitifs. Il se déclarait d'ailleurs prêt à se séparer d'une bonne partie du contenu de ses malles pour s'en faire des alliés momentanés, à défaut d'amis fidèles. Il considérait que ses deux esclaves de lit entraient dans cette partie de ses bagages, même si en son for intérieur, il avait décidé qu'il s'agirait seulement de prêts temporaires plutôt que de dons définitifs dans leur cas. Quand Terbelon lui avait fait remarquer que cet étalage de richesses pouvait aussi aiguïser la cupidité des sauvages de rencontre, Tolbien avait tremblé un instant, puis s'était rassuré en pensant aux trois décades de gardes qu'il avait embauchés. C'étaient des hommes solides, qu'il avait secrètement fait entraîner au maniement des armes, alors que le Conseil des Sages l'interdisait en

dehors de ses propres troupes.

Il y aurait aussi, pendant un temps, les gardes rouges eux-mêmes... Il aurait voulu en disposer pour toute l'expédition, mais comme c'étaient les bourgeois de Kîv qui payaient leur solde – en plus de l'affrètement de deux des bateaux – il n'avait pas pu se montrer trop exigeant.

Malgré l'urgence qu'il admettait lui-même et le fait qu'on soit prêt à partir depuis l'avant-veille, le Maître Marchand s'était arrangé pour retarder sous divers prétextes le départ jusqu'à ce matin du sixième jour. Il y avait toujours foule à Kîv ce jour-là pour le grand marché hebdomadaire et il y aurait plus de monde encore pour assister au départ d'une expédition dont on parlait depuis quatre semaines. Tolbien, qui avait ordonné de faire grand étalage de ses meilleurs esclaves et des autres marchandises sur les quais, faisait confiance à son intendant pour tirer parti de l'occasion et faire de cette journée un événement aussi fructueux que glorieux.

André – 2

Il lui arrivait de se demander si l'Atome ne l'avait pas touché lui aussi, car il apprenait à y voir de mieux en mieux dans la perpétuelle pénombre des couloirs. Il posa même la question à l'Éboueur lors de l'une de leurs rencontres. Celui-ci se mit à rire, puis voyant qu'André était réellement inquiet, il lui répondit d'un ton plus amical que d'habitude, presque paternel, lui posant même un moment la main sur l'épaule.

Non, il n'avait rien à craindre, les radiations n'arrivaient pas jusqu'ici. En fait, elles restaient confinées dans une enceinte fort restreinte, à bonne distance de l'endroit où ils se trouvaient. En outre, leurs attaques ne se manifestaient pas de cette manière : ce n'étaient pas ceux qui étaient touchés qui changeaient, mais leurs enfants – s'ils survivaient assez longtemps pour en avoir – qui étaient différents. Parfois même seulement leurs petits-enfants. S'il avait été atteint, il aurait d'abord eu des nausées, il aurait eu envie de vomir, il aurait perdu ses cheveux. Éprouvait-il tous ces symptômes ? Non, bien entendu.

Ce n'était que l'accoutumance. Il apprenait à mieux voir dans l'obscurité et à mieux se servir de ses autres sens. Comme les aveugles. L'Éboueur dut expliquer ce mot à André qui en ignorait le sens. Il se souvenait seulement de l'avoir déjà rencontré dans un vieux texte.

« — C'est normal, avait commenté l'Éboueur. Vous survivez à grand-peine et votre Conseil est remonté loin dans le temps, ravivant, sans le savoir, des pratiques vieilles de plusieurs millénaires. »

Quand, sur l'insistance d'André, il s'expliqua plus clairement, affirmant que si l'on constatait une déficience chez un nouveau-né, ou chez un bébé en bas âge, on déclarait l'enfant mort de cause inconnue sans que les parents soient consultés ou même informés, le Survivant ne put tout d'abord le croire. Il était membre du Conseil lui-même et aurait donc ignoré une partie des instructions données en son nom ? Même si elles remontaient à plusieurs générations, il aurait dû le savoir ! Puis il se souvint des zones d'isolation. Quand la déficience n'apparaissait que tardivement, on déclarait l'enfant malade et on le mettait en zone d'isolation pour le soigner. C'était une précaution normale, prise aussi pour les adultes.

Mais, dans le cas des enfants, bien rares étaient ceux qui revenaient vers leur famille. Et cela, il ne l'ignorait pas.

Son cas à lui était bien différent, avait poursuivi l'Éboueur. C'est alors qu'il avait posé une main sur son épaule et lui avait demandé de réfléchir à ce qui s'était passé ces derniers temps...

Il y avait maintenant certainement au moins cent veilles qu'il avait été amené dans le domaine des Éboueurs, après plus de cent passées dans ce bout de couloir fermé à la limite du territoire des Survivants. Il ne savait pas exactement depuis combien de temps il était arrivé, car il n'y avait pas de variation dans l'éclairage pour lui permettre de mesurer l'écoulement du temps, mais sa barbe, qu'il rasait autrefois toutes les six veilles, avait à présent plus de trois centimètres de long.

Son corps avait eu le temps d'apprendre de nouveaux comportements. Il était plus sensible à la moindre source de lumière et percevait bien plus nettement les circulations des Éboueurs autour de lui. Il croyait mieux voir ? C'était en partie vrai, mais c'était aussi parce qu'en les entendant passer non loin de lui, il leur donnait inconsciemment une silhouette, une consistance que ses yeux seuls n'auraient pu inventer. Il y avait aussi les odeurs. N'avait-il pas appris à reconnaître son interlocuteur habituel quasiment par l'odorat ?

C'était vrai qu'il percevait maintenant l'approche de l'Éboueur moitié par les yeux, moitié par les oreilles, mais qu'il l'identifiait réellement par le nez. Il se demanda jusqu'à quel point il allait encore progresser dans cette direction et posa la question, sans obtenir de réponse précise.

Comme André insistait, l'Éboueur finit par lui dire qu'il n'irait probablement pas beaucoup plus loin, mais qu'il était arrivé dans le passé que certains exilés progressent nettement plus, car la situation dans laquelle ils étaient plongés révélait des talents – des défauts ? des déformations ? – qui étaient restés cachés jusqu'alors.

André dut donc une fois de plus se contenter d'une information bien vague.

Il s'exerça, cherchant à pousser plus loin les nouveaux talents qu'il s'était découverts. Il tentait d'identifier les passants à leur silhouette, à leurs effluves, au souffle de leur respiration. Il n'était certes pas aussi expert que les Éboueurs, mais il en arriva progressivement à sortir un certain nombre d'entre eux de l'anonymat.

Une veille où il était allé assez loin dans les couloirs en compagnie

de son mentor, sans savoir pourquoi celui-ci l'emménait avec lui, il perçut une odeur différente. Il y avait un Survivant non loin d'eux ! Il huma profondément l'air ambiant et perçut une odeur différente. Non, ce n'était pas vraiment l'odeur dont il se souvenait, mais ce n'était certes pas un Éboueur qui se tenait près d'eux. Il s'arrêta net, mais la main de l'Éboueur se referma comme une pince coupante sur son épaule.

— Nous ne nous arrêtons pas. Je sais qu'il y a quelqu'un qui nous observe. Une femme. Elle m'intrigue, car elle a quelque chose de différent des autres Survivants. Mais si elle ne s'avance pas plus loin, nous la laisserons retourner dans vos couloirs. Je n'ai pas le temps de m'occuper de deux invités en même temps !

Pendant un long moment André continua à respirer profondément pour s'imprégner du parfum de l'inconnue, puis celui-ci s'estompa.

CHAPITRE III

Yorg-Rork – 3

Rork et Kalli suivaient un sentier de terre battue courant entre deux champs de blé. La marche y était plus aisée qu'au milieu des champs eux-mêmes et surtout, de cette manière, ils ne laisseraient pas de traces révélatrices de cette petite expédition de reconnaissance.

À la lisière des bois, Yorg, Duno et Ake les regardaient disparaître dans l'obscurité, tandis qu'un peu plus loin, les autres veillaient sur les chevaux.

Les deux compagnons franchirent près de la moitié de la distance qui les séparait des murs du village sans remarquer quoi que ce fût d'inquiétant et Rork qui, malgré son impétuosité, ne pouvait s'empêcher d'être vaguement inquiet, commençait à oublier les consignes de prudence qu'il s'était mentalement imposées. Encore quelques minutes et ils seraient au pied des murs. Il avait décidé de ne rien faire de plus ce soir, mais pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour tenter de jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'enceinte ? Les murs étaient plus hauts que lui, mais avec Kalli pour lui faire la courte échelle, il arriverait certainement à se hisser jusqu'à leur sommet. Plus d'informations ils ramèneraient ce soir, mieux ils seraient prêts à attaquer. Un changement de plan était toujours possible...

Il s'imaginait déjà boutant le feu à plusieurs maisons, tandis que Kalli ouvrait les portes du village, laissant le passage libre pour le reste de la troupe qui l'envahirait à cheval. On pourrait alors enfin passer aux choses sérieuses et faire un beau massacre d'Hommes-Machines, tout en détruisant toutes les machines qu'on découvrirait... Une telle victoire serait suffisante pour sa soif de vengeance et ils pourraient dès le lendemain reprendre le chemin du Grand Chien, quitte à faire un crochet par le nord.

Kalli, qui précédait Rork, s'abattit tout à coup en poussant un juron à voix basse. Au même instant, des clochettes se mirent à tinter par dizaines. Les deux Hommes-du-Vent s'immobilisèrent aussitôt.

Derrière les murs, il y eut des cris et toute une agitation. Dans la faible lueur des étoiles et de la lune naissante, on vit le faîte des murs se couvrir de silhouettes. Rork et Kalli s'aplatirent sur le sol un instant seulement avant que des yeux lumineux comme les phares des machines, mais plus puissants, ne se mettent à balayer les champs. Deux bâtons-tonnerre lâchèrent une série de claquements mortels, mais en visant heureusement une cible éloignée. Derrière les murs, le grondement des moteurs se fit entendre : les machines allaient sortir !

Il n'y avait plus qu'à faire demi-tour et à battre en retraite en espérant échapper à la surveillance des Veilleurs. Ils se mirent à ramper, profitant de l'abri des hautes tiges de blé. Tout à coup, ils entendirent des cris sur leur gauche. Rork, levant un instant la tête, aperçut une antilope qui courait, affolée, cherchant à échapper aux pinceaux des projecteurs. Les bâtons-tonnerre se mirent à tirer et l'animal s'écroula. Quelques instants plus tard, le grondement des moteurs s'estompait : les machines ne sortiraient pas, maintenant que le village était rassuré sur la nature de l'intrus qui avait déclenché les clochettes.

— Heureusement que cette antilope est survenue à point nommé, fit Rork en rejoignant les autres dans les buissons.

— Tu peux remercier Yorg, rétorqua Ake.

Il expliqua alors en quelques mots comment, apercevant l'animal, le Yagrr avait eu l'idée de le capturer, pour le lâcher au bon moment en le chassant vers le village.

Ils regagnèrent l'endroit où les chevaux les attendaient. Les conclusions de la nuit étaient faciles à tirer : les Hommes-Machines ne se fiaient pas seulement aux hauts murs pour les protéger. Il y avait aussi les clochettes et peut-être d'autres pièges, ce qui anéantissait tout espoir raisonnable de prendre le village par surprise. Il y avait aussi la vitesse avec laquelle ses habitants avaient réagi. Évidemment, s'ils avaient eu des jours et des jours devant eux, ils auraient découvert le moyen de déjouer les pièges et d'atteindre le rempart. Et si, en outre, ils avaient été plus nombreux, ils auraient pu tenter l'assaut. Mais ils n'étaient que huit.

En remontant à cheval, Rork ne décolérait pas. Il ne fallait donc plus songer à attaquer le village. Quant à se heurter de front aux machines en mouvement, c'était fou. Tout cela réduisait à néant ses projets de vengeance. Attaquer l'un des camions qui transportaient les troncs et tuer cinq ou six hommes ? Ce serait une bien piètre victoire... Il voulait retourner au Grand Chien en rapportant le

souvenir d'une belle victoire à raconter et ne le pourrait pas tant qu'il n'aurait pas effacé ce nouvel échec.

Ce fut Yorg qui lui rappela qu'il fallait suivre les camions chargés de troncs aperçus la veille. On devait travailler à construire quelque chose de ce côté, ce qui indiquait probablement des lieux plus aisés à attaquer qu'un village de pierre ou une piste aux abords pelés de toute végétation.

Suivre ta piste des camions ne fut guère difficile, d'autant plus que dès l'aube, ceux-ci se remirent, toujours chargés de la même manière, à emprunter régulièrement le chemin.

La piste les mena au bord de la rivière près de laquelle ils avaient failli être surpris par les Hommes-Machines deux jours plus tôt, mais à quelques milliers de pas en aval.

C'était une rivière calme, pas très large ni vraiment profonde en cette période de l'année tout au moins, mais elle coupait la plaine en deux et mettait un terme naturel à toutes les pistes empruntées par les machines. Or, il était visible que les Hommes-Machines n'entendaient pas s'arrêter là. Ils avaient temporairement cessé leur progression vers l'Ouest depuis la fin des combats contre Rork, mais les plaines qui couraient jusqu'aux Monts d'Our – et peut-être au-delà de ceux-ci – devaient être bien tentantes pour eux.

Quand les cavaliers atteignirent l'endroit où les camions déchargeaient les troncs qu'ils transportaient, Kalli, qui servait comme d'habitude d'éclaireur, revint vers le groupe principal. On entendait déjà le bruit du chantier : cris, martèlements incessants, craquements et parfois le grondement d'un moteur. Ils mirent pied à terre avant de s'approcher.

La première chose qui les frappa fut l'entassement des troncs sur leur rive. Le travail avait dû commencer des jours et des jours plus tôt, et les Hommes-Machines ne faisaient pas les choses en petit.

Ils prirent seulement alors conscience des détails.

Sans compter les camions navetteurs qui ne cessaient d'amener de nouveaux troncs, il y avait là trois machines. Deux d'entre elles, du petit modèle rapide, étaient immobiles. Le moteur de la troisième machine tournait, mais elle ne se déplaçait guère. C'était une plateforme posée sur les quatre roues habituelles, avec la même petite hutte qu'à l'avant des camions, mais cette fois l'ensemble était surmonté de deux mâts. L'un de ceux-ci, le plus épais, était vertical.

L'autre pouvait être incliné ou relevé à l'aide de câbles qui le reliaient au premier, et un autre câble pendait de son extrémité. Cette machine servait à soulever les troncs – un seul à la fois – depuis l'empilement approvisionné par les camions jusqu'à la rive. Là, deux ou trois hommes pesaient sur une extrémité du tronc pour le dresser à la verticale, puis le guidaient vers un trou dans le sol que d'autres hommes venaient de creuser. Ainsi, ils construisaient peu à peu un double mur de troncs à l'extrémité de la piste, tout au bord de la rivière.

Sur l'autre rive se déroulait le même genre de travail, un peu moins avancé parce que les hommes devaient travailler sans machine pour les aider.

Yorg dénombra au moins cinquante hommes sur le chantier, occupés à diverses tâches. Outre ceux qui plaçaient les troncs, il y en avait toute une file qui se passaient des paniers d'osier emplis de terre ou de cailloux arrachés à la rive un peu plus loin pour remplir l'intervalle entre le double mur de troncs. Ils prolongeaient ainsi la piste jusqu'à l'extrême bord du cours d'eau. Un peu plus loin, quelques-uns construisaient une palissade à l'aide de troncs plus courts, et Yorg comprit que ce serait en plus petit et en bois une réplique du village ou une fortification destinée à veiller sur le chantier.

Des cris ramenèrent son attention vers la rivière. La grue venait de soulever un tronc plus long que les autres et de le poser à plat par-dessus la rivière, rejoignant les deux séries de troncs verticaux. Yorg comprit que ce tronc, et d'autres qui viendraient s'y adjoindre, permettraient aux machines de passer la rivière. Il observa de plus en plus fasciné la suite du travail.

Avec le temps, les Hommes-Machines sortaient peu à peu de leur anonymat. Ils avaient toujours cette peau d'une teinte malsaine qui avait étonné Yorg la veille, mais ils n'étaient plus tous semblables. Ils formaient en fait plusieurs groupes qui restaient bien distincts – et même distants – les uns des autres.

Il y avait les hommes des machines roulantes. Dix en tout. Ils étaient habillés de la même manière que les autres, la tunique courte et le pantalon, mais en noir, alors que ceux qui travaillaient à la construction du pont portaient du rouge vif, du gris ou du vert. Il apparut vite que les rouges, qui n'étaient que trois, dirigeaient les opérations, tandis que les gris, les plus nombreux, creusaient la terre, portaient les paniers ou plaçaient les troncs. Ceux qui étaient en vert

semblaient n'avoir rien à faire, sauf un, à bord de la grue, qui la dirigeait et soulevait les troncs.

Yorg ramena son attention sur les hommes en noir. Ils ne faisaient rien non plus, se contentant d'observer le chantier tout en bavardant entre eux. Le Yagrr remarqua qu'ils portaient des bottes, alors que le reste de la troupe allait nu-pieds, sauf les trois rouges et les verts, qui avaient des sandales de paille. Au bout d'un moment, deux noirs quittèrent les autres, se dirigèrent vers l'une des voitures et en revinrent la tête coiffée d'un casque de métal. L'instant d'après, ils quittaient le chantier à bord d'un camion qui venait d'amener six troncs de plus.

Le moteur de la grue hoqueta soudain, puis s'arrêta complètement. Le conducteur sortit de sa hutte en agitant les bras. Aussitôt les autres hommes en vert s'approchèrent de lui. Il y eut un bref conciliabule, puis ils ouvrirent la plate-forme et se penchèrent sur le moteur, tandis qu'un rouge s'approchait à son tour pour observer le travail, l'air énervé. Quelques minutes plus tard, le moteur se remettait en marche et les manipulations de la grue reprenaient au rythme antérieur. Les verts étaient donc des spécialistes des moteurs.

Les noirs, qui ne faisaient rien, restaient un mystère. Jusqu'au moment où Rork, à qui Yorg faisait part de sa perplexité, lui fit remarquer qu'ils étaient les seuls à être armés. Leur tunique était retenue à la taille par une large ceinture d'où pendait d'un côté le fourreau d'un sabre court, et de l'autre un bâton long comme le bras, qui se terminait en bulbe. Cela ressemblait vaguement à la masse de Rork. Certains d'entre eux tenaient en outre à la main des bâtons plus longs, partie en métal, partie en bois. « Des bâtons-tonnerre », commenta Rork. C'était donc cela l'arme qui produisait les claquements secs et tuait à distance, lançant des billes de métal capables de percer les chairs et de broyer les os. Yorg se souvint du cerf et de l'antilope en frissonnant.

Les noirs étaient donc des guerriers, comme les gardes en tuniques rouges chez les Nièpps, alors que le reste des Hommes-Machines ne savaient probablement pas se battre. Ou pas très bien, tout au moins. Cela mettait le groupe de Rork à égalité avec les Hommes-Machines. Huit guerriers contre huit autres. Rork venait de faire le même calcul. Cette fois le combat était possible et après avoir éliminé les guerriers et tué une bonne partie des autres Jaunes, on pourrait détruire trois machines puis bouter le feu aux troncs... Un massacre et des destructions qui satisferaient son serment ainsi que sa fierté. Il ne donna cependant pas immédiatement l'ordre d'attaquer. On n'était

qu'au milieu de la matinée et il pouvait encore prendre largement le temps d'observer avant qu'il ne soit trop tard pour agir. Il n'avait pas envie d'éprouver la même surprise désagréable que durant la nuit. En outre, même si les gris, les verts ou les rouges n'étaient pas des guerriers, ils avaient des pelles et des pioches, outils qui dans des mains solides et courageuses pouvaient se révéler aussi dangereux que de vraies armes. L'affaire ne serait donc pas aussi facile que si les huit hommes en noir avaient été seuls.

De son côté, Yorg se demandait quelle pouvait être la mission des hommes en noir. Quand il avait compris que c'étaient des guerriers, il avait pensé qu'ils étaient là pour assurer la sécurité des ouvriers du chantier contre une éventuelle attaque des Hommes-du-Vent. Mais si cela avait été le cas, à leur place il aurait mieux surveillé les alentours, faisant même quelques courtes patrouilles le long des deux rives. Or, ils ne semblaient pas se soucier le moins du monde de ce qui se passait en dehors du chantier.

Rork avait bien fait de se montrer prudent, car deux véhicules arrivèrent du village et huit noirs en débarquèrent. Quelques instants plus tard, une patrouille de trois véhicules surgit du sud et s'arrêta près des autres voitures. Si tout ce monde était arrivé alors que le combat était engagé, l'affaire aurait sans nul doute fort mal tourné pour les attaquants ainsi pris à revers.

Les noirs allumèrent des feux pour cuire un repas auquel ils invitèrent les rouges et les verts, tandis que les gris devaient se contenter de quelques morceaux de pain distribués par l'un des verts et n'avaient à boire que l'eau de la rivière.

Avec les heures qui passaient, Rork commençait à nouveau à perdre patience. Le chantier était certainement un objectif plus facile que le village, mais tant que les noirs – une bonne vingtaine, maintenant – seraient là, il ne fallait pas compter l'emporter. Yorg, quant à lui, ne se lassait pas de regarder. Tout à coup, un souvenir lui revint. Il fouilla dans ses fontes et sortit l'un des livres qu'il avait pris en s'échappant de chez Maître Lorgan. Il ne savait pas lire, mais avait compris que les milliers de petits signes correspondaient à des mots, à un très long récit, en fait. Les Peaux-Douces sauraient peut-être le lui raconter...

Ce qui l'intéressait, c'étaient les images. Il les avait regardées plusieurs fois. Certaines étaient tout à fait incompréhensibles, mais l'une d'elles venait de trouver un semblant de signification. Elle représentait une scène assez similaire à celle qu'il avait sous les yeux. Il y avait aussi un pont, en pierre celui-là. Plusieurs hommes s'y

battaient. Ils étaient vêtus un peu de la même manière que les Hommes-Machines, mais ils avaient des cheveux. L'un d'eux brandissait une longue pique au bout de laquelle flottait un morceau de drap.

Rêveur, le regard de Yorg revint vers le pont. Celui-ci n'était pas terminé, mais six troncs enjambaient déjà la rivière et, sur cette rive-ci au moins, le travail de remblaiement était quasi terminé.

Tout à coup Rork appela ses guerriers.

— C'est le moment. Attaquons !

Yorg regarda le chantier. Les trois voitures de patrouille venaient de repartir vers la plaine, tandis que les gardes qui étaient là le matin repartaient vers le village. L'équilibre étant à nouveau assuré, tout au moins entre les guerriers, on pouvait passer à l'action.

Le chef à la masse fit signe à Ake, Pit, Duno et Yarda de s'avancer un peu plus près. Avec leurs arcs, ils abattraient un maximum d'hommes armés, tandis que lui chargerait avec ses trois autres compagnons.

Il décida cependant d'attendre encore quelques instants pour s'assurer qu'aucune des voitures, dont on entendait gronder de plus en plus faiblement les moteurs, ne faisait demi-tour. C'est à ce moment que survint un événement tout à fait imprévu.

Paul – 1

Il avait tout prévu, sauf la Maladie et ça...

Et, non seulement il avait su prévoir la plupart des événements – ce qui est à la portée d'un certain nombre d'observateurs, à condition d'être plus objectif qu'optimiste – mais il avait eu le temps de tout réaliser et les moyens de le faire. Bien sûr, quelques semaines de plus pour étendre les installations ou quelques dizaines de millions en supplément, consacrés à accroître les réserves de nourriture ou les stocks de pièces de rechange n'auraient été ni du temps gâché ni de l'argent perdu.

Mais les faits étaient les faits, plus importants qu'un « Lord Maire », comme disaient les Anglais – quand il y avait encore des Anglais – et il fallait apprendre à se débrouiller avec eux.

La Maladie était l'un de ces faits. Le principal, même. Et le prévoir n'aurait rien pu y changer. Maintenant, il y avait ça... ce qu'il se refusait encore à invoquer de manière plus claire tant il se trouvait encore sous le choc. Et pourtant, il aurait dû prévoir que ce moment allait arriver. Il le savait, même.

Et, d'une certaine manière, s'il n'avait pas prévu ça, il avait tout de même pris quelques précautions pour le cas où quelque chose du même genre surviendrait.

Il fallut l'arrivée de Martine pour le tirer de sa morosité. Quand il la vit au bout du couloir, il se secoua. Ce n'était pas le moment de rêver. Ce n'avait d'ailleurs jamais été le moment, mais maintenant convenait encore moins que toute autre période. Il y avait des décisions à prendre, puis à appliquer.

D'abord, savoir sur qui il pouvait compter. Martine, bien sûr. Ses fils, sa fille et leurs propres enfants... probablement aussi. Mentalement, il compta, ajoutant ses plus fidèles collaborateurs, ceux qui l'avaient aidé à construire l'Abri, ceux qui s'étaient chargés de faire tourner ses usines pendant qu'il consacrait la majeure partie de son temps à cet immense – mais discret – chantier. Certains, avant la catastrophe, n'avaient pas vraiment cru à l'utilité de l'Abri et s'étaient surtout réjouis du coup de pouce que l'absence du patron donnait à

leur propre carrière. Ils devaient avoir compris, maintenant, et leurs ambitions allaient certainement bien au-delà de l'ouverture d'une galerie de plus ou de la première récolte d'une nouvelle ferme hydroponique.

Le temps que Martine le rejoigne, il avait fait le compte et estimait à une centaine environ le nombre de ceux qui accepteraient de le suivre dans la longue aventure. C'était peu, mais ce serait suffisant. De toute manière, les installations de l'Abri Secret ne permettaient pas d'appliquer la solution prévue à l'ensemble des réfugiés. Il y aurait même encore pas mal de travail à effectuer pour qu'ils y soient à l'aise.

— Qu'ont-ils décidé, cette fois ?

Il connaissait en fait déjà la réponse, mais ses moyens d'information faisaient encore partie de ce qu'il gardait secret.

— Tu t'en doutes, non ? Fermeture des labos, démontage du matériel et stockage de tout ce qui est récupérable dans les magasins des pièces de rechange pour réaffecter l'espace à la création de nouvelles fermes. Fermeture du Centre, aussi, sauf pour ce qui est du contrôle de l'aération interne et de la température. Toute l'énergie qui n'est pas pompée par ces deux fonctions doit aller aux cultures et à l'extension des couloirs. Plus rien pour la recherche, plus rien pour l'observation de la surface. J'ai insisté pour que l'on maintienne au moins un point d'observation, ils ont quasiment refusé. Un membre du Conseil ira une fois par an, en secret, jeter un coup d'œil sur le barrage. Cette fois, je ne crois pas que ce soit une question d'économiser l'énergie : ils veulent tout simplement oublier que la surface existe, sous prétexte que ça ne fait qu'entretenir des rêves inutiles, voire débilissants, dans les jeunes générations. Tu vois, ils pensent vraiment à long terme...

— Il n'y a pas qu'eux, commença-t-il. Il y avait unanimité ?

— Quasi totale. À part Roger Leblanc et moi. Pour le poste d'observation, il y en avait deux ou trois qui semblaient d'accord, mais ils ne se sont pas obstinés quand ils ont senti d'où soufflait le vent.

— C'est donc sans espoir à ton avis ?

— Absolument. Tu l'avais d'ailleurs prévu hier soir. Mais tu aurais dû venir quand même... C'est tout de même grâce à toi qu'ils sont vivants. Ils t'auraient peut-être écouté...

— Peut-être. Cette fois-ci. Et dans six mois ou un an, tout aurait recommencé. Non, je préfère que cela se passe de cette manière, et maintenant. Nous allons agir, et sans tarder.

— Comment ? Et que faire ? Reprendre le pouvoir par la force. Je crois que tu en as les moyens. Mais c'est toi qui as créé le Conseil et lui as confié la gestion de l'Abri. Tu n'y étais pas forcé : c'est ton œuvre et tu en es le propriétaire, même si c'est une notion qui n'a plus de sens maintenant. Mais tu voulais éviter d'être le chef absolu, tu m'as souvent dit que tu ne voulais pas être un dictateur. Même quand tu as compris ce qui se tramait. Aurais-tu changé à ce point ?

— Pas vraiment, non. Et j'avais déjà une idée de ce que je ferais, si ce qui se tramait, comme tu dis, arrivait à son terme. Je ne voulais pas – et je ne veux toujours pas – léguer aux réfugiés l'idée d'un pouvoir total, qu'il soit celui d'un propriétaire, d'un dictateur, ou d'une sorte de grand prêtre de la survie. J'aurais pu, avec les moyens dont je dispose. Je pourrais encore, et très facilement. Mais j'ai essayé de maintenir l'idée d'un fonctionnement démocratique de l'Abri, autant qu'il soit possible dans les strictes limites d'action qui nous sont permises. Je tiens à ce qu'il y ait au moins cela à subsister du Passé. Nous avons mis tant et tant de siècles à inventer la démocratie...

— Mais alors, qu'entends-tu par *agir* ?

— Faire la même chose que pas mal de gens au fil des siècles, lorsqu'ils étaient battus, soit matériellement, soit moralement et qu'ils n'entendaient tout de même pas renoncer à leurs idées. Je ne suis d'ailleurs pas vraiment battu. Comme tu t'en doutes, je pourrais tout bloquer d'ici dans l'Abri. L'air, par exemple. Je pourrais les mettre à genoux en les asphyxiant progressivement. Ou en leur coupant tout éclairage. Mais je ne veux pas détruire de la sorte ce que j'ai mis tant de temps et d'efforts à édifier. Je vais faire ce que nos ancêtres ont fait si souvent : je vais tenter ma chance ailleurs. Je vais... Nous allons émigrer !

— Émigrer ? Où ? La surface...

Martine n'alla pas plus loin. Elle se demandait subitement si la tension permanente, s'ajoutant à la déception, ne venait pas d'avoir raison de l'équilibre de Paul. Elle ne connaissait pas son âge exact. Il n'en parlait jamais, mais il avait certainement dépassé la cinquantaine lors de la catastrophe et il s'était passé un peu plus de dix ans depuis lors. Les dernières années à la surface et celles qui s'étaient écoulées jusqu'ici avaient été particulièrement éprouvantes. Frustrantes aussi, tout avait toujours reposé sur ses épaules, en fait, malgré la bonne

volonté de ses assistants et l'apparente décharge de ses responsabilités qui avait suivi l'instauration du Conseil des Réfugiés.

Elle n'eut pas l'occasion de verbaliser ses doutes. L'aurait-elle osé, d'ailleurs ? Il aurait fallu qu'il se montre encore bien plus incohérent pour qu'elle commence à perdre la foi qu'elle avait toujours eue en lui.

— En fait, émigrer est seulement une façon de parler.

Il se tut pendant quelques instants. Quand il reprit, ce fut pour lui poser une question étrange :

— Tu travailles avec moi depuis plus de quinze ans. Tu es venue dans l'Abri tout au long des travaux, tu me secondais, tu transmettais mes instructions aux ingénieurs, aux entrepreneurs... Serais-tu capable d'en dessiner les plans ?

Sans chercher à comprendre où il voulait en venir, elle se concentra. Elle voyait fort bien l'axe principal : la grande galerie qui reliait les deux entrées majeures, celle de l'entrepôt désaffecté et l'autre, qui débouchait dans une carrière abandonnée. Au milieu, il y avait un nœud de galeries secondaires, d'escaliers et de plans inclinés menant vers une cinquantaine de salles servant au stockage des vivres et du matériel, réparties sur trois niveaux. Il y avait aussi les couloirs plus étroits menant vers des points d'accès secondaires, et, au-dessus des magasins, les locaux d'habitation et le Centre. Il y avait encore d'autres galeries, plus étroites, réservées aux piétons, menant vers les installations du barrage, ou quelques points d'observation d'où l'on avait vue sur l'extérieur. Elle se revoyait, parcourant les lieux avant la catastrophe, ou immédiatement après, alors que de nouvelles portions de galeries s'étaient ajoutées à l'ensemble entre chaque visite. Les couloirs se creusaient essentiellement au laser, sans utiliser d'explosif, et la pierre vitrifiée se soutenait en général d'elle-même, rendant la plupart du temps superflu un étançonnage supplémentaire, sauf là où la roche était particulièrement friable. Elle reconstituait peu à peu le plan, fragment après fragment, mais parvenait difficilement à les raccorder les uns aux autres. Ou plutôt, elle savait par où ils se rejoignaient, mais sans les situer les uns par rapport aux autres. C'était frustrant.

Elle tenta alors de situer le bureau de Paul, où ils se trouvaient maintenant, et sursauta. Elle savait qu'il se situait exactement sous la plus grande des deux îles, au milieu du lac, mais elle y était venue par un ascenseur. *Elle venait de se rendre compte qu'elle ignorait la distance qui le séparait du reste de l'Abri !* Et qu'elle n'avait pas participé à cette phase des travaux. Il lui avait donc caché quelque chose, elle en qui il

affirmait avoir toute confiance. Elle lui en voulait un peu, mais ce qui comptait surtout était qu'il pouvait lui avoir dissimulé encore bien d'autres choses. Elle décida de ne pas ouvrir le débat. On verrait bien plus tard...

— J'ai une bonne idée des zones principales, finit-elle par dire, mais je serais incapable de tout reconstituer de mémoire. Est-ce d'ailleurs vraiment nécessaire ?

— Laisse-moi d'abord te dire que lorsque je t'ai embauchée, tu avais une mémoire nettement supérieure à la moyenne et un coefficient de spatialisation extrêmement élevé. Ce fut en fait l'un des éléments les plus étudiés de ton dossier, l'un des plus significatifs dans la décision d'engagement. Et pourtant, tu n'es pas capable de situer tous les locaux de l'Abri relativement aux autres !

Il lui sourit pour la réconforter. Il la connaissait bien et la sentait désemparée.

— Ne t'inquiète pas, personne n'est capable de faire mieux. Et c'est volontaire.

— Il doit pourtant exister un plan complet quelque part !

— Oui, le plan existe. Dans l'ordinateur. Même moi, je ne prétends pas tout connaître. Seulement, pour accéder au plan complet, il faut le code. Et cela, j'en suis le seul maître.

CHAPITRE IV

Yorg-Rork – 4

L'un des troncs soulevés par la grue venait de basculer dans la rivière au lieu de se poser à côté des autres. Plusieurs hommes en gris étaient tombés à l'eau. Il y eut des cris de douleur : il y avait des blessés. Rork se redressa. Les gardes du chantier étaient distraits par l'incident et l'occasion n'en était que plus favorable pour attaquer.

L'un des gris ne put regagner la rive qu'avec l'aide de l'un de ses compagnons et il s'effondra sur le sol. Le rouge le plus proche s'adressa à lui d'une voix chargée de colère. Comme le blessé ne réagissait pas, le rouge lui décocha un coup de pied dans les côtes, qui n'eut d'autre résultat que de lui arracher un gémissement déchirant. Le rouge récidiva. À ce moment, le gris qui avait ramené le blessé à la rive s'interposa. Un court instant, toute la scène se figea, puis, comme le rouge entamait de l'écarter d'un geste du bras pour frapper à nouveau l'homme à terre, le gris lui envoya son poing dans l'estomac.

Le rouge se plia en deux.

Ses deux compagnons accoururent à sa rescousse tandis qu'au même instant les gardes se précipitaient eux aussi vers le gris, vociférant et agitant leurs bâtons bulbeux. L'homme saisit une pelle et se mit courageusement en garde, mais il était clair que seul contre huit, il n'avait pas l'ombre d'une chance.

C'est le moment que choisit Rork pour passer à l'action.

— Allons-y !

Il sauta à cheval et s'élança. Yorg eut un temps de retard. Il lâcha le livre et bondit en selle juste à temps pour prendre l'aile gauche de la charge.

Deux gardes seulement eurent le temps de tourner leurs bâtons-tonnerre vers les assaillants, mais sans mal pour ceux-ci. Trois autres tombèrent directement sous les flèches, pendant que le reste se

défendait vaillamment, mais sans le moindre espoir, car les cavaliers avaient un net avantage en allonge et en puissance.

Yorg avait entendu claquer les bâtons-tonnerre et senti quelque chose siffler près de son oreille, mais il avait déjà égorgé l'homme qui avait tiré avant de comprendre qu'il venait d'échapper de bien peu à la mort.

Une fois les gardes noirs liquidés, les assaillants se tournèrent vers les autres Hommes-Machines et restèrent un instant déconcertés par ce qu'ils découvraient.

Les gris restaient pour la plupart immobiles, malgré les cris et les gestes des rouges qui les exhortaient visiblement à se servir de leurs outils pour combattre les cavaliers. Deux rouges, qui avaient des fouets, s'en servirent pour donner plus de force à leurs ordres. Ce fut un geste de trop. Un gris, touché par un fouet, se précipita sur le rouge qui le maniait, le jeta à terre, lui arracha son arme et la retourna contre lui. Comme si c'était un signal, presque tous les gris se jetèrent sur les trois rouges et Yorg fut alors le témoin d'une boucherie comme jamais il n'aurait pu imaginer. Les pelles, les pioches ou les quartiers de roc étaient *vraiment* des armes dangereuses. Il vit des membres tranchés, des crânes éclatés, des ventres crevés. Les cadavres des gardes noirs eux-mêmes ne furent pas épargnés.

Il lui sembla que longtemps après que leurs adversaires furent morts, les gris continuaient à les frapper pour être certains d'en extirper la moindre parcelle de vie.

Tous les gris n'avaient pas pris part au massacre, mais aucun n'avait pris le parti des rouges. Quant aux verts, ils s'étaient regroupés sur la machine à soulever les troncs comme s'ils voulaient la protéger ou bénéficier de sa protection.

Tout à coup, le silence et un calme terrible revinrent sur le chantier.

L'un des gardes blessé d'une flèche et tombé à l'écart avait, grâce à ce hasard, échappé à l'attention de la foule en furie. Yorg le vit ramper puis rouler sous l'une des voitures. Quand l'homme fut certain que la foule ne s'intéressait pas à lui, il entreprit de se hisser dans le véhicule. Le Yagrr, qui devait être le seul à le suivre du regard, le laissait faire : un homme seul n'est pas dangereux, et il tenait son arc à la main. Si le noir faisait mine de mettre le véhicule en marche, il n'irait pas loin ! Il poussa cependant son cheval vers la voiture, dans l'idée de la protéger du massacre. Avant qu'il ne puisse réagir,

l'homme saisit une sorte de court bâton-tonnerre et le pointa vers le ciel. Il y eut une détonation sourde et un panache de fumée jaillit à la verticale. Un instant plus tard, ils virent tous une fleur pourpre s'épanouir haut dans le ciel. Le fait que Yorg ait tiré et que sa flèche se soit plantée dans la gorge de l'homme n'avait aucune importance.

Les gris comprirent plus vite que les attaquants. Ils prirent immédiatement la fuite dans toutes les directions, à l'exception de celle du village. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils n'étaient plus que trois sur le chantier. L'un d'eux fit à Rork un signe de la main qu'on pouvait interpréter comme un message de paix. Il se glissa à bord de l'un des véhicules et en ressortit, la mine renfrognée. Il monta à bord d'un second. Le moteur se mit à tourner au bout de quelques secondes. L'homme ressortit et appela ses deux compagnons, qui se mirent à vider les autres voitures de tout l'équipement qu'elles contenaient, l'entassant pêle-mêle dans celui dont le moteur grondait sourdement. Ils ramassèrent aussi les armes des gardes tués.

Les Hommes-du-Vent et les Yagrr observaient sans bien comprendre ce qui se passait. Ou plutôt si : l'homme voulait prendre la fuite comme les autres, mais non le faire les mains nues. C'était un comportement intelligent, et ils apprécièrent le spectacle. Cependant, Rork sortit vite de cette sorte de fascination. Il héla les autres, leur ordonnant de rassembler du petit bois et de bouter le feu aux troncs entassés, ainsi qu'à ceux qui étaient déjà plantés dans la terre.

Yorg, de son côté, avait appelé Pit et Duno. Il avait compris l'intérêt qu'il pouvait y avoir à posséder l'équipement des Hommes-Machines. Les prisonniers qui s'échappaient n'avaient pas besoin de toutes les armes des morts – d'ailleurs, ils ne firent pas mine de contester le droit des vainqueurs à une part de butin.

Au bout de quelques minutes, tout ce qui pouvait être récupéré l'était et les troncs entassés étaient léchés par quelques flammes. La fumée qui s'en dégageait devait dénoncer l'incendie – et donc une situation anormale – pour les gens du village, mais ils avaient déjà été alertés par la flamme dans le ciel et l'heure n'était plus à la discrétion.

Les Hommes-du-Vent poussèrent les autres voitures et la plateforme vers la rivière, où elles tombèrent en faisant jaillir de grandes éclaboussures. Il était maintenant temps de partir.

Le gris qui avait mis le moteur en marche fit signe à ses compagnons de traverser à la nage. Il dirigea la voiture vers l'ébauche de pont. Le moteur cessa de gronder pour se mettre à rugir tandis qu'il prenait de l'élan au milieu des fumerolles qui commençaient à se

dégager des feux allumés au pied des murs de troncs. La machine s'élança et prit de la vitesse. Dans le rugissement du moteur emballé, les cris d'encouragement des deux autres gris, qui attendaient leur camarade sur l'autre rive, passaient presque inaperçus.

Les troncs frémissaient, et l'un d'eux bascula même dans la rivière, mais la voiture était passée. Sur la rive occidentale, le travail n'était pas aussi avancé, et elle retomba d'un bras de haut en quittant le précaire tablier. Mais, à part d'effroyables grincements, elle ne parut pas souffrir du choc.

Aux signes impatients du conducteur gris, qui était sorti de son véhicule, Rork et les autres comprirent qu'il fallait sans tarder franchir la rivière en emportant tout le butin qu'ils désiraient. Les Hommes-du-Vent plongèrent sur tout ce qui était à leur portée : tout butin était bon à prendre, même s'ils ignoraient la valeur de ce qu'ils emportaient.

Parmi le matériel qui traînait encore çà et là, il y avait des boîtes de couleurs et de formes différentes. Il y avait aussi, près de la grue, plusieurs bidons que les hommes en vert avaient manipulés avec précaution. Le conducteur les désigna aux guerriers, qui les prirent sans tergiverser. L'homme n'était qu'un étranger, mais il avait été en fait le premier à se battre – ils avaient reconnu le gris qui, le premier, s'était dressé contre un rouge pour défendre son camarade blessé – et il était courageux. On pouvait suivre ses conseils.

Ils entendirent un grondement encore lointain mais qui se rapprochait rapidement. Un nuage de poussière montait dans l'air dans la direction du village. Les renforts appelés par la fleur rouge n'allaient pas tarder à arriver et il était donc temps de quitter les lieux.

Sur un signe du gris, ses compagnons, qui avaient récupéré du matériel sur l'autre rive, revinrent du côté oriental. Ils se ruèrent sur les verts qui attendaient toujours, groupés autour de la grue, et Yorg crut un instant à un second massacre. Mais il n'y avait qu'un seul homme qui les intéressait. Ils l'emmenèrent malgré ses protestations, vite calmées par l'arrivée en renfort de Kerbona qui avait sans trop réfléchir pris parti pour ceux qui leur avaient permis de réussir un beau coup.

Le premier gris sortit un bidon du véhicule, l'ouvrit et en répandit le contenu sur les troncs de la rive occidentale. Il prit un petit objet dans sa poche. Une flamme jaillit, s'étendant rapidement de proche en proche. Ce fut comme un signal pour les cavaliers, qui poussèrent

leurs chevaux vers la rivière. Celle-ci était assez profonde pour emporter un homme, mais pas assez pour les grands chevaux, et ils atteignirent l'autre rive au moment où quatre véhicules surgissaient sur le chantier.

Des hommes en noir en jaillirent, brandissant des bâtons-tonnerre. À ce moment, les trois gris avaient poussé leur prisonnier dans la voiture et l'avaient remise en marche.

De son côté, Rork, qui pouvait être satisfait de la journée, n'avait aucune envie d'attendre que les bâtons-tonnerre commencent à faire leurs ravages. Il fit signe à ses hommes de s'élancer vers l'Ouest et vers le Grand Chien, à quelques semaines de là.

Le véhicule se lança sur la plaine. Les trois gris emmenaient avec eux leur prisonnier vert. Tout le monde jeta un regard en arrière, vers l'autre rive où les gardes s'étaient dispersés. Quelques-uns d'entre eux tirèrent, mais personne ne fut touché parmi les fuyards et le feu s'interrompit rapidement.

Ce fut seulement alors que le soir tombait et qu'ils ne voyaient même plus la fumée de l'incendie que Yorg se souvint du livre qu'il avait laissé tomber au moment de l'assaut.

Paul – 2

Ils avaient agi en douceur, avec prudence. Paul, vaincu par le Conseil, ne voulait pas donner l'impression qu'il intriguait contre ses décisions, tandis que les autorités officielles de l'Abri, encore incertaines de leur nouveau pouvoir, ne voulaient pas se montrer mesquines en le privant d'un confort somme toute assez extravagant selon les normes qui s'étaient lentement instituées. Ils avaient donc officiellement un endroit où se réunir : les appartements de Paul. Mais c'était Martine qui avait pris contact avec tout le monde, y compris les enfants de Paul. Elle les avait sondés avec circonspection. La liste de Paul était bonne à quelques exceptions près, et elle y avait ajouté une dizaine de personnes de sa propre initiative. Ils avaient accepté de le suivre, sans savoir où, par fidélité personnelle pour beaucoup, ou seulement dans l'espoir de revoir la surface. Sans savoir comment le Patron allait s'y prendre.

Ils étaient enfin réunis.

Pour ne pas attirer l'attention, ils avaient procédé comme la première fois, n'emportant que peu de choses de leurs souvenirs personnels déjà réduits en volume lorsqu'ils avaient quitté la surface. Ce second exode, qui aurait pu leur sembler plus pénible encore que le premier, leur avait au contraire rendu l'espoir de retourner en haut, même si, malgré quelques vagues rumeurs, ils ne découvraient aucune raison concrète d'espérer.

— Vous êtes ici parce que vous voulez revoir la surface, commença Paul, ou tout au moins la rendre à vos enfants, plus tard, lorsque nous aurons enfin vaincu la Maladie. Pour moi, c'est le seul but qui en vaille la peine. Survivre sous terre, dans des conditions qui iront en se dégradant sans cesse, n'a pas de sens. Si vous partagez cet espoir, si vous êtes prêts à de nouveaux sacrifices, et surtout à ne jamais revoir ceux que vous laissez de l'autre côté, votre place est ici. Sinon, il est encore temps de renoncer.

Il s'interrompit un instant et parcourut du regard tout le groupe, serré dans une salle à peine suffisante pour les accueillir. Il s'efforça de poser les yeux sur chacun d'eux, d'échanger au moins un regard direct avec tous, y compris les enfants. Il guetta une réaction négative, sans qu'elle ne vienne.

— Vous croyez probablement tout savoir de l'Abri. Vous y vivez depuis une dizaine d'années et certains d'entre vous ont participé à sa construction. Vous savez, par exemple, que nous avons une certaine garantie d'approvisionnement en énergie grâce au barrage.

Il avait, en effet, fait construire un barrage dans un goulet au fond d'une vallée. Ce n'était pas un chef-d'œuvre d'architecture audacieuse, mais un système poids, un simple mur d'une trentaine de mètres de haut et nettement plus épais que ne l'exigeait la masse d'eau qu'il pourrait retenir. En amont, on avait creusé le sol pour élargir la vallée, tout en laissant émerger deux masses rocheuses au sommet couvert de terre et de végétation, vestiges du plateau originel. Par son épaisseur, le barrage était une véritable colline, ce qui lui garantissait de subsister longtemps sans entretien, minimisant les risques de fissures pouvant provenir de l'une ou l'autre secousse sismique. Au sein de la masse de roches et de béton, il y avait assez de place pour une petite centrale hydro-électrique. Elle n'était guère puissante eu égard aux critères de l'époque et ne justifiait certainement pas à elle seule l'investissement, mais pouvait assurer la production d'électricité nécessaire à l'éclairage et à la ventilation de l'Abri durant un temps indéfini. On pouvait y accéder par divers couloirs afin d'entretenir les installations.

C'étaient des faits qu'ils connaissaient, mais il se devait de les leur rappeler. Il leur parla aussi des réserves ; vivres, médicaments, carburant, pièces de rechange, armes, et aussi des véhicules de surface en état de marche qui dormaient dans divers hangars. C'était là un détail qu'ils ignoraient jusqu'alors et cette découverte ranima une attention qui avait tendance à s'éteindre.

Il avait voulu un abri suffisant pour la survie de deux mille personnes pendant un siècle au moins, pas seulement en comptant sur les stocks, mais aussi en produisant une large part de la nourriture nécessaire grâce aux fermes hydroponiques. Ils étaient plus de trois mille en fait, à cause d'arrivées supplémentaires et d'un bon nombre de naissances. Mais les derniers jours avant la catastrophe avaient permis de gonfler les stocks et de nouvelles fermes avaient été creusées, ce qui signifiait que le pronostic de survie ne s'était guère réduit à cause du trop grand nombre de réfugiés.

Ils devaient être bien conscients de tout cela : ni leur survie en tant qu'individus, ni celle de leurs enfants, n'était menacée s'ils se pliaient à la nouvelle politique du Conseil. Il ne voulait pas entraîner des *fuyards* – il insista sur le mot – dans l'aventure, mais des gens décidés à se battre. Il leur posa quelques questions, pour tenter de mesurer la

profondeur de leur engagement à ses côtés.

Satisfait des réponses, il se décida enfin à leur expliquer ce qu'il attendait d'eux. L'explication serait aisée. La décision qu'ils prendraient le serait moins.

Il savait que son tour allait venir, et il l'avait attendu des semaines et des mois, avec une impatience de plus en plus perceptible pour ceux qui l'entouraient. Sa mère, notamment. Elle, même la veille du départ, aurait encore voulu croire que ce jour n'arriverait jamais. Elle savait qu'il devait accomplir son devoir et n'aurait rien fait pour l'empêcher d'être désigné, ni pour lui éviter de partir, mais de là à le voir s'en aller en conservant dans le cœur le sourire qu'elle forçait ses lèvres à dessiner, il y avait une différence. Puis elle se disait qu'il reviendrait. C'était un bon garçon, intelligent et solide.

Mais il y avait aussi des risques que l'expédition se termine tragiquement. Tant de risques...

Elle n'avait rien dit lorsqu'il avait quitté pour la dernière fois la petite cellule, voisine de la chambre familiale, où il vivait depuis qu'il était devenu un jeune adulte. Depuis qu'il était devenu d'âge, plutôt, car on n'était vraiment adulte qu'après avoir apporté quelque chose à la communauté. Ce qu'il s'apprêtait à faire, puisque son tour était venu.

Elle l'avait suivi à quelques pas de distance, jusqu'à la grande salle où il allait retrouver ses compagnons. Ce n'était pas un comportement anormal. Les autres mères, les pères, étaient là aussi. Thomas les avait salués d'un geste de la tête, pour reconnaître leur présence, mais aussi les remercier du don potentiel qu'ils faisaient à la communauté en lui offrant – si les choses tournaient au plus mal – la vie de leur enfant.

Elle avait jeté un regard curieux et même méfiant autour d'elle. Non, *l'autre* n'était pas là. Elle s'en était réjouie un instant, avant de ramener son attention sur la cérémonie. Elle avait pu croire – et elle savait qu'elle n'était pas la seule – que Thomas allait commettre un sacrilège de plus, mais il n'avait pas osé pousser la folie jusqu'à inviter l'étranger à participer aux rites. Elle n'avait rien à reprocher à ce jeune homme, qui se comportait plus correctement qu'on n'aurait pu l'espérer de la part de l'un de ces barbares des autres couloirs, et elle pouvait jusqu'à un certain point admettre que Thomas ait souvent besoin de l'interroger, de discuter avec lui. Mais de là à le voir circuler librement dans leurs couloirs et tenter de se mêler à eux ! Le fait que son travail – maladroit à cause de sa faible vue – compensait à peu près la charge qu'il représentait pour la communauté n'était pas une

excuse suffisante à ses yeux. Le danger qu'il puisse ainsi s'échapper et rejoindre les siens était trop grand. Il avait vu comment ils vivaient ici, les savait riches en cubique et en énergie. Mais c'était uniquement parce qu'ils étaient sages et économes. Qu'advierait-il de leur tranquillité si jamais il ramenait un jour ses frères ici ?

Tous les participants attendus étaient arrivés et la salle était bondée, laissant à peine un espace d'un pas de large autour de Thomas, de Toni et des quatre autres membres de l'expédition. Il y avait les parents, bien sûr, les frères et les sœurs aussi, mais Thomas veillait chaque fois à ce que toutes les souches soient représentées, même si personne de leur sang n'était désigné cette fois-là.

Iona fit un compte rapide. Les cinq souches qui avaient un représentant étaient là, bien sûr, mais aussi les sept autres. Malgré les réserves qu'elle éprouvait à l'égard de Thomas, elle devait reconnaître qu'il faisait chaque fois le maximum pour qu'il en soit ainsi, ce qui n'était pas toujours facile, le fonctionnement des installations passant avant tout le reste, même les rites d'Expédition. On ne pouvait laisser les souffleries sans surveillance, ni les champignonnières, ni, surtout, les relais énergétiques, qu'il fallait pouvoir calmer par moments, raviver à d'autres. Toute cette surveillance était uniquement humaine, car ils ne disposaient pas des installations dont bénéficiaient encore les Survivants.

Thomas leva les bras en croix et un silence plus absolu encore qu'à l'accoutumée tomba sur la salle.

— L'heure du Grand Service et de l'épreuve est venue pour ceux-ci, commença-t-il. De ce Grand Service dépend la survie de notre peuple. Des petits services aussi, et il ne faut pas mépriser ceux qui ne sont pas désignés pour l'épreuve, ou ceux qui le sont et échouent tout en survivant, et sont donc condamnés aux petits services pendant le reste de leur vie. Mais le Grand Service est primordial. Et il est dangereux... Presque autant que l'épreuve. Aussi devons-nous prendre ces cinq jeunes gens dans nos cœurs pour les envelopper de nos encouragements. Ils en auront autant besoin que nous avons besoin d'eux et de leur réussite.

Il se tut un instant. Il disait bien entendu la même chose chaque fois, mais il changeait toujours les mots. Comme ceux qui l'avaient précédé, pour éviter le vide des rituels trop souvent répétés. Si le message restait le même, il tentait donc chaque fois de le personnaliser. De même que plus tard, le récit de leurs aventures serait fondamentalement semblable et essentiellement différent de ce

que les autres groupes avaient eu à raconter dans le passé.

— Je vous souhaite à tous de réussir, bien que nous n'ayons besoin que de quatre adultes vrais pour accomplir la mission, et que nous savons tous qu'il est fréquent que les pertes soient lourdes en chemin. Pensez que les deux groupes précédents n'ont eu chacun que deux succès. Si vous n'avez pas plus de réussite, deux de vos camarades devront doubler leur tour de veille. Or, le temps s'écoule bien lentement, quand il n'y a rien d'autre à faire que se montrer attentif à chaque instant...

Il y eut un long murmure d'assentiment dans la foule. Des parents attendaient leurs enfants depuis trop longtemps, des adultes se souvenaient de leur garde trop longue. Thomas laissa les rumeurs s'apaiser avant d'achever.

— Vous êtes jeunes, vous êtes forts et sains. Vous avez été instruits autant que nous le pouvions, à la fois pour être à même de remplir votre mission et pour donner la force nécessaire à vos âmes. Vous avez des outils et des provisions en suffisance, mais que l'échec de l'un d'entre vous ne vous fasse pas négliger de récupérer ce qu'il portait, car toutes les pertes définitives sont graves pour notre communauté. (Il les regarda l'un après l'autre.) Nous avons fait de notre mieux pour vous donner les plus grandes chances. C'est à vous maintenant de nous prouver que nous avons bien travaillé.

Les cinq jeunes gens se tournèrent vers leurs parents, qui étaient au premier rang de la foule. Ils les saluèrent en silence, un genou en terre. Les mères se penchèrent vers eux. Il y eut peut-être quelques mots échangés, dernières recommandations, ultimes bénédictions, mais si bas que personne ne put les saisir.

Ils se relevèrent et passèrent par la sortie à la droite de la salle. Personne ne fit un pas pour les suivre. Pourtant, ils seraient pour bien des heures encore dans les couloirs connus, avant que ne débute véritablement le parcours de l'épreuve.

Dans le passé, bien longtemps avant que le rite ne soit définitivement établi, il était arrivé que des familles ou des amis accompagnent un moment les partants. On avait abandonné cette pratique. Ils devaient, dès maintenant, savoir qu'ils étaient seuls, et que d'eux seuls, mais en parfaite entente, dépendait le succès. Rester entourés de leurs familles quelques heures de plus n'aurait rien changé à ce fait et ne pouvait que les distraire des pensées qu'ils devaient nourrir.

Ceci ne les empêchait pas maintenant, ne leur interdirait pas plus tard de s'accrocher à tel souvenir, de se remémorer telle voix ou tel geste familial. Et, parmi ce qui était cher à Toni – sans que lui vienne l'idée d'en faire part à ses compagnons – il y avait le visage et la voix de l'étranger venu des couloirs éclairés.

André avait connu tant de couloirs... Toni y vit un présage de succès personnel. Lui aussi découvrirait des passages. Mais bien différents de ceux de l'autre peuple.

Il s'aperçut qu'en rêvant, il s'était laissé distancer de quelques dizaines de pas par les autres. Il accéléra pour les rejoindre : ils ne devaient faire qu'un.

CHAPITRE V

Yorg-Rork – 5

Grâce au ciel clair, et aussi aux phares de la voiture, qui éclairaient la plaine et en dévoilaient les embûches, ils ne s'étaient arrêtés que longtemps après le coucher du soleil. Les hommes et les bêtes avaient besoin de repos, même si la machine semblait prête à continuer sa course toute la nuit, et même, pourquoi pas, toute la journée du lendemain.

L'assurance que, le pont étant détruit, on ne pouvait les poursuivre, ne les empêchait pas d'être prudents. De temps à autre, Kalli ou Pit quittait le groupe pour faire l'ascension d'une colline ou grimper au sommet d'un arbre, afin de voir si derrière on les suivait. Mais toute l'après-midi, et pendant cette première nuit, ils ne virent rien d'inquiétant. La plaine restait vide et calme, à part le grondement de la voiture qui les accompagnait avec ses quatre passagers.

Ce n'est qu'alors qu'un feu était allumé pour faire rôtir des quartiers d'un chevreuil – abattu par Pit lors de l'une de ces brèves expéditions de reconnaissance – qu'ils eurent un peu le temps de faire connaissance. Apprendre que les trois s'appelaient Hou – celui qui conduisait le plus souvent – Tchang et Tchou, tandis que le vert était nommé Tsuko, ne fut pas difficile, mais aller au-delà était une tâche qui dépassait largement Yorg, malgré les talents linguistiques dont il avait déjà fait preuve. Cette impossibilité de communiquer, et surtout les vains efforts du Yagrr, énervait royalement Rork qui se désintéressa complètement de l'affaire.

Ils n'avaient pas un seul mot en commun au début de la soirée, et une dizaine seulement quand ils se décidèrent à dormir : comment désigner le véhicule, les bâtons-tonnerre et quelques autres objets usuels.

Le lendemain, ils firent halte vers le milieu de la journée. Le temps était beau et ils avaient bien avancé, mais en se pressant bien moins que la veille. Le matin, ainsi que lors de cette halte, ils n'accrurent

guère leur vocabulaire, malgré les efforts de Yorg et l'insistance quasi désespérée du conducteur gris, Hou, qui semblait obstinément vouloir lui faire comprendre quelque chose. S'ils continuaient à n'avoir l'occasion de discuter que deux heures par jour, ils n'avanceraient pas bien vite.

Au moment de se remettre en route, Yorg tendit la bride de son cheval à Tchang et sans attendre sa réaction, s'installa dans la voiture. Il savait que les machines n'étaient pas plus dangereuses qu'un sabre au fourreau. C'est seulement le bras qui le manie qui en fait une arme efficace.

Le soir, il avait la tête qui tournait un peu, tout autant des efforts faits pour apprendre le langage des hommes jaunes que des secousses subies pendant une moitié de la journée. Il se fit pourtant la réflexion que ses fesses avaient moins souffert que du même temps passé en selle, ce qui était un avantage non négligeable. Il avait aussi fait quelques progrès dans la connaissance de l'autre langue, progrès bien minces en comparaison de ceux que Hou avait faits dans la sienne. Tchou et Tsuko, de leur côté, avaient vite été dépassés par ces échanges, même s'ils avaient retenu quelques mots.

Tchang, quant à lui, semblait tout à fait épuisé, et il se laissa glisser à terre en grimaçant de douleur. Tout le long du chemin, il s'était traîné en queue du groupe en s'accrochant comme il le pouvait à sa monture, qui était heureusement une bête assez paisible. Yorg lui dit quelques mots dans sa langue pour le reconforter.

— Tu les comprends ? demanda à ce moment Rork avec une certaine hargne dans la voix.

— Un peu mieux que ce matin. Assez pour savoir qu'ils sont inquiets. Nous ne devons pas cesser de surveiller nos arrières : la rivière n'arrêtera pas longtemps les Maîtres et ils sont certainement déjà à notre poursuite.

Rork haussa les épaules, mais cette nuit-là, Kalli, Yarda et Duno se succédèrent en sentinelle dans les hautes branches d'un arbre proche.

Ce soir-là aussi, Hou, Tchang, Tchou et surtout Tsuko travaillèrent tard. Yorg les observa avec plus de patience que les autres qui, malgré leur curiosité, s'étaient assez vite lassés de les voir accomplir une tâche incompréhensible.

Ils avaient extrait de l'arrière de la voiture un certain nombre de cylindres de métal, qu'ils entreprirent de Fixer les uns aux autres, puis

de monter à l'avant du véhicule, au-dessus du moteur mais sur la droite pour laisser la vue libre au conducteur. Ils raccordèrent ensuite l'ensemble au moteur. Hou avait expliqué que c'était cette partie de la machine, celle qui grondait, qui faisait avancer l'ensemble, un peu comme si des chevaux se trouvaient enfermés sous le long capot.

« Ils doivent être bien petits, ces chevaux ! », s'était moqué Rork quand le Yagrr lui avait à son tour donné l'explication. Mais il avait aussi dû reconnaître qu'ils étaient puissants. Durant la journée, quand le terrain était plat et dégagé, la voiture avait plusieurs fois distancé les cavaliers à l'incitation de Yorg qui prenait goût à ce jeu.

Un point commun avec les chevaux, avait encore expliqué Hou, était que le moteur devait manger, sans cela il devenait sans force. C'était Tchang qui était chargé de le nourrir. Au début, ils avaient utilisé le liquide contenu dans les bidons, mais comme ils n'en avaient pas des réserves pour des jours, ils avaient utilisé l'autre système, celui qu'ils avaient installé sur le capot.

La veille, à l'aide d'une hache prise dans le coffre du véhicule, ils avaient abattu quelques soliveaux. Tchang avait travaillé plus tard que les autres, pour les réduire en copeaux. Il avait taillé des heures durant et continuait encore quand Yorg s'était enfin endormi. Le matin venu, il y en avait assez pour remplir presque tout l'arrière de la voiture, et cette fois, Tchou et Tsuko durent utiliser deux des chevaux de remonte tandis que Tchang sommeillait sur un matelas de copeaux et que Yorg s'installait comme la veille à côté de Hou.

Celui-ci expliqua encore au Yagrr qu'ils iraient un peu moins vite maintenant, mais pourraient rouler indéfiniment à condition de se réapprovisionner en copeaux tous les soirs, ou même lorsqu'ils s'arrêteraient à midi.

*

Rork n'était qu'à demi satisfait de voir son groupe renforcé de la sorte. Il n'aimait pas les Hommes-Machines, et l'idée d'en avoir subitement pour alliés était bien trop étrangère pour qu'il l'accepte sans répugnance. Il devait pourtant admettre que les trois gris s'étaient battus de son côté, et courageusement. Quant aux armes qu'ils avaient prises aux noirs, elles pouvaient se révéler utiles.

Il n'avait en effet pas fallu bien longtemps aux cavaliers pour apprendre à se servir des bâtons-tonnerre, puis, cette étape d'apprentissage franchie, à se défier mutuellement. Pacifiquement, fort heureusement, les défis ne portant que sur le gibier à abattre ou sur

telle ou telle cible à atteindre. Hou leur avait alors fait remarquer que les réserves de balles étaient limitées et qu'il valait mieux les économiser. Rork l'avait approuvé, d'autant plus que les arcs étaient bien suffisants pour assurer le ravitaillement. Et puis, ayant constaté les ravages que faisaient les balles, il avait dans l'idée que le cuir des cavaliers noirs ne leur résisterait pas. Il fallait donc les conserver pour le moment où ils seraient de retour au Grand Chien... ou pour le cas où ils feraient de mauvaises rencontres en chemin.

Depuis que Hou avait été en mesure de leur expliquer qu'ils seraient certainement poursuivis – ceux qu'il appelait les Maîtres ne pouvaient laisser passer l'affront qui leur avait été fait – le chef à la masse prenait quelques précautions. Non seulement ses cavaliers s'arrêtaient plus souvent pour scruter l'est depuis un point dominant, mais il s'évertuait à brouiller leurs traces. Tout en continuant vers le couchant, il obliquait parfois, cherchant des passages où la terre, durcie par la sécheresse de l'été, retiendrait moins facilement les marques de leur passage. S'il n'y avait eu que les chevaux, cela aurait été fort facile, mais la voiture devait de temps à autre s'ouvrir un passage au travers de la futaie pour suivre la même direction et cela était bien difficile à camoufler.

Toutefois, le troisième puis le quatrième jour de leur retour vers l'Ouest s'écoulèrent sans qu'aucun signe de poursuite n'apparaisse aux observateurs.

Le cinquième jour, ils perdirent pas mal de temps à cause de la voiture.

Il y avait les Monts d'Our à franchir. Le col qu'ils avaient emprunté à l'aller serait infranchissable pour elle et ils longèrent la chaîne de montagnes vers le sud durant toute une partie de la journée à la recherche d'un passage praticable. Le convoi s'arrêta plusieurs fois pendant qu'un cavalier partait seul à l'assaut de pentes qui semblaient prometteuses pour revenir un peu plus tard annoncer qu'il était inutile d'insister.

Rork pestait, et plus d'une fois parla de couper au court avec les chevaux, laissant les petits hommes jaunes se débrouiller tout seuls avec leur machine puante et bruyante. Mais Yorg qui – à l'insu de Rork – apprenait à conduire dans les passages les plus faciles, et se faisait de mieux en mieux comprendre de Hou et des autres, réussit à le faire patienter. Il expliqua à Rork qu'ils avaient encore beaucoup à apprendre au sujet des Hommes-Machines et que plus ils en sauraient, mieux ils seraient à même de se défendre si jamais ceux-ci poussaient

encore plus à l'Ouest.

Ils finirent par trouver un passage et atteignirent le sommet du col au coucher du soleil. Derrière eux, la plaine était déjà plongée dans l'obscurité à cause de l'ombre des montagnes, mais il faisait encore clair sur le versant occidental et ils entamèrent la descente. Kalli, resté en arrière, dévala tout à coup la piste au grand galop.

— Les lumières des machines ! haleta-t-il. Elles sont sur la plaine.

Rork et Yorg retournèrent en arrière et arrivèrent au sommet juste à temps pour voir assez loin vers le nord les rayons lumineux des phares. Il y avait au moins cinq voitures. Puis les lumières s'éteignirent, presque toutes ensemble. Les poursuivants devaient avoir décidé de faire halte pour la nuit.

— Ils sont là où nous étions ce matin, fit remarquer Yorda qui était remonté lui aussi.

— Oui, mais demain, ils ne perdront pas de temps à rechercher comme nous un passage. Nos traces les y mèneront tout droit, rétorqua sombrement Rork.

— Il faut profiter de la nuit pour reprendre un peu d'avance, suggéra Yorg.

La journée avait été longue, mais entrecoupée de nombreuses haltes forcées et les chevaux n'étaient pas trop fatigués. Ils continuèrent à progresser pendant trois heures avant d'estimer qu'ils avaient repris assez d'avance pour se trouver à l'abri d'une attaque-surprise jusqu'au lendemain soir au moins.

Hou avait eu l'idée de faire basculer, là où il s'en trouvait, quelques quartiers de roc sur le chemin qu'ils avaient suivi. Le passage n'en était pas devenu réellement impraticable, mais les poursuivants devraient s'arrêter fréquemment pour dégager la piste et cela leur donnerait un jour de répit de plus, peut-être même deux.

D'ici là, il était possible qu'ils aient rejoint la vallée du grand fleuve si, comme Yorg se souvenait l'avoir découvert sur la carte de Lorgan, celui-ci infléchissait sa course vers l'est au nord de Kîv. Et même en dehors de toute crue, il serait beaucoup moins facile à franchir qu'une simple rivière pour les machines, y compris celle de Hou.

Lorgan – 2

— À ce train-là, il nous faudra le reste de l'été, et l'automne en plus, pour arriver à ce fameux Grand Chien dont parlait l'esclave !

C'était Maître Lorgan qui pestait une fois de plus. Mais la dernière fois, il n'avait parlé que de la moitié de l'automne. Et, s'il exagérait quelque peu, il était clair que la caravane n'avancait que par bien petites étapes. Tout semblait se liguer contre son impatience, contre lui, qui n'avait qu'une idée, atteindre au plus vite cet endroit qui, aux dires de l'esclave évadé – et pourquoi aurait-il menti, ou comment aurait-il parlé de choses légendaires disparues depuis des siècles ? – recelait tant de merveilles.

Il y avait d'abord eu l'incendie des navires. Heureusement, c'était au soir du deuxième jour qui avait suivi leur arrêt devant les rapides et le déchargement des chariots et des bagages était terminé. Les bateaux s'apprêtaient d'ailleurs à prendre le départ à l'aube du lendemain pour regagner Kîv.

C'était le navire d'Im'tri qui avait pris feu le premier, et le Kap't y avait assisté depuis la rive en alternant gémissements et cris de rage ou de désespoir. Il avait juré très haut qu'un accident était impossible et que s'il mettait la main sur le saboteur qui se cachait sûrement dans la foule, il tuerait celui-ci de ses propres mains.

Les navires étant amarrés côte à côte à cause de l'étroitesse de la rivière, le feu s'était communiqué aux autres avec une vitesse qui avait donné à réfléchir à Maître Lorgan. Une seule vedette du Conseil avait échappé à la catastrophe, son pilote réussissant à la détacher alors que les flammes la léchaient déjà.

Ils avaient passé le reste de la nuit à calmer les bêtes affolées par les flammes et à tenter de sauver ce qui pouvait encore l'être, mais au matin, ils avaient bien dû constater qu'à l'exception de ce qui avait été déchargé et de quelques sacs de vivres ou pièces d'équipement, tout était perdu.

Les gardes du Conseil étaient les plus inquiets : ils craignaient la colère des Sages et se demandaient comment regagner Kîv, dont ils étaient certainement éloignés maintenant de deux semaines de

marche, alors qu'ils étaient pour la plupart sans vivres ni montures.

Les marins étaient dans la même situation, mais Tolbien leur proposa généreusement de les engager à mi-salaire, leur promettant que s'ils participaient au reste du voyage, ils en ramèneraient un butin compensant – et bien au-delà – les pertes subies. Im'tri fut le seul Kap't à accepter, tandis que tous ses matelots et une bonne moitié des autres décidaient de se joindre au convoi.

Les gardes rouges firent de même dans leur majorité, alors que ceux qui voulaient regagner Kîv au plus vite cherchaient à s'embarquer à bord de la seule vedette intacte. Ils n'auraient pas la partie belle et devraient marcher un bon moment : l'embarcation était tellement surchargée qu'elle raclait le fond à chaque passage délicat. Ils devraient donc attendre de se retrouver en eaux plus profondes pour prendre tous place à bord.

Ces décisions leur avaient coûté une journée de plus avant qu'ils ne se mettent enfin en route vers l'Ouest. Ils étaient maintenant bien plus d'une centaine : les trois Sophis et leurs serviteurs, Tolbien avec les siens, sans oublier le cuistot, les esclaves de lit et ses trente gardes personnels, une quarantaine de marins et autant de soldats en rouge. C'était une force imposante, dont une très large majorité était bien instruite dans le maniement des armes. Mais ils n'auraient probablement pas assez de ravitaillement pour tout le monde durant un aussi long voyage...

À voir le sourire satisfait de Maître Tolbien lorsque la caravane s'ébranla, Maître Lorgan eut quelques soupçons sur l'identité de l'incendiaire, mais préféra les oublier car il n'avait rien pour les confirmer et, au surplus, sa propre sécurité s'était améliorée comme se gonflait leur escorte.

Ils ne seraient donc pas à la merci d'une petite bande de You-Has ou d'autres barbares...

Mais ils n'avaient qu'une quarantaine de chevaux et les vingt-quatre paires de bœufs des chariots. Quant aux fantassins, des matelots pour la plupart, ils n'avaient pas l'habitude des longues marches. Lorgan se convainquit dès le premier soir que les trois semaines de course de Yorg en deviendraient six, voire neuf, pour la caravane. Les jours suivants ne le détrompèrent pas, sinon pour accentuer son pessimisme.

Ils avaient compté au début capturer quelques chevaux errants, ou faire du troc avec une tribu de rencontre, mais les plaines restaient

désespérément vides. On trouvait bien, de-ci, de-là, quelques traces qui n'avaient pas plus de deux ou trois jours, ou même l'un ou l'autre village de huttes, mais ceux-ci étaient déserts, quand ils n'étaient pas réduits à l'état de cendres. Ces destructions ne remontaient pas à plus de trois ou quatre semaines, comme le prouvait le fait que l'herbe n'avait pas encore repris possession des sentiers tracés autour des huttes par les passages fréquents.

Ils ne découvrirent pas de corps, mais auprès d'un feu, on découvrit quelques ossements humains à demi carbonisés, qui ne laissaient aucun doute sur ce qui s'était passé : les You-Has étaient les maîtres de cette plaine. Ils en avaient chassé les plus heureux des habitants, dévorant les plus malheureux.

Quand ils firent cette macabre découverte, le cinquième jour après avoir quitté la rivière, il y eut quelques remous dans la caravane et Tolbien, malgré l'aide de Delbar, le chef des gardes, eut toutes les peines du monde à ramener le calme. Il promit qu'ils n'avanceraient plus qu'avec la plus extrême prudence, et que les cavaliers formeraient en permanence un écran autour du convoi pour lui épargner toute attaque par surprise.

Sa harangue fut un succès, en apparence du moins, car le lendemain matin, cinq hommes manquaient à l'appel : trois matelots et deux soldats. Et, fait plus grave, cinq chevaux aussi !

Delbar, rageur, fut tenté de se lancer à leur poursuite. Cette disparition était intolérable, surtout de la part de ses propres hommes, car il n'avait jamais eu une totale confiance dans les marins. Il y renonça cependant quand Tolbien lui fit remarquer que cela diviserait leurs forces et qu'en outre les fuyards devaient déjà avoir six heures d'avance. Ce que ni le Maître Marchand ni l'officier ne dirent clairement, c'était qu'il n'y avait aucune certitude de voir revenir les poursuivants : à mi-chemin du fleuve, ils pourraient être fort tentés d'oublier l'aventure et de retourner à Kîv !

Ils continuèrent leur route, un peu plus lentement à cause des précautions qu'ils prenaient chaque fois qu'il fallait franchir un obstacle : gué, forêt touffue ou passage encaissé. On ne s'y engageait qu'après avoir exploré les environs et les hommes refusèrent plus d'une fois d'avancer avant le retour des patrouilles de reconnaissance.

Ils ne firent toutefois aucune mauvaise rencontre. Ni de bonnes. Ils pouvaient se croire seuls au milieu d'un territoire dix fois plus grand que celui contrôlé par le Conseil des Sages, qui, il est vrai, ne s'intéressait qu'aux abords immédiats du fleuve.

Cette solitude n'était pas dangereuse en soi : si l'on est vraiment seul, il n'y a donc personne pour vous attaquer.

Mais il y avait toujours et partout les traces des You-Has.

Vers midi, le neuvième jour, une patrouille découvrit des traces toutes fraîches. Des cavaliers. Une dizaine au moins. Ils avaient stationné un bon moment au sommet du coteau qui dominait la vallée peu encaissée où le convoi progressait à ce moment s'il fallait en croire le crottin abondant, et n'avaient pu qu'apercevoir la longue caravane. Il fallait s'appeler Tolbien et être soit un incurable optimiste, soit un menteur hors pair pour oser prétendre le contraire ; en attendant, ils étaient maintenant trop loin du fleuve et encore bien plus loin des murs de Kîv pour espérer y rentrer sains et saufs s'ils faisaient demi-tour. C'était l'avis clamé haut et clair par Delbar qui savait qu'une troupe en retraite ne se bat pas aussi bien qu'une troupe qui avance.

Il réussit à en convaincre ses hommes, Tolbien se chargeant d'une part du travail, aidé en cela par une découverte peu importante en soi. Dans l'un des villages détruits, on avait trouvé une bague en or et une broche décorée d'un rubis. Ces bijoux appartenaient-ils aux villageois en fuite ou aux You-Has ? L'avenir seul répondrait à cette question, et à condition qu'ils continuent à avancer vers l'Ouest. C'était la seule solution pour que d'autres bijoux changent de propriétaire, récompensant ainsi les hardis voyageurs.

Le reste de la journée puis la nuit se passèrent sans incident, de même que le lendemain. Ils campèrent au fond d'une vallée, dans un espace dégagé d'où ils pourraient voir un assaillant arriver de loin et comme le ciel était clair, la nuit se passa sans trouble, sinon sans inquiétude. Mais le lendemain, quelques minutes après le départ, ils croisèrent les traces fraîches d'un groupe plus important que l'autre.

Un peu plus tard, ils aperçurent pour la première fois des cavaliers noirs. Ils n'étaient que deux, et restèrent à bonne distance.

Delbar multiplia les précautions. Il regroupa les chariots, qui auparavant étaient parfois séparés par de petits groupes de piétons, et forma ces derniers en deux longues files parallèles de protection rapprochée. Pendant ce temps, les cavaliers, à l'exception de cinq éclaireurs, restaient groupés sur l'arrière du convoi pour le protéger de toute attaque venant de cette direction tout en étant prêts à piquer des deux vers la pointe en cas d'alerte de ce côté. Cette pointe, avec les mesures prises par l'officier, n'était d'ailleurs plus aussi distante de l'arrière qu'avant, et il était assez rare que les méandres du chemin

soient tels qu'ils dissimulent une extrémité du groupe à l'autre.

À partir de ce moment, les cavaliers noirs, se sachant découverts, firent preuve de beaucoup moins de discrétion. On en voyait tantôt devant, tantôt derrière le convoi et plus rarement sur l'autre rive de la rivière qu'il suivait. Jusqu'alors, cette rivière n'avait pas posé de problème à la caravane, lui offrant d'ailleurs, avec ses berges relativement planes, une piste facile à suivre. Cependant, son cours s'infléchissait progressivement vers le sud et tôt ou tard, ils allaient devoir la traverser pour continuer vers l'ouest. De temps à autre, Delbar faisait descendre son cheval dans le cours d'eau pour en sonder la profondeur, mais le résultat restait toujours le même : dès qu'on s'écartait de plus de trois pas de la rive, cette profondeur dépassait la taille d'un homme. Les chevaux seraient passés, ainsi que ceux des fantassins qui savaient nager, car le cours d'eau était calme, mais pas les chariots.

En fin d'après-midi, la patrouille qui devançait le convoi revint vers celui-ci et son chef alla directement trouver Delbar qui se tenait à côté du chariot de Maître Tolbien. L'homme était au trot et n'était pas blessé et le retour, bien qu'imprévu, s'était fait dans le calme, aussi l'officier ne s'inquiéta-t-il pas outre mesure.

— Que se passe-t-il, Hulor ?

— Ils nous ont... reconduits, fit le garde qui avait hésité un moment sur le choix du mot.

— Reconduits ? Comment cela ?

— Ils étaient plus de vingt sur la piste, à sept ou huit cents pas d'ici. Quand nous les avons aperçus, ils n'ont pas bougé. Nous nous sommes arrêtés et nous nous demandions que faire, quand ils se sont mis en marche. Pas pour nous attaquer. Ils allaient au pas, tranquillement, bloquant toute la largeur de la berge. Quand ils n'ont plus été qu'à une vingtaine de pas, j'ai ordonné de faire demi-tour. Ils se sont contentés de nous suivre à distance, jusqu'à ce que nous soyons arrivés en vue de la tête du convoi.

Delbar pressa les flancs de sa monture pour gagner la pointe de la caravane. Les cavaliers noirs étaient là... lui tournant le dos ! Ils avançaient paisiblement au rythme lent des chariots, qu'ils ne précédaient que d'une cinquantaine de pas !

Quelques instants plus tard, alors que l'officier venait d'être rejoint par Tolbien et qu'ils s'interrogeaient sur la signification de cette

bizarre escorte, un messager arriva de l'arrière. Là, les You-Has avaient brusquement surgi des bois environnants. Ils étaient plusieurs dizaines, assez pour que le décadien commandant la trentaine de gardes ait jugé bon de se replier vers les chariots. Curieusement, après un court galop, les You-Has avaient ralenti le train et se contentaient maintenant de suivre le convoi à petite distance.

Delbar lança témérairement son cheval à l'assaut de la colline boisée. Comme il s'y attendait, au-delà des fourrés de la lisière, il découvrit une longue file de cavaliers noirs qui firent comme s'ils ne l'avaient pas vu.

La caravane n'était pas immobilisée, mais elle était encerclée !

Malgré son assurance de civilisé et d'officier, malgré la confiance qu'il avait en ses troupes, bien équipées, bien entraînées et assez disciplinées pour ne pas céder à la panique en face du danger, Delbar ne se sentait pas vraiment à l'aise. Si les You-Has avaient attaqué le convoi à grands renforts de hurlements sauvages, il aurait été paradoxalement plus tranquille. Leur comportement aurait été normal... classique. Mais cette attitude étrange, calme et décidée, ce n'était pas la même chose. Si ceux qu'il avait jusqu'alors considérés comme les derniers des sauvages savaient se montrer aussi disciplinés en combattant qu'en préparant la bataille – car il était persuadé qu'elle ne pourrait tarder –, ils regagneraient une large part de l'avantage qu'il croyait jusqu'à cet instant avoir sur eux.

Ils n'avaient pas trouvé de gué, et dans le soir qui approchait, chaque pas les détournait maintenant de leur but, car la rivière avait franchement tourné vers le sud. Ceci mettait Lorgan hors de lui et n'était pas sans énerver Tolbien. Quant à Delbar et au reste de la troupe, ils ne pensaient même plus à ce but : l'inévitable affrontement avec les You-Has les tracassait plus que toute autre pensée, et le fait que cela traînait en longueur ne les rassurait pas : leur « escorte » atteignait maintenant près de deux cents hommes, de quoi annihiler tout espoir de résister à un assaut massif.

Le Sophi, qui semblait parfaitement inconscient du danger, traînait en fin du convoi. Il s'arrêta plusieurs fois, attendant jusqu'à ce que les noirs ne soient plus qu'à quelques pas de lui. À la fin, le bon sens parut lui revenir et il réintégra le convoi en pressant le pas... uniquement pour gagner sa tête et même la précéder à courte distance.

L'un de ses serviteurs orientaux l'accompagnait. À un certain moment, sur l'ordre de son maître, il s'en vint trouver Tolbien.

— Mon maître demande que l'on installe le camp à trois cents pas d'ici, fit le Jaune avant de repartir vers Lorgan sans attendre de réponse.

Il le rejoignit alors qu'il venait de faire l'ascension d'un petit promontoire couvert d'un bosquet touffu et se situant juste au bord de la rivière. De là, il regardait les chariots passant à ses pieds en s'écartant de la rive pour contourner l'obstacle.

— Faites halte à cent pas d'ici ! jeta-t-il alors que Tolbien et Delbar passaient à sa hauteur.

Le marchand, qui se considérait comme le seul chef de l'expédition, s'apprêtait à passer outre rien que pour montrer que c'était à lui seul de prendre pareille décision, quand l'officier lui fit remarquer que le soir approchait et que le promontoire sur lequel se tenait le Sophi constituait une sorte de fortification naturelle qui, ajoutée à la rivière, les protégerait sur plus de 180°. L'officier était évidemment bon juge en la matière et Tolbien eut le bon sens de ne pas s'obstiner à faire quelques centaines de pas de plus juste pour démontrer son autorité.

On commençait à peine à dresser le camp en jetant quelques regards nerveux sur les You-Has qui se tenaient à peine à un jet de flèche lorsque Lorgan fit rassembler par les autres Sophis et ses serviteurs une vingtaine d'hommes, des matelots pour la plupart.

Les Malahims – 1

Mungil-Toù était assis près du feu, entouré de ses chefs de clan, c'est-à-dire, selon l'ancienne coutume, encerclé d'ennemis qui pouvaient en principe le renverser à chaque réunion, soit pour élire un autre chef de guerre, soit pour déclarer la guerre finie et reprendre chacun son indépendance.

Cela, c'était l'ancienne coutume. Si elle conservait de nombreux partisans – Mungil-Toù lui-même affirmait la respecter –, elle avait tendance à sombrer dans l'oubli depuis pas mal de saisons. Car, chaque fois qu'un chef de clan s'était levé pour déclarer devant tous son intention de ne plus admettre l'autorité de son frère Mungil-Toù, il n'avait plus jamais eu l'occasion de se rasseoir.

Le scénario avait été presque le même chaque fois : Mungil-Toù reconnaissait le défi à son pouvoir ; il se levait et saluait le guerrier courageux, puis lui proposait, avant de soumettre la question à l'assemblée des chefs de clans, de l'affronter en combat singulier afin de savoir s'il était digne de le remplacer à la tête des hordes. Ce n'était pas strictement dans l'ancienne coutume, mais le guerrier qui aurait refusé n'aurait plus eu le respect de ses pairs, ni, surtout, celui de ses propres hommes.

Le combat avait donc lieu. À mains nues, car *Ceux-qui-ignorent-la-peur* n'ont pas coutume de verser inutilement le sang de leurs frères.

Mungil-Toù dépassait la plupart des guerriers d'une tête, mais certains de ses adversaires avaient été aussi grands. Et, même s'il était large en proportion, ce n'était pas seulement à la force pure qu'il devait de l'emporter chaque fois.

Il y avait d'abord eu son enfance. C'était aux premiers temps de leur long chemin vers le Nord, et le clan avait été surpris par l'arrivée de la neige, qu'ils ne connaissaient pas. La famille de Mungil avait été séparée des autres Malahims un soir de tempête et le jeune garçon avait vu périr les siens un à un autour de lui, victimes du froid, de la faim ou des bêtes féroces. Il avait dû apprendre à se battre seul contre tous ces ennemis et il s'était écoulé plus de douze saisons avant qu'il ne retrouve un clan. Ce n'était pas le sien, et si on l'y avait accueilli en frère, il n'avait au départ pas de statut de guerrier, ni de protecteur

naturel comme son père l'eût été. Il avait dû recommencer à se battre pour se faire respecter et grimper lentement l'échelle de l'honneur. À ces occasions, il avait démontré une science de la lutte qu'il n'avait pu découvrir seul, mais nul ne savait qui avait été son maître durant ce long intervalle d'une vie qu'il prétendait solitaire.

Cette science l'aidait à triompher, bien sûr, mais ce n'était pas non plus uniquement grâce à elle si ses adversaires ne se relevaient jamais quand la joute était autre chose qu'un jeu amical.

Ceux qui l'avaient affronté lorsqu'il se donnait à fond auraient pu dire qu'il avait en ces moments-là un regard étrangement brillant, un regard qui transperçait les chairs et les os, et faisait perdre tout courage. Les bras devenaient plus faibles que ceux d'une femme, et les jambes refusaient de mieux soutenir le corps que celles d'un bébé qui fait ses premiers pas. Sous le poids de ce regard, les guerriers les plus forts, les plus courageux, les plus savants, n'opposaient plus qu'un simulacre de résistance.

Ils auraient pu le dire, et prévenir les autres guerriers de ce qui les attendait, les avertir que ce combat en face à face était mortel. Lutter à mains nues n'était certes pas la bonne solution pour vaincre le nouveau chef de guerre de tous les clans. Mais ils ne vivaient jamais assez longtemps pour cela. Sans verser le sang, Mungil-Toù les tuait, la plupart du temps en leur brisant la nuque. Et s'ils s'étaient montrés particulièrement insultants lors du défi, il leur avait écrasé les testicules quelques minutes avant d'en finir.

Il fallait être d'un clan récemment rallié et n'avoir jamais été témoin de ces combats à la loyale – selon la loi de Mungil-Toù – pour oser se dresser contre lui. Or, ce soir-là, il n'y avait aucun nouveau dans le cercle des chefs et nul ne troubla les rapports des patrouilles, même si tous se demandaient pourquoi le Maître des Hordes tardait tant à donner le signal du combat. *Ceux-qui-ignorent-la-peur*, les Malahims, connaissaient la valeur des hommes vêtus de rouge, mais ce n'était pas cela qui allait les faire reculer. Ils étaient bien trop supérieurs en nombre sur ce petit groupe qui s'enfonçait imprudemment dans ces plaines qu'eux-mêmes avaient conquises quelques semaines plus tôt. Il y avait là un butin considérable et assez de chair fraîche pour justifier largement les pertes qu'on encourt inévitablement en s'attaquant à un adversaire capable de se défendre. L'impatience commençait à faire gronder les guerriers et bientôt, en dépit des précédents, l'un des chefs devrait se lever pour contester le pouvoir de Mungil-Toù, s'il ne voulait pas voir le sien menacé par ses propres hommes.

Le Maître des Hordes savait tout cela. Il avait un but, un rêve, et nul ne se dresserait sur son chemin. Mais il avait aussi besoin d'hommes de valeur autour de lui et il respectait sincèrement la sagesse et le courage de la plupart des chefs de clan. Il aurait pu les contraindre à patienter quelques jours de plus, mais ayant analysé les forces en présence et les tensions, il savait qu'il était préférable de courir dès maintenant le risque d'affronter les intrus. À sa manière. Car cette fois, il ne se contenterait pas d'une simple victoire, comme chaque fois qu'ils avaient assailli un village. Il la voulait si rapide et si totale qu'il n'y aurait presque pas de pertes de son côté et beaucoup de prisonniers de l'autre. Des prisonniers qui ne seraient pas destinés au festin de la victoire, sauf quelques-uns, et qui survivraient des jours, des semaines ou des mois, tant qu'ils auraient quelque chose à enseigner aux Malahims.

Mungil-Toù était le maître incontesté des plaines, des forêts et des collines du Nord, et le grand fleuve, patrouillé par les pirogues géantes, l'obsédait. Ses clans n'avaient jamais pu faire passer que de petits groupes sur l'autre rive, où de nouveaux territoires immenses attendaient son pouvoir. Le Maître des Hordes avait compris qu'il ne pourrait jamais faire mieux tant qu'il n'aurait pas balayé de la surface du monde les guerriers de l'eau. Et cela, il ne pourrait le faire qu'en apprenant à se servir des armes de l'adversaire et de ses techniques, y compris les grandes pirogues. C'était pour cela qu'il lui fallait des prisonniers. Le faire admettre par les chefs de clan qui l'expliqueraient ensuite à leurs hommes ne serait pas des plus facile, et mettre soigneusement au point la tactique à respecter promettait d'être encore plus pénible. Mais il y arriverait. Il avait toute la nuit devant lui pour cela.

CHAPITRE VI

Yorg-Rork – 6

La poursuite durait maintenant depuis trois jours, et ils perdaient sans cesse du terrain. Pourtant, dans l'ensemble, celui-ci était favorable.

Ils traversaient une zone vallonnée, jadis couverte de forêts. Un immense incendie l'avait ravagée quelques saisons plus tôt et une futaie dense poussait entre les troncs noircis des arbres morts. Les chevaux passaient facilement, mais la voiture devait sans cesse louvoyer et éprouvait parfois quelque mal à suivre les cavaliers. Les cinq voitures qui suivaient, dont deux véhicules de plus grandes dimensions, devaient éprouver plus de difficulté encore et ne pouvaient donc pas utiliser toute leur puissance. Leur seul avantage était de ne pas devoir chercher par où passer : il n'y avait qu'à suivre la piste de Hou.

Hou avait confié à Yorg que ces embûches étaient en fait une chance, car le gazogène, qui permettait de faire durer bien des jours les faibles réserves de carburant liquide, donnait de moins bons résultats. Sur une plaine libre de tout obstacle, les autres voitures auraient gagné encore plus facilement sur eux.

Rork pestait continuellement en lorgnant vers le nord, où l'on devinait des collines boisées qui seraient certainement un terrain plus favorable pour les chevaux. S'ils allaient dans cette direction, ils auraient vite fait de semer les cinq voitures...

Yorg se demandait quand la fidélité du chef à la masse envers un allié occasionnel céderait devant son inquiétude d'être rejoint. À moins que ce ne soit sa prudence – qui l'incitait à continuer à fuir malgré la rage qui lui soulevait le cœur – qui s'effacerait pour laisser place à sa témérité naturelle et à son désir d'exercer une plus belle vengeance encore. Le Yagrr le sentait capable, s'il se laissait emporter par la colère, de faire volte-face et de se précipiter sur les machines, malgré l'évidente infériorité numérique de leur petit groupe.

Chaque fois qu'il fallait ralentir pour attendre la machine occupée à négocier un passage difficile, Rork grognait, parlant du temps perdu. Et chaque fois qu'ils trouvaient une zone où le moteur pouvait déchaîner sa puissance au point que les chevaux ne pouvaient suivre longtemps le rythme, il pestait plus encore, parlant des bêtes qui allaient s'épuiser trop vite, ou du risque qu'ils couraient tous de faire une mauvaise chute à cause des branches et des troncs à demi calcinés qui jonchaient le sol. Il avait même, confia Pit à Yorg lors d'une halte, grommelé quelques paroles indistinctes au sujet de ces soi-disant alliés, prêts à le laisser tomber dès que le terrain se révélerait plus favorable pour eux.

Jusqu'à présent il n'avait cependant pas été plus loin que quelques cris de rage et autres bordées de malédictions. Jamais il n'avait cherché à profiter des passages faciles pour les chevaux pour distancer la voiture. Yorg s'était un moment demandé si c'était sa propre présence à bord qui retenait le chef des Hommes-du-Vent, mais rien ne permettait de l'affirmer.

En fait, le chef à la masse jouissait pleinement de l'aventure. Ces difficultés, ces jurons, c'étaient autant de bons souvenirs pour plus tard. La veille au soir, alors que Rork s'installait pour la première fois près du même feu que les hommes jaunes pour partager le repas commun, il tenta d'entamer une conversation en bredouillant quelques mots dans leur langue. Yorg comprit subitement la raison de la patience du barbare : les hommes jaunes, et surtout la machine, étaient le symbole de la victoire qu'il s'était juré de remporter. Et il ne lui suffirait pas d'en parler lors de leur retour au village du Grand Chien : il voulait pouvoir montrer des preuves de cette victoire. La voiture, les bâtons-tonnerre, les hommes jaunes et le reste du matériel feraient partie de son triomphe !

Ils étaient si pressés qu'ils ne prenaient même plus la peine de chasser pour se ravitailler, et les quelques provisions que contenaient encore leurs fontes auraient bien vite été épuisées si les Jaunes n'avaient proposé les rations de campagne de la voiture. La règle des Maîtres voulait que tous les véhicules des Franges puissent mener de longues expéditions en terrain barbare. C'était pour cela qu'on pouvait installer un gazogène en cas de besoin et que le coffre du véhicule contenait des vivres en suffisance pour quatre hommes pendant deux semaines.

C'étaient de petits paquets, soigneusement rangés, qui contenaient un mélange de grains et de miettes de viande séchée. La première fois, les Hommes-du-Vent avaient bien ri en voyant Tchou prendre deux

paquets moins gros que le poing de Kerbona en affirmant qu'il y aurait assez à manger pour tout le monde. Une fois qu'on y avait ajouté de l'eau et que celle-ci avait bouilli un moment, ils avaient découvert un brouet aux saveurs étranges, mais presque suffisant pour calmer leur appétit.

Ce qui plaisait le plus à Rork, en fin de compte, c'étaient les épices contenues dans un compartiment spécial et qu'on ajoutait à volonté. Au début, il avait failli recracher ce qu'il avait en bouche, tant cela le brûlait, puis il s'était habitué et à chaque repas faisait de nouvelles expériences, guettant avec impatience les saveurs nouvelles dont Tchang – le meilleur cuisinier des quatre – rehaussait chaque plat.

Ce nouveau plaisir que Rork découvrait ne l'empêchait pas de conserver sa prudence. Chaque soir, trois hommes – Yagrr ou Hommes-du-Vent – étaient désignés pour se relayer et monter une garde vigilante. Chaque matin, deux cavaliers partaient une demi-heure avant le reste de la troupe pour découvrir les passages les plus sûrs.

Jusqu'à présent, ces précautions n'avaient rien révélé de suspect, sinon que les cinq voitures étaient de plus en plus proches, mais ce n'était pas une raison pour que Rork tolère le moindre relâchement dans ces habitudes.

— Demain nous atteindrons la rive du grand fleuve, dit Kerbona.

— Nous y serons peut-être déjà à mi-journée, renchérit Kalli.

Après quelques instants consacrés à regarder autour de lui, à consulter ce qui était écrit de manière immuable dans les pentes et les arbres et à jeter un coup d'œil aux étoiles, Rork haussa les épaules, incapable de trancher.

— Nous y serons bientôt, c'est sûr. Il nous faudra traverser l'eau. Comment ce... ?

Il n'acheva pas sa phrase, mais ses deux guerriers avaient compris qu'il faisait allusion à la voiture. Comment, en effet, l'engin traverserait-il le fleuve ? Même si la crue s'était apaisée depuis le premier passage, le fleuve restait certainement large de plusieurs centaines de pas et plus profond que la hauteur de deux hommes, ou même trois.

Pendant ce temps, Yorg – qui devenait de plus en plus habile dans la conduite du véhicule – le guidait entre les derniers troncs,

heureusement assez espacés, de la forêt incendiée. Les buissons n'avaient pas repoussé aussi abondamment ici que derrière eux et l'avance était facile. Mais, dans l'humus trop meuble, la voiture laissait derrière elle deux sillons parallèles aisément reconnaissables. Les poursuivants allaient avoir une tâche facile !

Le Yagrr ne pouvait s'empêcher, tout en conduisant, de regarder souvent derrière lui, comme s'il craignait à tout instant de voir surgir les Tching – ainsi s'appelaient les Maîtres qui régnaient depuis des siècles sur un peuple autrefois pacifique, l'entraînant dans une conquête sans fin. Hou disait qu'il fallait rouler plus de dix jours à la plus grande vitesse des voitures – et sur une route empierrée, elles allaient *vraiment* vite ! – pour atteindre l'autre bout de l'Empire Tching.

La capitale se trouvait plus au sud et il y avait un grand désert et plusieurs fleuves importants à traverser pour y aller. Hou lui-même ne s'y était jamais rendu. En fait, il ne connaissait qu'une poignée de gens – dont le gouverneur de cette Frange – à avoir parcouru les rues de la ville sainte.

Yorg avait beau essayer de s'imaginer d'immenses plaines, des collines, des forêts, quadrillées de villages et de pistes de pierre, il ne pouvait assimiler des données aussi énormes. Il savait que quand la voiture roulait vite il lui fallait à peine une heure pour parcourir ce qui, à cheval, prenait une journée complète. Imaginer dix jours comme cela, sans halte, sans temps perdu pour la chasse ou pour trouver un emplacement de bivouac...

Si Hou disait vrai, ils auraient pu continuer à galoper vers l'est tout l'été et une bonne partie de l'automne, avant de se trouver au cœur de l'Empire des Hommes-Machines. Une seule tribu maîtresse d'un tel espace ! Et quelle tribu ! Quand il tentait de se représenter leur nombre, il devait renoncer. Même la cité des gens de l'eau, dont ils étaient si fiers, et qui lui avait paru si puissante, ne devait pas être plus peuplée qu'une douzaine de villages tching. Or, si on suivait la grande piste axiale de l'orient – ce que Hou avait fait plusieurs fois pendant trois ou quatre jours de voiture –, on passait par ces douze villages tous les jours, et en dehors de la piste principale, il y en avait d'autres qui partaient vers le nord ou le sud, bordées elles aussi de nombreux villages.

Hou lui avait expliqué que les villages étaient bien plus peuplés et plus serrés au cœur de l'Empire et que de nouveaux habitants arrivaient constamment de cette région trop dense en population pour

étendre régulièrement le domaine des Maîtres. On pacifiait d'abord le territoire, expulsant les indigènes – Hou avait baissé la voix et jeté un regard vers Rork en donnant ce détail –, puis on traçait des pistes de terre et on jetait des ponts sur les rivières. On érigeait aussi des fortins de bois pour défendre les points délicats contre un retour possible des barbares. Venaient alors les cultivateurs. Il n'y avait que des hommes au départ, qui défrichaient la terre et faisaient les premières semailles. Une deuxième vague, qui ne comportait encore que peu de femmes, arrivait pour la récolte et défrichait une zone plus vaste tout en construisant la piste de pierre. L'année suivante, la troisième vague – qui comprenait cette fois une majorité de femmes – élevait des murs de pierre autour de ce qui n'avait jusqu'alors été qu'un campement sommaire. L'année d'après, les huttes et tentes seraient remplacées par des habitations en dur.

La cinquième année, le cycle recommençait, pour agrandir encore l'Empire des Tching.

Yorg se concentra sur les difficultés de la route pour tenter d'oublier ce péril qui venait de l'Est. Ils étaient maintenant sortis de la forêt incendiée et roulaient à bonne allure sur une plaine mollement ondulée et parsemée de rares bosquets. Le danger des Tching n'était pas immédiat – s'il oubliait un instant celui, nettement plus proche, que constituaient les poursuivants –, et il serait un vieillard ou même un squelette depuis de nombreuses années quand ce flux viendrait battre les rives du lac. Il n'avait donc pas à s'inquiéter pour son propre sort et à peine pour celui des enfants qu'il aurait... peut-être. Il faillit rejeter toutes ces craintes dans un coin obscur de son esprit, mais n'y arriva pas. Il faudrait certainement qu'il parle de tout ceci aux Peaux-Douces dès qu'ils seraient de retour chez eux.

*

Le fleuve devait être rentré dans son lit depuis plus d'une semaine. Il subsistait des traces de la crue et le sol était gris de limon tandis que les arbres avaient l'air à demi vêtus de longues herbes accrochées à leurs branches par le reflux des eaux. La terre était ferme, cependant, car le soleil ardent avait eu le temps de la sécher après la décrue. En fait, ce fut en découvrant cette zone gris sale qu'ils comprirent qu'ils atteignaient, sinon le terme, au moins un jalon important de leur voyage de retour.

Il leur fallut encore près d'une heure pour atteindre le cours d'eau, tant, en cet endroit plat, les eaux s'étaient écartées de leur cours normal.

Pendant que les cavaliers, après un bref passage au bord de l'eau pour abreuver les chevaux, se séparaient en deux groupes partant vers le nord et le sud à la recherche d'un gué, la voiture s'arrêta. Yorg vint contempler le fleuve, accompagné de Tchang et de Hou. Ses eaux étaient redevenues paisibles, mais elles restaient puissantes et, même en bandant son arc au maximum, le Yagrr jugeait qu'il n'aurait pu atteindre au mieux que le milieu de son cours. Il haussa les épaules et revint vers la voiture. Tchou était occupé à tailler des copeaux. Ils ne rouleraient peut-être plus bien longtemps, mais ils devaient être prêts.

Hou partit le long de la rive. Au bout de quelques minutes, Yorg le vit faire de grands signes des bras. Il s'élança dans cette direction et rejoignit le Jaune dans une petite crique. Trois troncs s'y étaient échoués et Hou les parcourait à petits pas.

— Tu crois qu'ils pourront porter la voiture ?

— Probablement, mais il faudra les dégager, puis trouver le moyen de les diriger dans le courant. Je ne tiens pas à dériver jusqu'à la cité dont tu m'as parlé. Chez les Tching, j'étais esclave d'une certaine manière, comme tout le peuple en fait. Je viens de m'échapper, ce n'est pas pour retrouver de suite une autre sorte d'esclavage... Allons chercher la voiture, nous avons du travail, et peu de temps.

Quand les cavaliers revinrent, peu avant le coucher du soleil, ils découvrirent la voiture posée sur les trois troncs débarrassés de leurs branches et liés entre eux. Ils ne flottaient qu'à moitié, mais Yorg et ses compagnons creusaient la vase, les pieds dans l'eau, pour libérer leur radeau de son emprise. Ils ne s'arrêtèrent que largement après la nuit tombée, quand ils cessèrent d'y voir assez clair pour travailler utilement.

Le groupe de Kalli avait découvert à une heure de marche en amont un gué ne laissant subsister qu'un chenal d'une vingtaine de pas d'eau profonde. Ils décidèrent que les cavaliers partiraient le lendemain vers le gué, après avoir aidé à lancer le radeau sur le fleuve.

Cette nuit-là, ils ne virent pas les phares de leurs poursuivants. Ceux-ci avaient-ils perdu leurs traces ou, prudents, campaient-ils à courte distance dans l'obscurité ? Rork ne laissa allumer qu'un petit feu, juste suffisant pour cuire quelques poissons pêchés dans le fleuve, à l'abri d'un petit talus, à l'extrême bord du cours d'eau.

Ce fut le grondement des moteurs qui les réveilla. Ils n'entendirent qu'après les hurlements et les coups de feu.

Rork sortit du repli de terrain où ils avaient passé la nuit et découvrit les voitures des poursuivants à moins de deux portées de flèche. Il y avait bien cinq véhicules, trois semblables au leur, et deux plus grands. Mais ce qui retint toute son attention fut la charge des cavaliers noirs. Ils n'étaient qu'une quinzaine et avaient déjà dû essuyer quelques pertes, car on voyait trois ou quatre chevaux affolés et sans cavalier disparaître sur la plaine. Pourtant, malgré cela, ils tentaient le tout pour le tout contre les Hommes-Machines sans se laisser atteindre par la peur.

C'étaient des ennemis, et Rork les haïssait du plus profond de son cœur, sachant que jamais il ne pourrait faire alliance – ou conclure une paix sincère – avec des êtres qui se nourrissaient de la chair de leurs prisonniers. Mais c'étaient aussi des cavaliers, comme lui, et ils n'avaient pas peur de se briser contre la puissance des machines et des armes étranges qu'ils devaient découvrir à l'instant même. Ils profitaient du moindre incident de terrain pour échapper aux coups de feu, surgissaient entre les fourrés, frappaient les carrosseries et parfois les hommes de leurs courtes épées puis disparaissaient à nouveau pour revenir quelques instants plus tard.

Rork les vit tomber les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que cinq, qui finirent par se retirer vers le nord, poursuivis sur quelques centaines de pas par deux des voitures légères. Ils étaient battus, mais ils avaient fait pas mal de dégâts et les deux machines ne s'obstinèrent pas. Elles rejoignirent les autres, que le combat avait entraînées quelques centaines de pas plus loin, relâchant ainsi la menace qui pesait sur le petit groupe.

S'avançant aussi près qu'il l'osait, Rork vit que l'on soignait plusieurs blessés et qu'on transportait deux corps à courte distance pour les ensevelir. Tant mieux ! Rien n'est plus réjouissant que de voir un ennemi affaibli juste avant de devoir l'affronter.

Il redescendit vers le fleuve, laissant Yorda, qui l'avait accompagné, surveiller les Hommes-Machines.

Les pieds dans l'eau, les quatre Jaunes, aidés de Yorg, venaient de dégager un tronc. Le Yagrr appela bientôt Pit et Duno pour qu'ils joignent leurs efforts aux siens. Pendant ce temps, en phrases hachées faites de mots des deux langues mélangés presque au hasard, Tchou expliquait qu'eux, les hommes blancs, seraient soit tués au combat, soit ramenés comme esclaves au cœur de l'Empire s'ils survivaient. Leur vigueur physique serait garante d'un traitement convenable, sinon honorable. Quant à eux, les quatre Jaunes, les soldats

s'efforceraient de les capturer vivants pour les ramener vers l'Est. Ils n'auraient pas une mort rapide : on les torturerait en public, en guise d'exemples. Et ces tortures pouvaient durer des jours entiers au bout desquels les plus courageux en arrivaient à implorer la pitié du bourreau – tant qu'ils avaient une langue pour parler – pour qu'il mette vite fin à leurs jours et donc à leurs souffrances.

Alors que le second tronc se mettait à osciller au gré des vaguelettes, Yorda poussa un sifflement aigu. Les Hommes-du-Vent grimpèrent le rejoindre, de même que Pit, qui ne fit qu'un bref aller et retour.

— Une patrouille. Elle vient de ce côté.

— On n'entend rien.

— Ils sont à pied. Rork va essayer de les surprendre. Ça en fera toujours quelques-uns en moins !

— Il va attirer le reste sur nous ! N'oublie pas que ceux-là (il désignait les Jaunes) ne savent pas bien monter. Va dire à Rork qu'il doit plutôt prendre la fuite vers le gué et les attirer tous loin d'ici.

— Rork, prendre la fuite... (Le ton de Pit était très, très dubitatif.) Je vais essayer de le convaincre.

Pit savait parler, heureusement, et ses explications durent convaincre le chef à la masse, car quelques instants plus tard les Hommes-du-Vent désentravaient leurs chevaux. Sur un signe de Rork, ils s'élancèrent, accompagnés de Pit et Duno. Les deux Yagrr ainsi que Kalli étaient armés de bâtons-tonnerre. Avec Yorg et Hou, c'étaient les plus habiles au maniement de cette arme qui tuait de loin.

Rork avait en fait combiné sa première idée avec la suggestion de Yorg. Les cavaliers longèrent la rive sur quelques dizaines de pas vers l'amont en tenant leurs montures par la bride, puis, sautant en selle, parurent jaillir de cette direction. En quelques instants, ils furent sur la patrouille. Celle-ci se composait de quatre soldats et n'était plus qu'à une centaine de pas du fleuve. Tandis que Pit, Duno et Kalli déchargeaient leurs armes en direction des voitures, les quatre autres se chargeaient chacun d'un soldat, ce qui ne leur prit que quelques secondes. Ils firent alors volte-face vers le nord et se trouvèrent rapidement hors de portée des fusils. Ils ralentirent pour ne pas décourager toute tentative de poursuite : il fallait que les voitures quittent la proximité du radeau.

Rork pouvait prendre son temps : il ne s'inquiétait pas d'une possibilité de se voir rejoint avant le gué car, sur ce terrain parsemé d'embûches par la récente inondation, les chevaux avaient un net avantage.

Au même instant, le dernier tronc se libéra de sa gangue de vase. Yorg, qui avait conservé son cheval, pénétra dans l'eau, tirant un cordage derrière lui. Quelques instants plus tard, il halait le radeau dans le courant, tandis que Hou et ses compagnons appuyaient sur les perches qu'ils avaient préparées pour diriger tant bien que mal l'esquif vers la rive occidentale.

Parfois la tentation de retourner dans les couloirs des Survivants taquinait Canne, mais elle chassait bien vite cette idée. Elle n'y retournerait plus, ou tout au moins pas au-delà des zones datant de l'Établissement. Elle se souvenait trop de la terreur qui l'avait saisie lorsqu'elle s'était retrouvée coincée entre les deux groupes d'ombres silencieuses, forcée d'avancer en gardant le même rythme, en s'efforçant au même silence.

Cela lui avait paru durer des heures et des heures, et quand plus tard elle avait consulté sa montre, elle avait constaté qu'elle avait marché de cette manière durant près de deux heures en fait. De quoi parcourir sept ou huit kilomètres peut-être à l'allure lente des ombres.

Huit kilomètres d'un couloir qui, en dehors de légères courbes qui devaient s'annuler, progressait en ligne droite ! Dans le Secret, ils ne s'étaient jamais imaginé que les Survivants avaient creusé aussi loin. Et pour quelle raison ? Elle pouvait comprendre leur besoin d'étendre sans cesse leurs galeries pour faire face à la progression démographique, mais ce couloir-ci – à sa grande détresse – n'avait les parois percées d'aucune entrée de cellule d'habitation et ils n'étaient pas passés devant une ferme ou une champignonnière durant cette longue marche.

Elle commençait à désespérer lorsqu'elle trouva un embranchement. Comme le premier groupe ne l'avait pas emprunté, elle supposa que le second ferait de même et elle s'y engagea.

Elle s'était trompée ! Derrière elle, les pas des ombres, de discrets frottements sur le sol, semblaient se rapprocher comme si on s'était mis à courir. Mais non ! C'était elle qui avait ralenti le pas. Elle accéléra pour maintenir les autres à distance, tout en cherchant à distinguer ce qui se trouvait devant elle. Ce n'était pas facile, car il n'y avait plus que quelques traces de pâte luminescente au plafond.

Elle manqua de tomber dans une faille. Ce qui aurait pu être sa malchance se révéla bénéfique : le couloir faisait un écart pour éviter ce qui devait être une crevasse naturelle. Elle trouva un rebord large d'à peine trente centimètres et se colla à la paroi.

Les ombres approchaient. Il lui semblait que sa respiration devait s'entendre à vingt pas dans le silence presque palpable qui régnait. Elle s'apprêta à repartir en avant pour les distancer une fois de plus, sans savoir où cela pourrait la mener.

Mais les ombres étaient déjà là... et passaient sans s'occuper d'elle. Si près qu'il lui aurait suffi de tendre le bras pour les toucher. Il lui sembla qu'on la dévisageait, que des yeux fouillaient l'obscurité pour la détailler. Elle entendit murmurer quelques mots qu'elle ne saisit pas... Incapable de croire de suite à sa chance, elle perdit quelques instants avant d'oser rebrousser chemin.

Jusqu'où menait ce couloir ? Où menait-il ? Et ces ombres, étaient-ce des Survivants, ceux qu'elle et le Secret connaissaient ? Elle n'en était plus sûre. Ils avaient un comportement trop étrange. Et les Survivants éclairaient leurs couloirs, même si les ampoules se faisaient de plus en plus rares et étaient souvent remplacées par cette pâte de champignon qu'ils avaient mise au point quelques siècles plus tôt.

Il faudrait qu'elle retourne dans cette galerie. Elle savait où elle débutait et n'aurait aucun mal à retrouver l'endroit. Mais elle n'irait pas seule... et pas de suite.

Elle savait qu'elle se mentait à elle-même. Qu'elle repousserait indéfiniment une nouvelle visite à ces lieux étranges. À moins qu'elle ne parvienne, lors de l'un de ses prochains Éveils, à se contraindre à l'action.

Et à trouver un coéquipier.

Il avait passé la moitié de la nuit à expliquer ce qu'il voulait obtenir, puis à donner des instructions détaillées à chaque chef de clan. Quand il fut certain qu'ils avaient tous compris, il laissa les sorciers œuvrer, invoquant toutes les puissances de la nature pour qu'elles viennent en aide aux Malahims. Il se sentait sûr de ses chefs de clan, qui l'étaient eux-mêmes de leurs hommes, mais l'aide des puissances ne pouvait être négligée. Elles étaient capables, si on ne reconnaissait pas leur importance en négligeant de les invoquer, de se retourner contre leurs protégés et de transformer une victoire certaine en défaite catastrophique.

C'était la croyance ancestrale des Malahims ; c'était aussi une chose que Mungil-Toù n'avait pas encore entrepris de changer. Il avait d'autres préoccupations prioritaires, mais un jour viendrait où il mettrait aussi les sorciers à sa botte...

Au milieu de la nuit, alors que les sorciers venaient à peine d'entamer leurs incantations, un messenger vint avertir le chef des hordes d'une certaine agitation dans le camp des étrangers. Ils commençaient à abattre des arbres sur la rive du fleuve. Il l'écouta attentivement et le renvoya signaler aux hommes de garde d'être particulièrement attentifs, surtout ceux de l'autre rive : les étrangers avaient probablement décidé de construire des radeaux pour franchir la rivière, et le meilleur moment pour agir serait certainement celui où leurs forces seraient divisées.

Les incantations se poursuivirent tard dans la nuit, comme il était naturel de le faire avant un combat important. Elles ne s'achevèrent que peu avant l'aube, laissant juste le temps aux guerriers surexcités – autant par la longue attente que par les paroles d'exhortation des prêtres – de vérifier leurs armes avant de partir pour la bataille. D'autres peuples préféraient attaquer après s'être bien reposés, mais pas les Malahims, qui se sentaient toujours plus forts alors qu'ils venaient juste de rompre le contact avec les puissances protectrices... même si tous n'y croyaient pas !

Mungil-Toù n'avait suivi que distraitement les rites, préférant écouter les rapports successifs de ses sentinelles. Il n'avait pas appris grand-chose de nouveau...

Les étrangers s'étaient attaqués à tous les arbres couvrant un petit promontoire, mais un seul était tombé. La nuit, malgré plusieurs feux pour les éclairer, les rendait maladroits, et ils avaient fini par abandonner le travail juste avant la fin des incantations... Leur camp était agité, disait un autre message. Ceux qui n'avaient pas participé au travail sur la butte avaient passé une nuit calme, mais ils semblaient maintenant prêts au départ. Ils avaient donc renoncé à construire des radeaux, ce qui ne changeait d'ailleurs pas grand-chose à la tactique mise au point par Mungil-Toù. Le dernier rapport lui apprit que, sur la butte, quelques étrangers qui pouvaient bien être les chamans de ce peuple se livraient à d'étranges rites.

Le chef de *Ceux-qui-ignorent-la-peur* était intrigué. À quoi rimaient ces arbres à demi abattus, puis cette agitation dans le camp ? Les étrangers ne bougeraient pas avant l'aube, il en était convaincu. S'avancer sur un terrain inconnu dans l'obscurité en se sachant

entourés d'une foule d'ennemis était une faute qu'ils ne seraient pas assez fous pour commettre.

Mungil-Toù était tout aussi sûr que ce n'était pas la panique qui les poussait à agir aussi étrangement. Rien dans les rapports ne laissait penser à une quelconque désorganisation chez ces gens du fleuve.

Le sentiment qu'il ignorait trop de choses au sujet des étrangers et ne comprenait pas un bon nombre de celles qu'il savait commençait à le tourmenter, tout en le renforçant dans sa décision de capturer le plus de prisonniers possible.

Il donna aux chefs de clan le signal du départ en montant le premier en selle.

Selon son plan, ses guerriers devaient attendre un nouveau signal avant de commencer à presser les étrangers, sans pour autant charger. Les gens de l'eau ne pourraient qu'être terrorisés de se découvrir encerclés par les guerriers de plus de trente clans et il y avait des chances qu'ils se rendent sans combattre, même si Mungil-Toù n'y croyait pas vraiment. Il y aurait toujours quelques hommes pour lutter contre tout espoir, ou préférer une mort rapide à l'esclavage. Mais c'était une tactique qu'il avait déjà utilisée jadis, alors qu'il n'avait encore qu'une dizaine de clans sous ses ordres...

En arrivant sur place, il repéra de suite les chamans étrangers alors qu'ils quittaient la butte. Avec une certaine précipitation, semblait-il. Avaient-ils été pris de terreur en le voyant surgir à la tête de ses guerriers, ou le chef du convoi leur avait-il fait savoir que le temps n'était plus aux incantations ?

Mungil-Toù ne s'interrogea pas longtemps. Il était dans son caractère de laisser les choses inexplicables en paix. La justification viendrait... ou ne viendrait pas et nul ne se porterait mieux ou plus mal pour la cause. Et, s'il avait pris le temps de s'interroger, d'autres questions beaucoup plus troublantes seraient venues perturber ses pensées dans les instants suivants.

Il vit tout à coup quelques filets de fumée s'élever entre les arbres dont les troncs avaient été entamés par les haches. Puis il en découvrit d'autres, sur l'autre rive. Il y avait là aussi une butte, à peine moins élevée. Ses sentinelles auraient dû lui signaler que des étrangers avaient traversé la rivière. Il n'eut pas le temps de laisser éclater sa colère contre Kaluft-Petr dont les hommes devaient surveiller la rive nord. Le tonnerre se mit soudain à gronder, alors que le ciel était parfaitement limpide. Il n'y eut pas d'éclair, ou si petit et au ras du

sol, mais tout à coup la butte que les chamans venaient de quitter parut se soulever. Un instant plus tard, le tonnerre ébranla une seconde fois l'air autour d'eux, provenant de l'autre rive. Des nuages de poussière montèrent du sol, pas assez denses toutefois pour qu'on n'y distingue pas des quartiers de roc et des branches brisées, voire des troncs entiers.

Les chevaux étaient frappés de terreur et plusieurs chefs de clan furent éjectés de leur selle. Mungil-Toù ne dut qu'à ses réflexes rapides et à la force peu commune de ses cuisses qui se resserrèrent sur sa monture d'éviter ce sort peu glorieux. Dans la poussière qui retombait, il distingua vaguement le convoi qui s'ébranlait, fait confirmé par les cris des charrons, qui invitaient leurs attelages à se presser.

Mungil-Toù appela les meilleurs chefs à lui pour leur dire de transmettre à leurs hommes l'ordre d'attaquer. Il y avait un élément nouveau dans ce combat, et il était prêt à abandonner sa tactique première. On épargnerait quelques étrangers, autant que faire se pouvait, mais l'essentiel était le butin, et surtout la victoire. S'ils lui échappaient, ne serait-ce que jusqu'au lendemain, bien des clans risquaient de vouloir profiter de ce signe de faiblesse pour se débarrasser de leur maître, et il pouvait alors trouver peut-être un adversaire que ses talents n'hypnotiseraient pas.

Avant que les clans concernés n'aient pu s'avancer, le tonnerre gronda à nouveau. Moins violent que les deux premières fois, mais bien plus proche, sur le pourtour du campement, presque dans les jambes des Malahims ou entre les pattes de leurs chevaux. C'était une suite de petites explosions, une sorte de roulement qui dura bien le temps d'une respiration. Cette fois encore Mungil-Toù échappa à la chute, sans toutefois parvenir à maîtriser sa monture, qui prit le mors aux dents. Ce n'est qu'au bout de plusieurs centaines de pas qu'il parvint à calmer l'animal et à le faire obéir à nouveau.

Quand il réussit à regagner – parmi les premiers – son ancienne position, ce fut pour découvrir que le convoi Finissait de traverser la rivière. Mais ce n'était pas là le plus renversant : il n'y avait plus de rivière !

Les deux promontoires et les arbres profondément entaillés du premier s'étaient effondrés dans la rivière. Le cours de celle-ci, bloqué par cet obstacle inattendu, s'était presque interrompu et les chariots roulaient dans le lit quasi asséché du cours d'eau.

Mungil-Toù aurait peut-être dû faire comme la poignée de guerriers qui s'élancèrent directement à la suite du convoi. Il perdit cependant

quelques précieux instants – ou fut plus prudent que les autres – à rameuter quelques dizaines de cavaliers. Les gardes en tunique rouge formaient une ligne solide pour protéger l'arrière du convoi et il faudrait un assaut massif pour en venir à bout.

Les Malahims les plus ardents n'avaient d'ailleurs pas pu franchir cette ligne et les gardes, du haut de l'autre rive, leur interdisaient de sortir du lit de la rivière.

Le Maître des Hordes, ayant fini de rassembler un nombre suffisant de guerriers, s'avança vers la rivière pour prêter main-forte aux quelques dizaines d'hommes qui tentaient de percer le mur de gardes rouges.

Tout à coup Mungil-Toù, alors qu'il descendait dans le lit, aperçut l'un des chamans qui s'approchait de l'empilement de troncs et de rocs bloquant le flot. L'homme lança quelque chose et le tonnerre claqua une quatrième fois. Ce n'était qu'une petite explosion, mais le barrage improvisé céda d'un seul coup et les flots, nantis d'une vigueur multipliée par la rage d'avoir été un instant contenus, se jetèrent sur les Malahims.

Paul – 3

L'Abri Secret était un milieu de vie idéal, parfait, si on voulait bien oublier qu'on était exilé de la surface. Il avait donc tous les défauts de la perfection, mais ce paradoxe n'apparaîtrait d'une manière flagrante que fort tardivement, lorsqu'il serait impossible de corriger ces défauts. En attendant, il offrait bien des avantages, surtout à une population très restreinte.

C'était là que Paul, prévoyant comme d'habitude, avait concentré la majeure partie de l'équipement et des pièces de rechange. Comme les installations fonctionnaient rarement à plein régime, il pourrait se passer plusieurs siècles – plus de mille ans avec un peu de chance – avant que les stocks ne s'épuisent. Évidemment, ce n'était qu'un calcul statistique, qui ne prenait pas en compte les accidents ou le simple vieillissement des métaux et autres composants de base. Mais, même pour un pessimiste raisonnable – ce qui était le cas de Paul –, on pouvait estimer que l'équipe de l'Abri Secret disposait de pas mal de temps. Y compris celui d'avoir des enfants, sous un strict contrôle de la population, et de leur transmettre toutes leurs connaissances s'ils n'aboutissaient pas eux-mêmes au but recherché.

Ils auraient donc des enfants, mais peu, car le Secret ne pouvait en aucun cas risquer de connaître la même surpopulation que les couloirs des Réfugiés. Or, ils ne vieilliraient que fort lentement, grâce aux cabines de cryogénisation. Un luxe, une folie même, avaient pensé les rares collaborateurs de Paul qui connaissaient l'affectation de cette part du budget. Il n'aurait d'ailleurs pas été loin de les approuver s'il n'avait su qu'il fallait prévoir cela aussi.

Maintenant, ceux qui l'avaient accompagné le comprenaient : sans ces cabines, le plan devenait caduc.

Ce n'est pas sans un pincement de cœur que le premier groupe qui devait hiberner se confia à l'ordinateur autonome qui gérant les cabines. Un pincement ressenti aussi par ceux qui restaient en éveil : jusqu'alors, ce matériel, garanti parfaitement fiable, n'avait été utilisé que bien rarement. Paul et Martine rassurèrent tout le monde : depuis la catastrophe, ils étaient entrés six fois en Grand Sommeil, y passant la moitié des dix ans qui s'étaient écoulés pour les autres.

Il fallut prendre de nouvelles habitudes. Les quatre femmes enceintes que comptait le groupe restèrent en Éveil jusqu'au moment où leurs enfants eurent deux ans puis les confièrent à une suite d'Éveillées pour leur assurer une croissance normale jusqu'après la puberté. Ce n'est qu'à ce moment que les jeunes entrèrent dans le cycle Sommeil-Éveil.

Après cela, sans qu'il y ait de contraintes particulièrement sévères, les grossesses furent rares.

Les couples déjà formés ne pouvaient pas toujours être en Éveil ensemble, chacun ayant des fonctions précises. En outre, Paul avait préparé un rôle de service qui faisait oublier les anciennes notions pour mettre chacun en contact avec les autres membres de l'Abri Secret. Sans cela, on allait assister à la création de sous-groupes s'ignorant mutuellement. Comme jadis dans l'industrie où les gens qui travaillaient en permanence de nuit ne rencontraient jamais ceux qui partageaient les mêmes installations, mais dans l'horaire traditionnel des bureaux.

Tout le monde n'accepta pas cette rupture avec les habitudes du passé sans grincer des dents, mais ils tentèrent avec courage ou résignation d'oublier un certain nombre de choses qu'ils avaient crues indispensables à leur équilibre pour se consacrer uniquement au fonctionnement de l'Abri Secret et à la recherche d'un remède contre la Maladie.

Il n'y eut que trois décès au fil des siècles.

Le premier cas fut purement accidentel : une défaillance d'un composant électronique et Gabrielle ne se réveilla pas au moment voulu, mais l'ordinateur, considérant que le cocon était inoccupé, n'en assura plus la surveillance. On ne put même pas préciser la date du décès à un an près.

Le second cas était volontaire. Le docteur Rokart, qui était déjà l'un des plus âgés lors de la catastrophe, était resté en Éveil jusqu'à ce qu'on fût sûr que les installations cryogéniques étaient fiables. Il entra en hibernation pour la première fois alors qu'il avait soixante et onze ans et se réveilla si affaibli qu'il décida de ne pas recommencer l'expérience, préférant vivre d'une traite les années qui lui restaient.

Le troisième cas était plus douteux. C'était Jean-Paul, le mari de Gabrielle. Ils avaient réussi jusqu'alors à faire plus ou moins coïncider leurs périodes d'Éveil, restant l'un des couples les plus unis du Secret. Lorsqu'il se réveilla à la date prévue et apprit la mort de Gabrielle, il

prit son tour de garde normalement, accusant le choc, mais surtout soucieux du bien commun. Il assura son service jusqu'au terme des trois mois prévus puis entra en hibernation, « oubliant » de brancher le système d'alimentation qui permettait de survivre à de longues périodes de Grand Sommeil...

Depuis lors, sans qu'il fût besoin d'instructions officielles, il y avait toujours quelqu'un pour s'assurer que les cocons cryo étaient en activité complète et en bon état lorsqu'un membre de l'équipe entrait dans le Grand Sommeil.

Les enfants grandissaient normalement, choyés par les adultes qui se succédaient autour d'eux, puis prenaient leur place dans le rôle d'Éveil, un tour un peu plus fréquent ou un peu plus long que la moyenne. Le programme conçu par l'ordinateur donnait plus de temps de sommeil aux plus âgés – jusqu'à une certaine limite au moins, en fonction de ce qui était arrivé à Rokart – et leur vieillissement réel était donc moins rapide. Ceci avait, au bout de cinq siècles, abouti à stabiliser la population du Secret entre trente et quarante ans, à quelques exceptions près.

Paul était l'une de ces exceptions. Il avait maintenant un âge apparent de plus de soixante ans, mais il se sentait toujours en pleine forme, impression confirmée par les examens médicaux que passaient tous les membres du Secret à chaque Éveil. Seul signe apparent de vieillesse, des cheveux qui avaient blanchi en une fois lors de son neuvième Sommeil, sans que personne ne puisse l'expliquer. Il pouvait à ce moment être fier de son œuvre et se préparer à la poursuivre aussi longtemps qu'il le faudrait. Mais en même temps, il savait que pour lui le décompte final des jours venait de commencer, alors qu'il n'y avait toujours aucune solution en vue au problème fondamental : revenir un jour à la surface...

Toni – 2

Au départ, ils avaient marché fort rapidement, dans leur hâte d'arriver au terme des corridors connus. Ils étaient pressés de découvrir enfin le territoire des épreuves. En chemin, ils se questionnaient sans cesse, pour être certains qu'ils n'oublieraient aucun des détails qu'on leur avait communiqués sur les passages dangereux ou simplement difficiles.

Il y avait, presque immédiatement après le dernier poste, là où ils trouveraient trois hommes de faction, de l'eau et des vivres, une salle immense, appelée la Grande Cathédrale. Plus loin, c'était l'eau et deux siphons qui les attendaient. Le petit d'abord, le grand ensuite.

Cela, en quelque sorte, n'était pas vraiment inconnu. On en avait longuement parlé devant eux, et s'ils ne savaient pas ce qu'était une cathédrale, ils pouvaient assez bien s'imaginer une portion de couloir plus large et plus haute que ce qu'ils connaissaient depuis l'enfance. Quant aux siphons, il y avait quelques bassins dans les couloirs et ils avaient appris à y nager, passant et repassant au-dessous d'obstacles symboliques qui représentaient les siphons qu'enfants ils savaient devoir affronter plus tard.

C'était au-delà que commençaient vraiment les zones inquiétantes, tant dans la réalité que par le mystère dont les adultes les entouraient.

Ils avaient cru pouvoir s'imaginer la Grande Cathédrale et s'étaient trompés. Il était impossible de se représenter un tel couloir aux parois aussi irrégulières, au sol inégal, encombré de colonnes qui montaient, s'affinaient, et rejoignaient parfois d'autres colonnes descendant de la voûte. Celle-ci se trouvait si loin au-dessus de leurs têtes qu'ils ne l'apercevaient même pas. Il aurait fallu illuminer toute la salle pour en distinguer le sommet, et cela, ils n'y pensaient même pas, car ils en auraient perdu la vue pour plusieurs heures. Ils se contenteraient donc de la pâte de champignons phosphorescente, qui badigeonnait quelques points de repère sur les parois ou sur des stalagmites isolées, pour tracer plusieurs sentiers irréguliers traversant l'immense salle.

Ils se serraient tous les cinq les uns contre les autres, essayant ainsi de repousser l'inquiétude qui les envahissait, échangeant aussi des plaisanteries ou des questions qui ne demandaient pas de réponse

pour meubler le silence d'échos étranges. Ils avançaient lentement. Ils auraient voulu courir pour en finir au plus vite avec la Grande Cathédrale, et avaient toutes les peines du monde à conserver leur calme. Ce n'était pourtant pas le moment de s'affoler, alors qu'ils venaient à peine d'entamer leur long chemin. Que feraient-ils lorsqu'ils atteindraient les vraies difficultés ? Et puis, le sol était trop inégal pour eux qui étaient habitués à la régularité des couloirs. Sans compter que cette salle n'avait pas vraiment de sens. Il leur fallait donc suivre avec attention et prudence les traces laissées par leurs prédécesseurs, comme ces deux piliers, teintés de rouge et écartés d'une dizaine de pas, qui indiquaient la direction à suivre.

Plus loin, ils trouvèrent la petite mare tranquille où, disait-on, il fallait éviter de laisser traîner les pieds car elle était peuplée d'êtres de la nuit. Ils ignoraient qu'il s'agissait seulement d'une légende, ou d'une plaisanterie d'une génération bien antérieure reprise par l'un des anciens pour les effrayer un peu plus. Ils ne se risquèrent pourtant pas à vérifier et sautèrent par-dessus l'eau, profitant de trois rochers qui formaient une sorte de passage naturel. Sergi, le dernier des cinq, glissa sur le troisième rocher et n'arriva sec de l'autre côté que grâce à Toni qui lui tendit le bras alors qu'il tombait à l'eau.

Ils soufflèrent un moment. Lorsqu'ils reprirent leur route, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir – malgré ses efforts pour le camoufler – que Sergi boitait un peu.

Ils n'en avaient pas encore terminé avec le premier passage difficile et comptaient déjà un blessé dans leurs rangs !

La Grande Cathédrale continuait après la mare, mais alors que jusqu'à présent ils avaient eu des bandes luminescentes pour les guider et les éclairer, la seconde partie de la salle était presque totalement obscure. Il n'y avait que quelques traînées irrégulières sur les parois, des mousses ou des sédiments vaguement luisants. Les jeunes gens avaient appris qu'on avait plus d'une fois tenté de tracer une piste, mais que la pâte luminescente couramment utilisée dans leurs couloirs ne résistait pas longtemps à l'atmosphère particulière de la Grande Cathédrale.

Heureusement, la sortie était proche. Après, ils trouvèrent un couloir sinueux et inégal, mais plus à la mesure de ce qu'ils connaissaient. En s'éloignant de la grande salle, ils retrouvèrent peu à peu les bandes luminescentes auxquelles ils étaient habitués et rafraîchirent les plus détériorées, comme c'était leur devoir.

Ils avançaient donc plus lentement, découvrant de-ci, de-là des

traces du passage de leurs prédécesseurs : une petite pyramide de cailloux ronds, qui s'agrandit de cinq pierres à leur passage ou des marques gravées dans le roc, qui ne voulaient rien dire de précis, sinon que quelqu'un était passé par là jadis. C'étaient probablement les tout premiers groupes qui les avaient laissées. Après, elles n'auraient plus eu grande signification.

En arrivant à la rivière souterraine, ils commençaient à sentir la fatigue leur alourdir les jambes. Il y avait une chute d'eau qui tombait d'un point situé bien au-dessus de leurs têtes. Ils entendirent d'abord le grondement, puis l'air s'emplit d'un brouillard humide, et enfin ils la virent.

— Elle est moins impressionnante que dans les récits, commenta Marki.

Il marchait en tête du groupe à ce moment-là et s'arrêta un instant, forçant les autres à faire de même.

— Tu sais que son débit varie. Nous sommes peut-être à un moment où il est au plus bas.

La voix de Jana était pleine d'espoir.

Comme pour confirmer ce à quoi elle pensait, Sergi, qui s'était assis pour reposer sa cheville de plus en plus douloureuse, ajouta :

— Qui sait, le petit siphon est peut-être dégagé...

Cela s'était effectivement déjà produit dans le passé.

— N'y comptez pas trop, rétorqua Marki. C'est tellement rare...

Malgré leur fatigue, ils décidèrent de pousser jusqu'au petit siphon et de le franchir avant de prendre un peu de repos. Il y avait moins de cinq cents pas jusque-là, mais c'était un parcours assez difficile dans le lit de la rivière souterraine, sur des rochers éboulés, avec parfois de l'eau jusqu'à la voûte pourtant élevée. En dessous d'eux, ils entendaient gronder la rivière souterraine dans plusieurs siphons qu'eux-mêmes pouvaient éviter.

Contrairement à leurs espoirs, ils ne pourraient passer le petit siphon sans plonger, mais des marques sur les parois confirmaient que le niveau de l'eau était particulièrement bas. Le lendemain, le grand siphon serait certes une épreuve pénible, mais probablement pas autant qu'on le leur avait prédit.

Marki passa le premier, suivi de Berta puis de Sergi. Dans l'eau son pied le faisait moins souffrir, et il émergea quelques secondes seulement après elle.

Ils s'étaient bien reposés, malgré une veillée passée à chanter ou à s'interroger sur les véritables difficultés qui restaient encore à venir. Ils se mirent en route vers le grand siphon, suivant toujours le cours chaotique de la rivière souterraine. Il ne semblait pas que celui-ci se soit gonflé durant la nuit.

Marki passa le premier, comme pour le petit siphon, mais cette fois ce fut Toni qui vint en second. C'était Sergi qui devait suivre Toni, mais ce fut Berta qui émergea après le second des Éprouvés.

— Sergi passe après toi ? demanda Marki.

Il fallut quelques secondes à Berta, effondrée à bout de souffle sur la petite plage de galets qui succédait au siphon, pour répondre :

— Non, il est devant moi... Pourquoi ?

Tout à coup, elle comprit.

Marki, qui avait déjà largement récupéré, plongea dans le flot, immédiatement suivi de Toni. Ils se battirent contre le courant dans une obscurité totale où même leurs yeux ultra-sensibles ne distinguaient rien. Toni heurta quelque chose de mou. Il s'agrippa à un pan de la tunique de Sergi. Presque à bout de souffle, il parcourut le corps du bout des doigts et découvrit la courroie du sac coincée dans une aspérité de la roche. Ce fut un jeu d'enfant de la décrocher et de se laisser enfin emporter par le courant jusqu'au moment où les mains de Jana – qui était passée entre-temps – le hissèrent à demi sur la plage de galets. Il tenait encore la courroie dans sa main serrée et ils sortirent Sergi de l'eau. Mais celui-ci ne les fixait plus que de ses yeux vides...

Pour se conformer à la tradition qu'on leur avait enseignée, ils traînèrent le corps – ils étaient trop épuisés pour le porter – sur une centaine de pas et le placèrent à côté des autres sur une plate-forme naturelle que les eaux n'atteignaient jamais. Il y avait déjà onze cairns de pierres roulées. Ils en firent un douzième et déposèrent au sommet le sac de Sergi, qui portait son nom brodé en fil de métal, non sans en avoir récupéré le contenu, comme c'était leur devoir.

Tout cela leur avait pris plusieurs heures et le temps du repos approchait. Cependant, s'ils étaient tous au bord de l'épuisement, ils

ne se sentaient pas le cœur de passer cette nuit si près de leur camarade disparu. Ils reprirent donc leur route. Heureusement, les récits qui disaient qu'à partir de là le chemin ne présentait pas de difficultés majeures pendant plusieurs milliers de pas ne mentaient pas. Ils progressèrent rapidement, même s'ils devaient parfois emprunter le lit même de la rivière.

Ils se sentaient mal à l'aise, comme si le fantôme de Sergi – ou de l'un des autres – les suivait tout au long de la route et ils se retournaient souvent, sans rien découvrir d'inquiétant. Évidemment.

Ils ne s'arrêtèrent qu'en atteignant le Vide, qui était l'obstacle suivant. Ils reculèrent alors d'une centaine de pas pour ne pas passer leur temps de repos juste au bord de cette faille sans fond qui leur coupait le chemin.

C'était le dernier obstacle sur lequel ils avaient quelques renseignements précis.

Lorgan – 3

Maître Lorgan jouissait avec une intense satisfaction, tout en s'efforçant à un comportement le plus modeste possible, ce qui sied le mieux aux véritables héros. Qu'avait-il fait en vérité, sinon sauver sa propre vie et, par pure chance, aussi celle de ses compagnons de route ?

C'était cependant bien suffisant pour qu'on ne le considère plus comme un bagage inutile, une charge pour l'expédition purement commerciale de Maître Tolbien. En fait, à partir du moment où, grâce à lui, le convoi put franchir la rivière, on prit l'habitude de consulter Maître Lorgan sur tout ce qui était important, comme les lieux de bivouac, la route à suivre et le nombre de sentinelles à placer. Ainsi que sur des détails secondaires, tels le tracé des cartes que complétaient chaque jour les militaires, ou le menu du jour, que confectionnait le cuistot de Maître Tolbien.

Il avait un autre sujet de satisfaction, qu'il tenait secret, car cela aurait pu passer pour de la mesquinerie : l'abandon sur l'autre rive, pour alléger les chariots, d'une bonne partie de la garde-robe et de la vaisselle de Maître Tolbien. Le reste de la charge, rien que des choses utiles – armes, ravitaillement, vêtements chauds pour l'hiver –, se trouvait maintenant réparti entre les huit chariots qui, plus légers, avançaient plus vite. On ne regagnerait pas tout le temps perdu, mais le retard cesserait de s'accumuler à chaque étape. C'était d'autant plus vrai que lui, Maître Lorgan, trouvait très souvent que l'emplacement choisi par les éclaireurs pour le campement du soir avait quelque défaut et qu'il fallait donc aller un peu plus loin pour en trouver un meilleur.

Au cours des quatre derniers jours, ils avaient ainsi parcouru autant de chemin qu'en une semaine auparavant et, d'après ses estimations, ils en étaient arrivés à un tiers du trajet.

Ils n'avaient plus vu de cavaliers noirs. Il aurait été absurde de croire que les You-Has ne s'intéressaient plus à eux ou avaient perdu leurs traces, mais cela signifiait au moins qu'ils étaient devenus beaucoup plus prudents. Au sein du convoi, cette victoire avait redonné le moral à tout le monde et personne ne parlait plus de faire demi-tour, mais Lorgan ainsi que Delbar s'inquiétaient quelque peu du

relâchement général. Surtout du manque de vigilance des sentinelles et éclaireurs. Il leur arrivait de souhaiter qu'une patrouille de noirs surgisse soudain devant le convoi, et même qu'elle blesse un ou deux hommes. Cela aurait constitué un salutaire avertissement pour les négligents et les insoucians.

Mais la plaine restait vide de You-Has, ou même des traces récentes de leurs chevaux. Heureusement. Ou malheureusement ?

*

Malgré sa hâte d'atteindre le lac du Grand Chien, Lorgan fut la cause d'une halte qui dura plusieurs jours. Il avait utilisé plus de la moitié de ses réserves de poudre pour faire sauter les deux buttes et cherchait à reconstituer ses stocks. Les autres Sophis et leurs domestiques accompagnaient chaque jour les patrouilles, examinant le sol à la recherche de traces de salpêtre ou de soufre.

Le huitième jour après le passage de la rivière, Bien-Hoa regagna seul le convoi, ayant laissé la patrouille poursuivre sa route. Il venait annoncer à son maître qu'il y avait peut-être quelque chose d'intéressant à moins d'une heure vers le nord. Lorgan était certes assez lesté pour s'y rendre à cheval, mais l'idée de quitter la protection relative qu'offrait la masse du convoi ne le tentait pas. Il usa donc de sa nouvelle influence pour infléchir la route suivie jusqu'alors. Ce ne fut pas facile, car des collines se profilaient à l'horizon dans la direction qu'il indiquait.

Bien-Hoa ne s'était pas trompé, même si le gisement repéré était assez pauvre. Mais le changement de route leur permit de découvrir autre chose : les ruines d'une ville ancienne. Malgré la végétation qui avait tout envahi et les dépôts d'alluvions d'une rivière proche, les traces du passé restaient imposantes.

Ces ruines n'étaient pas souvent impressionnantes par leur hauteur, car presque tout avait été abattu ou érodé, mais par leur étendue. On aurait pu construire au moins dix Kîv – la plus grande ville de tout l'univers connu – sur ce champ de ruines !

Ce qui frappait aussi était l'épaisseur des murailles dont on découvrait quelques pans de mur au milieu des buissons. Ces murs avaient souvent plusieurs pieds d'épaisseur, et ils étaient faits de cette pierre artificielle dont les Anciens avaient le secret et dans laquelle ils noyaient des barres de fer. Les tiges, dont un moignon émergeait parfois encore de la masse, étaient profondément rouillées et s'effritaient au toucher, mais témoignaient encore de la puissance et

de la richesse des Anciens, qui pouvaient se permettre de gaspiller un métal si précieux en le noyant dans leurs murs alors qu'à présent il y en avait à peine assez pour faire quelques armes.

Xardiiz se mit immédiatement au travail, cherchant des traces d'écrits anciens, tandis que Lorgan s'attela à la fabrication de la poudre. Maître Tolbien lança ses serviteurs dans une fouille générale des lieux. Certains autres champs de ruines s'étaient déjà révélés riches en trésors et le Maître Marchand ne voulait pas laisser échapper semblable occasion. Delbar lui-même, une fois prises les précautions d'usage, permit à ses hommes de se joindre à ce travail, étant entendu que tout ce qui pourrait avoir une utilité militaire devait lui revenir et qu'il serait seul juge de cette utilité.

Dès le premier soir, ils trouvèrent une statuette de métal qui représentait une femme nue. Elle était la preuve d'un art raffiné, que les artistes contemporains n'avaient pas encore su recréer, mais, malheureusement, il lui manquait les deux bras et Lorgan se fit la réflexion qu'on risquait de s'interroger des siècles durant sur l'attitude exacte de la personne ainsi représentée.

La troupe était vraiment fatiguée par huit longues journées de marche, et comme Lorgan, fort occupé à récolter le salpêtre et malgré tout intéressé par les fouilles, ne pressait pas Tolbien de repartir, ils passèrent trois jours dans les ruines, moitié à se reposer, moitié à chercher – et parfois à trouver – quelques traces d'un passé dont ils ignoraient presque tout.

Le butin fut à la fois maigre et encourageant. Quelques pièces de vaisselle, souvent abîmées. Les rares à être intactes étaient la plupart du temps faites d'une matière qui n'était ni du métal, ni de la terre cuite, ni du bois, tout en étant plus légère que ce dernier. Ils avaient aussi glané une bonne poignée de pièces de monnaie, mais d'autres avaient dû passer avant eux, car il n'y avait ni or, ni argent, rien que du métal vil. Ces pièces n'intéressaient personne, sauf le Sophi Xardiiz qui se montrait, lui, enthousiasmé par cette découverte. Dans une cave qui avait résisté aux destructions, on trouva un grand nombre de bouteilles de verre d'un fini et d'une régularité parfaits que n'atteignaient pas les meilleurs souffleurs de Kîv. Ces bouteilles, même vides, valaient une fortune. Et elles étaient pleines. Ou l'avaient été. Malheureusement, la plupart d'entre elles ne contenaient plus qu'un magma desséché, ou un peu de liquide trouble. Toutefois, six d'entre elles semblaient intactes et devaient contenir le plus vieux vin du monde. On en ouvrit une le soir même, et ce fut un régal pour les quatre privilégiés qui se la partagèrent : le cuistot qui eut le douteux

honneur d'y goûter le premier, Lorgan, Tolbien et Delbar. On décida d'essayer de transporter les autres bouteilles pleines en les entourant d'un maximum de précautions, mais on laisserait les autres sur place, pour le bénéfice d'une expédition ultérieure. Xardiiz, quant à lui, s'enivra plus à tenter de déchiffrer quelques étiquettes intactes qu'à tâter du breuvage séculaire.

Quand le convoi reprit la route, il n'était pas beaucoup plus riche, sinon d'espoir, et aussi de poudre, car Lorgan avait pu récolter assez de salpêtre pour en confectionner plusieurs tonnelets.

L'été tirait maintenant sur sa fin. Le paysage changeait, non seulement parce que l'herbe devenait jaune, mais aussi parce les collines se faisaient plus élevées et les vallées plus encaissées. La configuration du terrain rendait non seulement la marche du convoi directement plus difficile, mais ralentissait en outre sa progression dans la bonne direction en l'obligeant à suivre des heures durant les méandres d'une vallée aux coteaux trop raides avant de trouver enfin un passage où l'on pouvait les escalader et repartir vers l'ouest.

Certains craignaient que ces collines n'annoncent de véritables montagnes, comme les cimes de Kauk que quelques-uns avaient déjà contemplées de loin, mais après l'apparition de cette région de moyennes montagnes le terrain se stabilisa. D'ailleurs, le barbare interrogé par le Sophi n'avait pas mentionné de semblables difficultés sur leur route, et, vantard comme il l'était, il n'aurait pas manqué de conter l'exploit s'il les avait franchies.

Même en tenant compte de l'imprécision des mesures et d'une possible exagération chez ce Yorg, ils devaient maintenant être fort près du but. Ils n'auraient probablement pas le temps d'entreprendre le voyage de retour avant l'arrivée de l'hiver, mais bien celui d'installer un camp de longue durée pour passer la mauvaise saison sans trop d'inconfort.

S'ils trouvaient le lac du Grand Chien, et si celui-ci méritait la réputation que Yorg lui avait faite par Lorgan interposé...

*

Un soir, ils atteignirent un fleuve qui, malgré la sécheresse grandissante de cette fin d'été, coulait majestueusement du sud vers le nord entre des rives encaissées souvent dominées par des falaises abruptes. Ce n'était pas un fleuve aussi puissant que *le fleuve*, mais il faisait plus d'une portée d'arbalète de large, et il ne serait pas aisé à franchir.

Ils longèrent tant bien que mal son cours pendant deux jours avant de trouver un endroit où les pentes semblaient assez douces pour y engager le convoi. En chemin, ils découvrirent de multiples traces de l'ancienne civilisation. Elles étaient partout présentes, mais pas en amas suffisants pour justifier un arrêt et de nouvelles fouilles.

Avant d'entreprendre la traversée, ils attendirent le retour d'éclaireurs que Delbar avait envoyés en aval. Quand ils revinrent, ce fut pour annoncer que les rives restaient presque impraticables aussi loin qu'ils aient été et qu'ils n'avaient vu nulle part de gué ou même de passage facile.

Pendant qu'on abattait des arbres pour construire des radeaux, quelques cavaliers traversèrent à la nage pour explorer l'autre rive et y établir une tête de pont. Leurs premiers rapports ne furent guère optimistes : sur les plateaux qui dominaient la vallée les traces de chevaux pullulaient, ce qui n'était pas rassurant, même si la plupart remontaient à plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Les You-Has étaient nombreux sur les terres qui s'étendaient encore entre eux et leur objectif.

Cependant, au point où ils en étaient arrivés, ce n'était pas cela qui allait les dissuader de poursuivre et le travail sur les radeaux continua avec entrain. D'ici deux jours tout au plus, ils seraient de l'autre côté.

Yorg-Rork – 7

— Ils n'ont pas renoncé !

Il y avait du dépit, mais aussi de l'admiration dans la voix de Rork-la-Masse. Sur l'autre rive, les hommes jaunes s'étaient attelés à la confection d'un radeau. Ils n'avaient pas eu la chance de découvrir des troncs échoués, comme Yorg, et avaient d'abord dû abattre six arbres qu'ils avaient reliés entre eux au moyen de cordages et de chaînes puisés dans les véhicules. À la vitesse où ils travaillaient, coordonnant parfaitement leurs efforts sous les ordres d'une femme – Rork avait découvert ce détail choquant lors de l'échauffourée du matin –, ils auraient franchi le fleuve avant le coucher du soleil.

Il jeta un dernier regard derrière lui puis piqua des deux pour rejoindre ses cavaliers qui longeaient la rive vers l'aval. Si Yorg et les autres Jaunes avaient réussi leur traversée, ils ne devaient pas être à plus de deux heures de marche, même en comptant que le courant pouvait les avoir entraînés sur quelques milliers de pas avant qu'ils n'accostent la rive occidentale. Il fallait profiter des quelques heures d'avance qu'ils avaient encore pour les retrouver et s'éloigner le plus possible du grand fleuve.

Ils allaient cependant au pas pour permettre aux bêtes de récupérer. Il y avait d'abord eu la fuite du matin, une fuite point trop rapide, selon les conseils de Pit, pour inciter les voitures à se lancer sur leurs traces, puis le grand galop dès que le grondement des moteurs s'était fait entendre derrière eux. Heureusement, sur cette rive boisée, les chevaux avançaient facilement, tandis que les voitures devaient faire quelques détours ou ralentir pour se faufiler délicatement entre les grands arbres et les enchevêtrements de débris laissés par la crue.

Ils avaient dépassé le gué signalé par Kalli, Rork jugeant qu'ils n'avaient pas attiré les machines assez loin et prenant un plaisir certain à cette partie de cache-cache. Ils continuèrent encore près d'une heure, laissant les machines de plus en plus loin en arrière quand Rork poussa son cheval dans le fleuve. Il était toujours aussi large et profond, mais ici son cours était calme. La traversée fut cependant pénible pour les chevaux comme pour les hommes. Tous arrivèrent à bon port, mais en ayant à peine la force de se hisser sur la

berge puis de se traîner au-delà des premiers arbres pour se mettre à l'abri des bâtons-tonnerre. Il y eut quelques coups assez imprécis lâchés sur eux depuis l'autre rive avant que l'arrivée de la femme qui commandait fasse interrompre ce qui n'était que du gaspillage des munitions.

Rork accorda une heure de repos à la troupe. C'est pendant ce bref intermède dans la poursuite qu'il avait pu observer les soldats se mettant à l'œuvre sans perdre un instant. Non, ils ne renonçaient pas !

Yorg avait traversé sans difficulté majeure, d'abord sur le cheval, puis en nageant lui-même pour soulager la bête. Une fois sur l'autre rive, il avait suivi les efforts de Hou et de ses compagnons pour pousser le radeau dans la bonne direction et les avait aidés à achever la traversée en les halant vers une anse en pente douce où la voiture débarquerait sans difficulté. Rork étant parti vers le nord, ils avaient aussitôt décidé de faire route dans cette direction en se tenant juste hors de vue de l'autre rive.

Hou était persuadé que le fleuve n'arrêterait pas les poursuivants. Il ne ferait que les ralentir, sans les décourager, jugeait-il. Le Yagrr lui faisait confiance : il connaissait bien mieux les Maîtres que n'importe qui d'autre ici, Tsuko excepté... et celui-ci était du même avis. Il n'avait pas été volontaire pour se joindre à l'expédition, mais en cas de capture, il serait aussi mal traité que les autres, et il participait avec la même bonne volonté que Tchou et Tchang à toutes les tâches quotidiennes.

Yorg réfléchissait. Ils ne pouvaient pas continuer à fuir des jours et des semaines de cette manière, ramenant vers le Grand Chien un ennemi dont il était difficile de mesurer la puissance réelle. En outre – des traces de chevaux le confirmèrent –, les cavaliers noirs étaient nombreux sur cette rive et il était impossible d'envisager de combattre deux ennemis à la fois, tout comme on ne pouvait compter que la chance leur serait assez favorable pour que ces ennemis continuent à s'entre-tuer comme ils l'avaient fait le matin même.

— Les Jaunes ont-ils traversé ?

Yorg commençait par une question ces retrouvailles impromptues au bord du fleuve. Rork réfléchit un instant, considérant la hauteur du soleil.

— Pas encore, je pense, mais cela ne saurait tarder.

— À quelle distance sont-ils ?

— Dix mille pas peut-être... Ou un peu moins si tu considères que le courant va les emporter et qu'ils ne traverseront pas en ligne droite.

— Il faut que nous soyons sur place avant eux pour les empêcher d'aborder !

Rork ne fut surpris qu'un bref instant. Il avait tout de suite compris l'idée du Yagrr et sa surprise venait surtout du fait que c'était cet allié paisible qui y avait songé et non lui-même, qui avait pourtant si souvent juré de tirer vengeance de ces envahisseurs.

— On retourne là-bas, s'écria-t-il en faisant faire volte-face à son cheval.

Le terrain était accidenté et la voiture ne suivait que péniblement les cavaliers, louvoyant entre les épais buissons, les rocs épars et les arbres aux fûts élancés. Tchang considérait avec inquiétude la réserve de copeaux qui s'amenuisait de plus en plus. Il finit par attirer l'attention de Hou. Ils devaient s'arrêter avant d'arriver au but, qui ne devait cependant plus être fort éloigné.

— Je continue seul, fit Yorg qui les accompagnait à cheval.

Il prit une poignée de cartouches qu'il glissa dans sa ceinture pour recharger le fusil une fois qu'il aurait tiré. Il entendit Hou ordonner aux autres de s'occuper du carburant, puis s'élancer à pied derrière lui, un fusil à la main.

Le sous-bois devenant trop touffu, Yorg finit par sauter à terre, abandonnant son cheval les rênes emmêlées dans un buisson. Il se remit en marche de son pas élané de chasseur et l'homme jaune qui avait d'abord regagné un peu de terrain éprouvait de plus en plus de mal à le suivre. On entendait à son souffle de plus en plus bruyant et irrégulier qu'il s'épuisait à vouloir imiter le train du Yagrr. À ce moment, des coups de feu se firent entendre à moins de deux cents pas.

Yorg ne pouvait plus perdre de temps. Il se lança, au pas de course cette fois. Il atteignit la rive un peu en aval de l'endroit où se tenaient les cavaliers de Rork. Entre eux, une crique qui était manifestement l'objectif du radeau. Celui-ci, qui arrivait presque droit sur lui, fendait le courant avec une certaine aisance, car les hommes jaunes l'avaient muni d'un mât et d'une voile que le vent venant de l'est gonflait majestueusement.

Les sept cavaliers avaient trois fusils et tiraient, mais sans grand

succès, car en face on s'abritait derrière les trois véhicules que portait le radeau. On ripostait aussi : Yorg vit un éclat de bois sauter du tronc derrière lequel s'abritait Rork. Le chef à la masse sursauta. À ce moment, Pit tira. Un coup heureux, qui, traversant un véhicule dont les portes étaient restées ouvertes, toucha l'un des soldats. Celui-ci poussa un cri et bascula dans le fleuve.

Le radeau était maintenant assez proche pour que les arcs puissent entrer en action, et les compagnons de Rork qui n'avaient pas de fusil ne se privèrent pas de cette possibilité. De leur côté, les gardes noirs, ayant plus ou moins repéré leurs adversaires, firent obliquer le radeau pour l'amener de l'autre côté de la crique... juste sur Yorg qui, jusqu'à présent, n'avait pas ouvert le feu. À ce moment, Hou arriva enfin et resta comme lui dissimulé dans les buissons.

Obnubilé par le tir de plus en plus précis du groupe de Rork – qui avait fait deux victimes supplémentaires –, l'équipage du radeau ne faisait absolument pas attention à ce qui se passait de l'autre côté de la crique, aussi les premiers coups de Yorg et de Hou firent-ils mouche, abattant deux hommes. Le coup suivant porta aussi, du moins dans le cas de Hou. Dans l'affolement qui les submergea un instant lorsqu'ils se découvrirent pris entre deux feux, les gens du radeau se montrèrent imprudents, offrant involontairement des cibles faciles aux archers. Deux de plus tombèrent à l'eau, soit qu'ils fussent touchés, soit simplement pour éviter la flèche qui leur était destinée.

Le radeau lui-même ne se souciait évidemment pas du combat et, toujours poussé par le vent, il finit par atteindre la rive. Malgré les pertes subies, les gardes noirs étaient encore plus nombreux que leurs adversaires et ils auraient pu se lancer à l'attaque si la femme qui les commandait – et dont ils attendaient trop passivement tous les ordres – n'était tombée à l'eau sous le choc de l'accostage.

Elle n'était pas blessée et ne mit que quelques instants à atteindre la terre ferme, d'où elle lança de nouveaux ordres à ses hommes.

Elle n'avait perdu que pour quelques instants le contrôle de la situation, mais ce bref flottement avait été suffisant pour Rork qui avait vu la chute. Il lança son cheval à travers la crique en brandissant sa masse. L'eau était peu profonde, et à l'instant même où la femme donnait l'ordre à ses hommes de débarquer, Rork prenait pied sur le radeau, suivi de près par Kerbona. Le premier homme qui se dressa devant lui brandissait un sabre qui ne lança qu'un bref éclat dans les rayons du soleil avant de rejoindre son propriétaire dans le fleuve. Un propriétaire dont la tête n'était plus qu'une bouillie sanglante. Le

second homme n'attendit pas le choc de la masse et préféra directement sauter à l'eau pour sauver sa peau. Rork le négligea pour courir vers l'arrière du radeau suivi par les autres guerriers qui s'étaient comme lui lancés à l'assaut de l'embarcation.

Pendant ce temps, Yorg et Hou, qui se trouvaient un peu trop loin pour participer directement au combat, continuaient à ajuster le plus posément possible les gardes noirs pour les éliminer les uns après les autres.

Cependant, sur les injonctions de leur commandante, un groupe de cinq ou six hommes avait réussi à se réfugier dans un angle formé par deux des véhicules et y contenait l'assaut des Hommes-du-Vent, tandis que plusieurs hommes tombés à l'eau, mais indemnes ou légèrement blessés, tentaient de reprendre pied à bord. Ils n'étaient toutefois plus très nombreux et, la furie des Hommes-du-Vent trouvant enfin l'occasion de se déchaîner, la résistance du dernier groupe ou des autres ne dura pas fort longtemps.

Yorg avait cessé de tirer, les combattants formant maintenant un groupe trop compact. Il s'approcha de l'extrémité échouée du radeau au moment où la femme, qui n'avait plus que deux gardes avec elle, reculait vers la rive pour échapper à la poussée de la masse hurlante des quatre Hommes-du-Vent complètement déchaînés. Prise entre deux feux, la femme sauta à l'eau pour tenter de s'échapper. Yorg la suivit, tandis que les deux gardes jetaient leurs armes aux pieds de Hou et l'imploraient d'intercéder en leur faveur.

Yorg bondit vers la femme. C'était la première fois qu'il devait se battre contre un tel adversaire et il comptait sur sa vigueur évidemment supérieure pour l'emporter aisément, si possible en évitant de la blesser.

Mais cette femme était un vrai guerrier. Non seulement elle avait des muscles d'acier, mais elle connaissait aussi fort bien les sciences du combat. Elle attaqua, brandissant son bâton à bulbe, et Yorg dut dégainer son sabre pour parer les coups. L'acier des Peaux-Douces était de bonne qualité, et au troisième coup il tranchait le bâton en deux. Il abaissa son arme, comptant que la femme allait se rendre...

Il n'eut que le temps de faire un bond maladroit de côté – il avait de l'eau jusqu'à mi-cuisses – pour éviter l'assaut. La femme se jeta sur lui les mains en avant. Raidies, elles lui firent un instant penser à des lames de sabre.

— Attention ! Karatéka ! hurla Hou qui était resté sur la rive.

Yorg fit deux pas en arrière et lança son sabre vers la rive. Il ne lui paraissait pas loyal de continuer la lutte avec un tel avantage sur un adversaire isolé, surtout une femme.

Lorsqu'elle le toucha au bras, il pensa à nouveau à ces mains semblables à des lames d'acier. En dessous du coup, c'était comme s'il n'avait plus eu de membre et sa main droite pendait, inutile, le long de son corps. Il réussit à éviter le coup suivant en se laissant tomber à l'eau.

La femme aurait pu l'emporter, si elle n'avait commis l'erreur de vouloir sauter sur lui. Ils s'enfoncèrent dans une eau plus profonde qui lui montait à la poitrine. Elle le frappa encore plusieurs fois, mais ses coups, amortis par l'eau, étaient heureusement moins douloureux et Yorg put sentir la force revenir lentement – et douloureusement – le long de son bras. Cependant il n'était plus l'attaquant, et éprouvait même de plus en plus de mal à repousser les assauts de cette furie.

Il y eut un échange d'attaques et d'esquives qui sembla durer une éternité. Peu à peu sa vigueur naturelle lui permit d'équilibrer les choses. Et l'eau. Sur la terre ferme, il n'aurait pas tenu longtemps, car il aurait suffi à la femme, nettement plus agile, de porter deux ou trois coups bien ajustés comme le premier pour lui enlever toute possibilité de se défendre.

Il commençait même à avoir le combat bien en main, car la femme s'épuisait plus vite que lui. Elle restait dangereuse, mais ses attaques se faisaient moins vives. Tout à coup, il entendit des rires alors qu'il venait une fois de plus de glisser sur un galet rond et de perdre l'équilibre. Se relevant, un bref coup d'œil rinforma que sur le radeau le combat s'était achevé et que ses compagnons pouvaient prendre le temps de savourer comme un simple spectacle le duel qui l'opposait à la femme. Ils semblaient ne pas comprendre qu'il avait affaire à forte partie ! Ils croyaient qu'il jouait !

Piqué au vif, il profita d'un faux mouvement de la femme pour l'enfoncer dans l'eau, réussissant tant bien que mal à éviter ses coups de griffes et à lui maintenir la tête sous l'eau assez longtemps pour qu'elle suffoque. Ici, son poids supérieur était un avantage. Lorsqu'elle cessa de se débattre avec la même énergie, il attendit encore un instant, par prudence, puis, sentant son corps devenir mou, il la laissa remonter à la surface et la remorqua vers la rive.

André – 3

André avait pu suivre le rituel de loin. Depuis quelques jours, il avait senti monter une sorte de tension autour de lui et s'était mis à guetter les faits et gestes de ceux qui l'entouraient avec une attention renouvelée. Pressentant qu'il se préparait quelque chose d'important et songeant que ce qui comptait pour les Éboueurs devait maintenant compter pour lui aussi puisqu'il était, sinon des leurs, au moins partie de leur vie quotidienne.

Il n'avait pas compris tout le discours de l'Éboueur, d'abord parce qu'il n'avait pu entendre tous les mots, ensuite parce qu'ils étaient chargés d'allusions qui le dépassaient. Mais il était clair que Toni et quatre autres jeunes gens allaient partir pour effectuer une mission dangereuse. Il fut en un instant tout aussi clair que s'il parvenait à les suivre, il pourrait probablement en apprendre bien plus sur ce peuple mystérieux qu'en attendant ici qu'on veuille bien lui parler.

Il attendit que la foule se soit dispersée – ce qui ne traîna pas longtemps – pour se précipiter vers sa cellule et fourrer dans un sac tout ce qui pourrait lui être utile. À dire vrai, cela ne formait pas un bagage bien imposant : un briquet, deux bougies complètes et trois bouts plus petits, quelques vêtements de rechange qu'on lui avait fournis au fil du temps, un bout de corde ramassé au détour d'un couloir, et son couteau, qu'il avait pu conserver. Il se risqua aux cuisines communautaires, heureusement désertes à cette heure, et emporta un gros pain de mousse et deux saucissons de champignons. Il n'avait pas pu voir si les jeunes gens emmenaient à boire, mais à tout hasard il emporta encore deux bouteilles remplies d'une bière légère qui ne valait pas le champagne des Survivants. Elles pourraient, une fois vides, être remplies à une source comme on en trouvait parfois jaillissant dans les couloirs.

Il se mit en route un peu plus d'un huitième de veille après le groupe des cinq. Il avait repéré le couloir qu'ils avaient emprunté pour partir, heureusement une artère quasi rectiligne, et pendant longtemps dépourvue d'embranchements secondaires. Malgré la pénombre générale, il pouvait donc avancer assez vite, sans se préoccuper de rechercher des traces indiquant le passage du groupe. Il ne se heurta que deux fois à des obstacles inattendus, des marches dans le sol, qui en deux séries d'une quinzaine faisaient remonter le couloir d'un

niveau. Il fut forcé de ralentir le rythme de ses pas au bout d'un moment, mais continua sans se décourager. Il était persuadé de gagner sans cesse du terrain, car les Éboueurs ne se déplaçaient jamais fort rapidement.

Le découragement l'effleura cependant une première fois quand se présenta un embranchement. Après un instant d'hésitation, il choisit la galerie de gauche, qui était légèrement plus large. Il fut réconforté au bout d'une vingtaine de pas, après un moment de doute. Il y avait de l'eau dans le couloir qui descendait légèrement, et il s'y enfonça jusqu'aux genoux avant d'allumer une bougie et de découvrir que la flaque n'avait qu'une dizaine de pas de large et qu'au-delà le sol était mouillé des traces d'un groupe de voyageurs. Rasséréné, il souffla la bougie et reprit sa route.

Il lui fallut près de vingt minutes pour retrouver l'acuité visuelle qu'il avait avant d'allumer la bougie et il se jura que, sauf extrême nécessité, il ne recommencerait plus.

D'habitude, les Éboueurs étaient un peuple silencieux. Il leur arrivait cependant de faire du bruit, comme tous les humains. En travaillant, en se chamaillant – ce qui était rare – et en chantant ou en récitant des poèmes. Les trois hommes qui occupaient le dernier avant-poste chantaient ce soir-là. Un soir qui ne se distinguait en rien de la journée, sinon que c'était un moment de moindre activité précédant immédiatement le temps du repos.

Quand les hommes sont seuls, ou se sentent quelque peu abandonnés, il leur arrive de chanter pour se réconforter. C'était le cas des trois hommes, qui avaient entamé un peu plus tôt une longue ballade mélancolique, l'histoire de l'un des anciens, qui se prive de déclarer son amour à la femme qu'il aime parce qu'il sait que ses enfants ne pourront être que des monstres. Un homme chantait les couplets, les deux autres reprenaient le refrain.

André s'approcha prudemment, le plus silencieusement possible, et découvrit une petite salle circulaire dans laquelle débouchaient quatre couloirs, dont le sien. Il repéra de suite celui qu'il devait emprunter, car l'ouverture obscure était surmontée de quelques mots maladroitement gravés dans la pierre :

*Le chemin de l'épreuve est long, long...
Que votre courage en ait la mesure !*

Visiblement la chanson se terminait. L'un des gardes dodelinait de plus en plus de la tête. La fatigue s'ajoutait à quelque chose

d'hypnotique dans le rythme et André dut se secouer pour chasser une douce somnolence qui menaçait de s'emparer de lui. Ce n'était vraiment pas le moment !

Quelques minutes de plus et les trois hommes dormaient... On leur avait donné pour mission de « garder » l'endroit, mais c'était seulement un poste-relais pour des messagers venant de couloirs lointains et ils n'avaient aucune raison de se méfier d'un ennemi inexistant.

Ou d'un voyageur imprévu.

La Grande Cathédrale fut déroutante pour André, mais pas aussi effrayante qu'elle l'avait été pour Toni et ses compagnons. L'espace y était démesuré, mais il connaissait déjà les gymnases et l'un des couloirs des Survivants menait vers un groupe de cavernes naturelles dont il connaissait l'habituel aspect chaotique. Il avait dû, malgré sa résolution antérieure, allumer une bougie, dont les reflets dans les rochers luminescents lui fournissaient un éclairage tout à fait satisfaisant pour la traversée. Il se laissa guider par un léger souffle de vent qui agitait la flamme, et, comme il ignorait la légende, il entra dans la mare – au demeurant peu profonde – sans se soucier des périls sournois qu'elle pouvait receler.

Les siphons lui posèrent deux types de problèmes...

D'abord, comprendre que c'étaient des siphons et qu'on pouvait y passer pour émerger de l'autre côté. Il lui fallut revenir en arrière et explorer tout le passage entre la chute et le petit siphon pour se convaincre qu'il n'y avait pas d'autre issue que celle empruntée par la rivière souterraine puisque les cinq voyageurs qui le précédaient n'étaient nulle part en vue.

Le second était d'en connaître la longueur pour savoir s'il pourrait les franchir. Mais la solution du premier problème apportait *ipso facto* celle du second, car les Éboueurs n'étaient pas des surhommes et, là où ils avaient pu passer, il devait le pouvoir aussi.

Il respira plusieurs fois profondément et franchit le petit siphon sans même s'essouffler. Il s'accorda alors un bref repos puis, mis en confiance, reprit sa route et commit l'erreur de ne pas s'oxygéner à fond pour le second.

Il avait beau nager vigoureusement pour aider le courant à l'emporter, il sentait toujours la voûte le presser. Ses poumons brûlaient, son cœur s'affolait, près de lui faire exploser la poitrine. Il

finit par laisser échapper l'air vicié qui lui emplissait les poumons et ne ressentit qu'un bref soulagement. Malgré lui sa bouche s'ouvrit, et il sentit l'eau s'engouffrer dans sa gorge. Il ne nageait plus vraiment, maintenant, mais se débattait comme un fou, partagé entre l'instinct qui voulait à tout prix le pousser à respirer, même de l'eau, et un reste de volonté qui cherchait à refouler le liquide mortel.

Il allait abandonner tout espoir quand un éclair de conscience lui apprit que sa main droite venait de balayer l'air libre. D'une poussée il émergea, respira un peu d'air, puis retomba. Mais cette bouffée d'air lui avait remis les idées en place, et c'est en nageant qu'il revint une seconde fois à la surface. Il se laissa emporter quelques instants par l'eau qui, n'étant plus comprimée par l'étroit goulet, coulait moins violemment.

Il atteignit la rive, qu'il distinguait à peine, s'accrocha à une aspérité du rocher et resta un long moment à recracher l'eau avalée sans trouver la force de se hisser au sec.

Au sortir du siphon, l'obscurité était presque totale. André, tout en reprenant quelques forces, toujours à moitié plongé dans l'eau, avait eu le temps de réfléchir. Il avait un instant caressé l'idée de faire demi-tour pour regagner la sécurité relative de sa captivité chez les Éboueurs, mais se sachant parfaitement incapable de franchir le siphon dans l'autre sens en luttant contre le courant, il avait dû l'abandonner. Par ailleurs, continuer de l'avant quasi sans vivres, sans rien y voir, ignorant les obstacles qu'il aurait encore à surmonter, lui paraissait pratiquement impossible. Un instant il faillit se laisser entraîner par le courant, s'abandonnant à une noyade contre laquelle il venait pourtant de lutter victorieusement quelques instants plus tôt.

Une idée le frappa : il avait réussi à arriver jusqu'ici seul, sans indications sur la route, avec sa pauvre vue d'homme normal. Il y avait de quoi être fier ! De quoi retrouver confiance en lui-même ! Raisonnablement, il ne pouvait pas espérer continuer à s'en tirer encore longtemps. Orgueilleusement, il pouvait croire à n'importe quel miracle, se sentir capable de n'importe quel exploit !

Avec la conscience qui lui revenait, il réussit à faire le tri entre cet orgueil fou et le désespoir qui l'avait saisi un peu plus tôt, et à trouver un compromis : il lui fallait rattraper les cinq jeunes Éboueurs et les suivre de très près. Ou même se joindre à eux. Mais cela ne dépendrait pas de lui seul : ce serait à eux d'accepter ou de refuser.

Il n'avait que peu d'idées sur ce que pouvait être la religion, et encore moins sur les croyances profondes des Éboueurs, mais il

percevait qu'il y aurait là quelque chose de difficilement acceptable pour eux.

C'était pourtant la seule chose à faire, de son point de vue. Il se mit en marche d'un pas rapide, en grignotant un morceau de pain humide, malgré la fatigue qui commençait à l'accabler.

Pour la première fois depuis près de vingt saisons, des chefs de clan avaient osé braver la loi de Mungil-Toù... et s'en tirer vivants ! Il est vrai qu'ils n'avaient pas affronté ce dernier en face. Ils s'étaient contentés, dans la pagaille qui avait suivi la défaite contre ces étrangers qui avaient su s'allier à la force des eaux, de disparaître sur les plaines. Avec, bien sûr, leurs guerriers ainsi que les femmes et les enfants.

Ils étaient six, ce qui représentait une fraction importante des hordes, même si celles-ci n'en étaient pas fortement affaiblies. Le chef des Malahims se rendait compte qu'ils auraient pu être plus nombreux, si la plupart des chefs n'avaient été vieux, et rendus prudents par l'âge. Les six qui avaient osé comptaient parmi les plus jeunes...

Il était impossible de les poursuivre tous, car ils avaient eu la sagesse de partir dans des directions différentes. Mungil-Toù disposait encore d'assez de guerriers pour lancer plus de quatre clans à la poursuite de chaque groupe de fuyards tout en conservant un fort détachement autour de lui, mais répugnait à les laisser s'éloigner de son autorité : ils ne reviendraient peut-être pas tous...

Il ne pouvait cependant rester sans réaction. Aux yeux de tous ce serait une telle preuve de faiblesse que les contestataires ne respecteraient peut-être pas l'usage du défi individuel. S'ils se dressaient tout à coup à plusieurs contre lui, il n'était pas certain de l'emporter, malgré l'avantage qu'il avait sur chacun d'eux.

Il affirma haut et clair qu'il allait ramener les indisciplinés à la raison, mais que les sorciers devaient lui indiquer par quel clan commencer. Après une journée et presque toute une nuit de rituel, *Ceux-qui-parlent-aux-Puissances* désignèrent le clan de la Pierre Fendue comme première victime de la colère de Mungil-Toù. Ce n'était que justice : Kaluft-Petr, leur chef, était le principal responsable de la défaite, ses sentinelles n'ayant pas vu que quelques étrangers traversaient la rivière, préparant le piège dans lequel tant de guerriers avaient disparu.

Les éclaireurs fidèles savaient que ce clan était parti vers le nord-

ouest. C'était donc là que les hordes iraient en premier.

Le clan de Mungil-Toù était venu lentement du Sud, là où il y avait une mer étroite, lorsqu'il n'était qu'un enfant. Il savait par des contacts occasionnels avec d'autres clans que plus à l'ouest des hommes de sa race étaient maîtres d'immenses contrées, mais aucun des clans errants qu'il avait réunis sous son autorité ne venait de cette direction. C'était donc vers une terre tout à fait inconnue qu'il progressait.

Ce n'était pas pour lui déplaire, car depuis quelques saisons il hésitait sur la manière d'étendre encore son domaine. À l'orient, il y avait le grand fleuve, et les nautes sur leurs immenses pirogues. Pour lui, comme pour bien des Malahims, l'étranger ne comptait guère plus que du bétail, mais le guerrier qu'il était savait reconnaître la qualité de ses adversaires, et ces gens étaient certes capables de se battre courageusement avec, en outre, l'avantage d'un armement supérieur à celui des hordes. Celles-ci n'étaient donc pas encore de taille à l'affronter victorieusement, comme il venait une fois de plus de le constater au bord de la rivière.

Vers le nord, il y avait des terres moins riches, parfois désertiques, et un froid hivernal qui empêchait presque toute vie, surtout pour son peuple, habitué au soleil.

Au sud, il y avait d'autres Malahims qui, génération après génération, déversaient leur trop-plein d'énergie dans la grande migration vers le nord. Aller à contre-courant ne serait pas aisé. Cette aventure qui le lançait vers l'ouest était peut-être une bénédiction des Puissances...

Les hordes accueillirent la décision de poursuivre Kaluft-Petr avec plaisir. Les Malahims étaient faits pour voyager et cela faisait trop longtemps qu'ils se contentaient de longer un peu vers le nord le grand fleuve d'orient avant de revenir durant quelques semaines vers le sud. Cela avait été la décision et la tactique de Mungil-Toù pendant plusieurs saisons, qui s'était entêté devant le fleuve, car il ne pouvait être question de reculer en admettant que les hommes du fleuve étaient trop puissants pour les Malahims. Tourner les talons pour se lancer à la poursuite d'un clan rebelle était bien autre chose...

Mungil-Toù, depuis qu'il dominait les clans, avait réussi à leur imposer une certaine discipline. Ce n'était pas encore assez à son goût, mais déjà suffisant pour éviter les plus grands méfaits qui naissent aisément du rassemblement de plusieurs milliers de guerriers appartenant à des factions qui se haïssent parfois depuis plusieurs

générations.

Il prit plaisir à contempler le départ, une véritable cérémonie qu'il avait eu bien du mal à faire respecter à l'époque où la horde ne comptait encore qu'une quinzaine de clans. Ceux-ci prenaient la piste les uns après les autres, avec chaque fois un premier groupe de guerriers à cheval suivis – pour les clans qui en possédaient – par les chars de guerre. Venaient ensuite les chariots familiaux portant les femmes et les enfants quand ceux-ci ne préféraient pas courir le long de la piste. Le dernier chariot qui fermait la marche et se tenait éloigné des autres d'un espace double, était celui du chaman. Parfois, quand le clan comptait des malades ou des blessés, un autre chariot, prêté par une famille, se joignait à celui du guérisseur.

Le Chef de clan venait en dernier, tout au moins pendant la première lieue de l'étape, pour s'assurer que tout était en ordre. Ensuite, il rejoindrait les guerriers sur l'avant, rang qu'il ne quitterait plus avant le soir, sauf si le Maître des Hordes le faisait mander pour discuter d'un problème se présentant en chemin.

Mungil-Toù assista au départ des vingt premiers clans, rendant chaque fois leur salut aux guerriers et aux chefs. Il était lui-même entouré d'une soixantaine de guerriers. La moitié provenait de son propre clan et le reste était constitué des fils aînés des chefs de clan, pour autant qu'ils soient en âge de porter les armes. C'était à la fois sa garde personnelle et une collection d'otages qui lui garantissait un peu mieux l'obéissance des hordes.

Après le départ des vingt premiers clans, ce qui prit près de deux heures, Mungil-Toù s'élança au galop, suivi de son escorte. Ils rejoignirent la tête de la colonne, qu'ils précédèrent de deux cents pas à partir de là. Plus loin en avant, il n'y avait que des éclaireurs, isolés par petits groupes de deux ou trois qui formaient un cordon lâche autour du convoi et revenaient parfois en arrière pour faire part de ce qu'ils avaient vu.

Mungil-Toù donna le signal de la halte auprès d'un ruisseau, alors qu'il restait encore deux heures de jour environ. Ainsi, les derniers clans à partir – qui seraient les premiers le lendemain – atteindraient le lieu du bivouac peu avant le coucher du soleil, alors qu'il faisait encore assez clair pour s'installer pour la nuit.

*

Les hordes n'avançaient pas fort vite de cette manière, mais continuaient tout au long du voyage à former un ensemble cohérent,

prêt à faire face à n'importe quel ennemi. À plusieurs reprises Mungil-Toù avait tenté de gagner du temps en faisant voyager plusieurs clans de front, mais outre que le terrain ne s'y prêtait pas toujours, le tempérament fougueux de ses guerriers lui avait fait reporter cette innovation à plus tard : chaque clan, s'il n'était pas maintenu dans une stricte file, s'efforçait de précéder ceux qui étaient sur la même ligne. Les guerriers distançaient les chariots, épuisant inutilement leurs montures, tandis que les lourds véhicules, dans un vain effort pour ne pas perdre le contact, prenaient trop de risques. On ne comptait plus ceux qui rompaient un essieu ou versaient dans une ornière trop profonde, et le temps gagné se reperdait en réparations, sans compter la fatigue, les plaies ou les haines qui se développaient entre concurrents.

Si les hordes n'avançaient pas vite, elles progressaient cependant régulièrement, avec la volonté de vengeance de Mungil-Toù pour les pousser de l'avant. Les fuyards, de leur côté, avaient eu près de deux jours d'avance au départ et voyageaient bien plus aisément. Et ce fut seulement dans la matinée du troisième jour qu'ils découvrirent les cendres froides de leurs premiers feux, et la fin du quatrième celles des deuxièmes. Mais, à partir de là, le clan de la Pierre Fendue avait dû se croire en sécurité et ses étapes s'étaient raccourcies. C'est ainsi que le troisième campement fut atteint à la fin du sixième jour : les fuyards ne prenaient plus d'avance !

À partir de là, Mungil-Toù fit doubler le nombre des éclaireurs et les envoya plus loin, parfois à une demi-journée devant le convoi. Ils devaient découvrir si la Pierre Fendue n'infléchissait pas sa route, ce qui permettrait de couper au court et de regagner plus vite le terrain perdu. Mais ils ne pouvaient se faire repérer, sous peine d'inciter les fuyards à plus de célérité pour distancer les hordes, et cette fois probablement d'une manière définitive.

En même temps, ils devaient chercher les traces des voyageurs venus du fleuve. Si Mungil n'entendait pas se frotter à nouveau à eux dans l'immédiat, il l'intéressait fort de connaître leur position pour s'occuper d'eux une fois rétabli son prestige.

Au matin du neuvième jour, les éclaireurs n'avaient rien trouvé de remarquable, sinon qu'on gagnait maintenant sur les hommes de Kaluft-Petr qui n'avaient plus qu'une journée et demie d'avance, et que les étrangers progressaient sensiblement dans la même direction, mais un peu plus au nord.

Dire que les éclaireurs n'avaient rien rapporté d'intéressant était

exagéré. En fait, ils étaient entrés en contact à cinq reprises avec de petits groupes de Malahims appartenant à trois clans différents. Ceux-ci venaient de l'Occident, et n'avaient jamais entendu parler des hordes, ou seulement comme une légende. Ils s'étaient montrés franchement incrédules en apprenant que leur existence était réelle, car ils ne comprenaient pas comment un chef de clan pouvait ainsi renoncer à son indépendance. Et dire qu'on leur affirmait qu'il y avait plusieurs dizaines de chefs à avoir ainsi succombé !

Quand il entendit ses rapports, Mungil-Toù se contenta de sourire, et refusa d'écouter ses conseillers qui le pressaient de prendre contact avec les trois clans pour qu'ils se joignent aux hordes. Il ne voulait pas apparaître menaçant et alerter les Malahims du couchant. Il ne fallait pas leur donner l'idée de se regrouper pour lui faire face. Il répondit qu'on s'occuperait de cette question plus tard, lorsqu'on aurait châtié Kaluft-Petr, de façon à ne pas être venus si loin vers l'ouest pour rien...

Le Secret – 4

Cet hiver-là fut plus précoce que la normale. Il fut aussi plus rude dès le départ. Cela se produisait tous les onze ans depuis un siècle environ, avec régularité : il faisait très froid, et l'hiver durait fort longtemps, rongéant tout le printemps et même une bonne partie de l'été. Comme le phénomène s'accroissait régulièrement, on pouvait s'attendre à ce qu'un jour ou l'autre l'hiver ne s'interrompe pas durant cinq saisons d'affilée, et ceux du Secret qui observaient patiemment l'extérieur se demandaient si la Terre n'entraînait pas dans une nouvelle période glaciaire.

Ce serait une expérience extraordinaire de pouvoir observer dans le détail ce phénomène climatologique grâce à la compression du temps qu'apportait l'hibernation. Malheureusement, personne à part eux-mêmes ne profiterait de cette récolte de données inédites qui, de toute manière, ne changerait rien à leur problème. Cependant, depuis que l'ampleur et la régularité du phénomène avaient été constatées, il y avait eu un regain d'intérêt pour la vie en surface. Au fil des Éveils, certains s'étaient attelés à la longue tâche de remettre en état tout le réseau d'observation extérieure qui s'était lentement dégradé avec le temps. Il devait y avoir des survivants – quelques dizaines de milliers, quelques millions ? – à la surface et les intempéries toujours croissantes pouvaient les pousser vers des cieux plus cléments, les amenant ainsi à passer à proximité de l'Abri.

En fait, cette partie du travail, en dehors du fait qu'elle les avait contraints à enfiler les combinaisons isolantes et à se risquer à l'extérieur, n'avait été qu'une tâche d'entretien un peu extraordinaire. On avait choisi, lors de l'Établissement, un certain nombre de points d'accès difficile – sur l'île, au sommet des falaises entourant le lac, dans le mur du barrage – pour installer caméras et micros. Certains étaient accessibles de l'intérieur, d'autres pas. Il avait fallu les visiter pour la plupart, quand le matériel ne fonctionnait plus ou que le développement de la végétation avait rendu le point d'observation caduc.

Il y avait aussi des sondes qui pouvaient fournir la plupart des informations utiles : température, degré hygrométrique, force et sens du vent. Certaines caméras étaient fixes, d'autres pouvaient pivoter et disposaient de zooms télécommandés depuis l'Abri. Quant aux micros,

ultrasensibles, ils pouvaient aller « pêcher » une conversation à plus de deux cents mètres...

Tout ce réseau n'avait pas eu pour but premier l'observation scientifique, mais la défense de l'Abri. Une défense passive d'abord, qui consistait à pouvoir situer l'adversaire et à en connaître la force. À partir de là, on pouvait, en cas de besoin, passer à une phase plus active et écraser l'envahisseur, s'il découvrait l'existence de l'Abri.

À l'occasion de ces activités extérieures, ils capturèrent d'abord par curiosité – pour analyser la chair et savoir si elle était porteuse de la Maladie – quelques animaux de souche domestique : des porcs, des vaches, de la volaille.

Les animaux étaient sains : la Maladie ne s'attaquait qu'à l'homme. Mais ses miasmes étaient présents dans leur pelage, comme dans l'air ambiant. On ramena quelques bêtes sur l'île principale et au fil des années la domestication reprit, créant une sorte de ferme modèle qui fournissait de la viande fraîche. Celle-ci, traitée avec soin, pouvait être consommée une fois cuite aux microondes.

L'entassement des observations, humaines ou automatiques, arrivait à chacun de ses Éveils sous les yeux du vieux Paul, que les plus jeunes appelaient le Patriarche. C'était dit sans aucune dérision, avec respect même, car, outre qu'il était le plus âgé, il était aussi celui qui leur avait à tous donné la vie en créant l'Abri. Parfois, cependant, il y avait chez certains comme une vague trace de moquerie. On le respectait pour ce qu'il était et pour ce qu'il avait fait pour eux. On prend au sérieux quelqu'un qui a sauvé des milliers de vies et qui a réussi à maintenir une étincelle de connaissance dans un monde retourné partout à l'ignorance la plus totale. Mais en même temps, au sein de ce petit groupe qui n'avait pas voulu, comme tous les autres, renoncer à se battre pour sauver l'avenir, un malaise de plus en plus profond s'installait. C'était une sorte de morne désespoir qui les atteignait les uns après les autres. Ils avaient beau affirmer – et se répéter intérieurement – qu'ils avaient foi dans ce miracle lointain que serait la découverte d'un vaccin, ils auraient depuis longtemps admis que ce n'était qu'une chimère irréalisable s'ils n'avaient été soutenus par une sorte d'orgueil. Sans même savoir s'ils n'étaient pas déjà des fantômes d'un passé définitivement mort.

Certains d'ailleurs se posaient franchement la question : la vie humaine existait-elle encore ? Était-elle encore possible à la surface ?

Pendant les premières dizaines d'années, les capteurs avaient permis de constater qu'une certaine survie humaine subsistait à l'air

libre. Il fallait être patient, mais on apercevait parfois un individu isolé, voire une famille. Ils avaient même une fois observé un groupe de plus de dix personnes qui avait lentement fait le tour du lac avant de s'éloigner vers le sud. Ce n'était évidemment pas ce qu'on aurait pu appeler une foule, mais cela suffisait pour donner raison à ceux qui prétendaient qu'un certain nombre de gens pouvaient naturellement résister à la Maladie, affirmation qui jusqu'alors n'avait été que tout à fait théorique.

Les passages s'étaient espacés au fil des deux premiers siècles, puis avaient tout à fait cessé depuis environ trois cents ans. À croire que la vie humaine avait été complètement effacée de la surface du globe. Cela avait été une période mome pour les gens du Secret, et ils n'observaient plus que rarement l'extérieur, car le spectacle de ce monde vide, mais où les plantes et les animaux proliféraient, menaçait de les rendre fous.

Puis était venu le temps des grands hivers. Il avait fallu plusieurs cycles pour qu'ils prennent conscience du phénomène, puis le mystère que cela représentait avait redonné un peu de sens à leur vie. Quelqu'un avait remarqué que les germes de la Maladie étaient moins actifs par temps froid : une longue période glaciaire pourrait peut-être leur ouvrir à nouveau le chemin de la surface...

Les observations avaient donc repris.

Un homme était apparu.

Ce n'était certainement pas l'émissaire d'une civilisation avancée. Vêtu de peaux de bêtes et d'une tunique de tissu grossier, il n'avait qu'un épieu primitif pour tout équipement. À première vue du moins, car le soir il s'était installé au pied du barrage et avait allumé un feu en battant deux morceaux de silex.

La longue suite des Veilleurs avait donc appris que l'Homme existait encore à la surface. Mais pour la civilisation, c'était bien autre chose...

Il y avait eu quelques rares autres visiteurs, tous isolés, tous presque aussi primitifs. Certains pourtant possédaient des objets de métal, couteaux ou haches. Était-ce des chasseurs, de hardis explorateurs, ou des hors-la-loi exclus de la civilisation – quel que fût son niveau – qui pouvait subsister ailleurs ?

Il y eut donc d'autres visites, toujours à la belle saison, comme si la contrée avoisinante n'était pas habitée en permanence. Elles donnèrent un nouveau sens à la vie dans l'Abri Secret. Rokart-le-Jeune, qui était ce qu'ils avaient maintenant de plus proche à la fois d'un médecin et d'un biochimiste, émit le premier dans un rapport de Veille l'idée qu'il faudrait capturer l'un de ces errants pour analyser son sang et peut-être en tirer un sérum qui les garantirait, eux et les Survivants d'en bas, contre la Maladie. Mais comment réussir cette capture ? Les voyageurs passaient toujours à bonne distance et les gens du Secret, même s'ils disposaient de tenues étanches en polyéthylène étirable ainsi que de filtres efficaces permettant de brefs séjours à l'extérieur, n'étaient pas prêts à se lancer à la poursuite de sauvages vigoureux et armés d'objets tranchants !

On échafauda plusieurs plans, toujours repoussés en raison du risque bien trop élevé qu'ils présentaient pour des chances de succès apparaissant bien minces. Deux années s'écoulèrent en moyenne pour les gens du Secret, ce qui représentait nettement plus d'un demi-siècle à l'extérieur.

Puis surgit un élément nouveau...

L'un des capteurs le plus éloignés, situé en amont non loin de l'une des deux petites rivières alimentant le lac, signala au début de ce long hiver le passage d'un homme seul. C'était la première fois que cela se produisait en cette saison et c'était donc assez remarquable pour attirer l'attention de l'équipe de veille, de Carine, notamment.

Ils regardèrent plusieurs fois la bande enregistrée automatiquement par le programme de veille de l'ordinateur. L'homme était passé assez près du capteur pour qu'ils puissent le détailler. Il était jeune et apparaissait affamé, épuisé... mais surtout sympathique à Carine.

Cela n'aurait cependant pas été plus loin si, un peu plus tard, il n'était apparu que le jeune homme n'était que l'éclaireur d'une troupe importante comprenant d'autres jeunes gens, mais aussi des femmes, des enfants, des hommes d'âge mûr et quelques vieillards. C'était une tribu au complet qui se déplaçait, et ils avaient tous l'air aussi fatigués que l'éclaireur avec en plus, pour certains, le poids des années.

Une heure plus tard, Carine eut une idée et, comme le temps pressait, elle usa de ce prétexte pour agir sans consulter le Patriarche, ni même réveiller son compagnon d'Éveil qui dormait à ce moment d'un sommeil normal. Elle connaissait le risque qu'elle courait et savait que Paul serait mécontent, mais elle en eut brusquement pardessus la tête de son rôle d'observateur trop passif.

C'est ainsi que les Yagrr avaient eu accès à l'île et que les gens du Secret avaient pu obtenir leurs premiers échantillons de sang immunisé.

Toni – 3

— Il y a un fantôme !

Le cri de Jana les réveilla tous en sursaut. En fait, ils n'entendirent qu'un hurlement vague, et leur amie dut répéter plusieurs fois qu'elle avait entendu rouler quelques cailloux et aperçu une lueur au bout du couloir avant qu'ils ne commencent à comprendre la raison de sa frayeur.

— Tu as dû faire un cauchemar, fui la première réaction, celle de Marki.

Mais Jana maintenait ses dires. Quand ils lui Tirent remarquer qu'ils dormaient tous les quatre, donc elle aussi, elle rétorqua qu'elle était parfaitement éveillée depuis un bon moment et qu'elle avait même poussé une pointe de reconnaissance jusqu'au bord du Vide. C'est alors qu'elle avait entendu rouler les cailloux. Sa première idée avait été qu'un autre membre du groupe s'était éveillé à son tour. En revenant le rejoindre, elle avait aperçu la lumière alors qu'elle n'était plus qu'à une vingtaine de pas du bivouac.

Sans vraiment lui donner raison, mais pour la convaincre – ou se convaincre eux-mêmes –, ils rebroussèrent chemin sur plusieurs centaines de pas, sans rien trouver de suspect évidemment. Jana les accompagnait, fermant la marche, et ce n'est qu'à demi rassurée qu'elle finit par admettre qu'il n'y avait rien pour justifier sa terreur. Ils pouvaient repartir vers le Vide, qui les attendait depuis la veille.

Le Vide était une faille souterraine qui coupait la galerie en deux. Dans le passé, on avait tenté d'en sonder la profondeur, sans résultat. Ils savaient que plusieurs de leurs prédécesseurs y avaient trouvé une tombe monumentale, soit qu'ils eussent fait une chute, soit qu'incapables de le franchir ils se fussent laissés mourir sur place. Mais on pouvait passer, puisque la majorité des voyageurs étaient allés au-delà... et en étaient revenus. Par un autre chemin, qu'on leur indiquerait au bout, lorsqu'ils rejoindraient les factionnaires.

Ils s'arrêtèrent à l'extrême bord. La faille n'était pas vraiment large, mais faisait quand même près de dix mètres, rendant impossible toute tentative de franchissement en sautant. Il ne pouvait, non plus, être

question de longer ses parois pour la contourner, car elles se prolongeaient, verticales et quasi lisses à gauche et à droite, bien plus loin que ne portait le regard... Ils s'interrogèrent des yeux. Certains étaient passés, c'était donc qu'on pouvait le faire. Mais ils avaient toujours gardé le secret sur les moyens employés. C'était la règle des épreuves : chaque nouveau groupe devait découvrir la solution lui-même, ou renoncer et périr.

C'étaient des pensées trop moroses, même si elles étaient réalistes, et Berta proposa de manger un morceau avant de se mettre à réfléchir plus sérieusement au problème car, entraînés dans la chasse au fantôme, ils n'avaient rien absorbé depuis la veille.

— Nous avons des cordes, fit remarquer Toni en mâchonnant un morceau de biscuit dur qui passait mal.

— Environ vingt mètres chacun, mais le Vide est plus profond que le total...

— Et même s'il ne l'était pas, comment remonter de l'autre côté ?

— Et si, au lieu de remonter, une fois en bas nous suivions le fond de la faille ? fit Marki.

Il y eut un long silence après cette remarque qui leur ouvrait une nouvelle perspective, un nouveau champ de réflexion. Ce fut Berta qui y mit fin en rappelant que les récits parlaient tous du Vide à *franchir* et donnaient des indications sur la route qui se poursuivait par le couloir dont on pouvait distinguer l'embouchure de l'autre côté.

— On peut se balancer au bout d'une corde...

— On n'est pas ici pour jouer ! fit sèchement Marki avant de se rendre compte que ce n'était ni Toni, ni Jana, ni Berta qui venait de parler.

Les autres l'avaient constaté aussi, mais déjà la voix reprenait :

— Il n'est pas question de jouer. Si on parvient à attacher une corde quelque part au-dessus du débouché de ce couloir, en s'y balançant il devrait être possible d'atteindre l'entrée de l'autre couloir. À partir de là, il sera aisé pour le premier d'établir une passerelle de corde pour les autres...

C'était tellement évident, tellement simple ! Il n'était pas sûr que cela réussisse, mais il fallait le tenter, puisque personne n'avait de meilleure solution. Comment n'y avaient-ils pas pensé plus tôt eux-

mêmes ?

L'idée, la solution possible, les frappait tant qu'ils y réfléchirent plusieurs secondes avant de s'interroger sur cette voix qui les avait interpellés. Toni bondit sur ses pieds. Il savait !

— André ! Est-ce bien toi, André ?

Une silhouette sortit lentement de la pénombre.

— Oui, c'est moi.

Ils étaient tous debout. Toni fit un pas en avant, mais les autres le retinrent, serrant les coudes, pour former un mur uni face à l'intrus.

— C'est le prisonnier des Cavernes Éclairées ? demanda Marki, qui en avait entendu parler, mais ne l'avait jamais rencontré.

— C'est lui, mais ce n'est pas vraiment un prisonnier. Plutôt un invité de Thomas. Il a travaillé avec notre équipe au toboggan, alors que rien ne l'y obligeait.

— Peu importe ! C'est un étranger. Jamais il n'aurait dû venir jusqu'ici.

— Mais il y est arrivé. Seul, sans indications, sans y voir, ce qui est honorable. Et c'est lui qui vient de nous donner notre meilleur espoir de passer le Vide, intervint Berta.

— Peut-être, mais avec un peu de temps, nous aurions trouvé seuls, j'en suis convaincu. Et maintenant, qu'allons-nous faire de lui ?

Le silence tomba sur le groupe. S'ils n'avaient pas tous aussi mal accueilli l'arrivée d'André que Marki, l'idée de l'emmener avec eux et de lui faire découvrir les secrets de leur peuple était trop neuve pour qu'ils l'admettent immédiatement, même Toni. Il connaissait pourtant André depuis des semaines et avait pu s'apercevoir que l'habitant des Cavernes Éclairées était loin d'être un monstre. En fait, pour lui au moins, ce n'était même plus vraiment un étranger.

D'un autre côté, s'il ne pouvait venir avec eux, il ne restait qu'une solution : la mort. Soit rapide s'ils le tuaient ou le précipitaient dans le Vide, soit lente, s'ils se contentaient de l'abandonner de ce côté-ci de la faille. Mais ce serait tout de même la Mort...

Et cette pensée-là les dépassait aussi...

— Essayons toujours son idée, suggéra Jana.

C'était seulement un moyen de gagner du temps, de retarder le moment où il faudrait choisir, personne ne s'y trompa. Et comme les autres se trouvaient dans le même état d'esprit, y compris Marki, malgré son opposition bien tranchée à l'inclusion d'André dans le groupe, ils se mirent à tirer les cordes de leurs sacs, pris brusquement d'une frénésie d'action quelque peu artificielle.

Ils finirent par découvrir une saillie rocheuse dans la paroi de la faille, un peu à gauche du débouché du couloir et près d'un mètre au-dessus de la voûte de celui-ci. Ce ne fut pas une mince affaire d'y accrocher une boucle de corde, mais après une dizaine d'essais, Marki finit par réussir. Comme ils n'avaient qu'une confiance relative dans la solidité de la saillie ou la manière dont la corde y était accrochée, ils décidèrent d'assurer solidement celui qui s'y suspendrait à l'aide d'une seconde corde retenue par les autres.

Le rocher tint bon et la corde – une double longueur – aussi, tout au long des tentatives de Marki. Il se balançait de plus en plus fort, de plus en plus vite le long de la paroi de la faille. Une fois son élan jugé suffisant, arrivé à l'extrême limite de son balancement, il prit appui des deux jambes sur le rocher et se propulsa vers l'autre côté. Il frôla la paroi à moins d'une main de distance et eut juste le temps de se retourner en revenant pour amortir le choc. Il était cependant salement secoué.

— Remontez-moi. Je voudrais me reposer un moment.

— À mon tour, fit Toni une fois que Marki se fut débarrassé du harnais improvisé dans lequel il s'était balancé.

Sans attendre un mot de commentaire, il franchit le rebord du gouffre où les trois autres – Marki s'était laissé tomber à terre, épuisé, mais André participait à la tâche – le laissèrent lentement descendre. Tout en venant aider à tenir la corde de secours, Marki fit remarquer qu'en principe Toni était meilleur sauteur que lui. Effectivement, quelques instants plus tard le garçon touchait l'autre bord. Ils entendirent distinctement ses mains claquer sur le rocher, mais il ne put s'y agripper. Il se reçut mieux que Marki à son retour et commença immédiatement à reprendre de l'élan.

La seconde fois, le choc fut plus brutal encore et ils frémirent en entendant le gémissement de douleur qui s'échappa des lèvres de Toni. Un gémissement immédiatement suivi d'un cri de victoire :

— J'y suis !

Il n'y était pas encore vraiment, mais il avait pu s'accrocher à la paroi. Quelques instants de plus et il trouvait un appui pour son pied gauche, se hissant ainsi quelques centimètres plus haut. De l'autre côté, ses compagnons se trouvaient tous à l'extrême bord du Vide comme si, gagnant quelques décimètres, ils pouvaient participer aux efforts de Toni.

Après un bref instant d'une tension presque insupportable, ils le virent trouver d'autres points d'appui et s'élever lentement vers la galerie qui se trouvait encore plus de deux mètres au-dessus de sa tête. Personne ne prononça une seule parole pendant cette lente ascension qui leur sembla durer des heures.

Le reste fut comme un jeu d'enfant en comparaison de cet effort.

Ils n'avaient pourtant pas fini. Il fallut d'abord laisser Toni récupérer un bon moment, puis attendre qu'il ait trouvé un point d'attache de son côté. Il dut pour cela s'enfoncer d'une vingtaine de pas dans l'autre galerie.

Ce fut Marki qui passa en second, pendu par les mains à la corde, toujours avec la garantie d'un deuxième câble. Berta passa ensuite.

Alors qu'ils hélaient Jana, elle poussa André en avant et personne ne fit d'objection. Jana avait donc pris seule la décision, mais personne n'avait la moindre envie de la contester. Ou, personne ne dit rien, ce qui aboutissait au même résultat.

Ils n'avaient pas envie de traîner au bord du Vide, et dès que Jana fut arrivée à bon port, ils s'enfoncèrent dans le couloir. À ce moment, André revint en arrière et en quelques secousses réussit à décrocher la corde qui avait permis le premier passage.

— Nous avons encore les autres cordes, fit remarquer Berta en le voyant revenir le rouleau passé sur l'épaule.

— Qui sait ? répondit André. Et puis, ce n'est pas parce que je suis avec vous qu'il faut oublier la Tradition : les prochains devront découvrir eux-mêmes le moyen de franchir le Vide !

Lorgan – 4

Les arbres qui poussaient sur ces pentes raides ne convenaient guère pour des radeaux. C'était du bois fort lourd et rares étaient les troncs assez élancés pour s'assembler sans trop de difficultés à d'autres troncs. En outre, sur ce bois dur, les haches s'émoussaient plus vite encore que la force des hommes. Il leur fallut donc plus de six jours pour construire un esquif suffisamment stable pour supporter la charge d'un seul chariot. Les marins de l'expédition, s'ils ne cachèrent pas leur répugnance à naviguer – même sur quelques centaines de brasses seulement – à bord d'une embarcation de fortune comme celle-là, leur furent d'un grand secours. Ils découvrirent, non loin du campement, une courbe où le courant, tout en restant modéré, leur ferait traverser le fleuve quasiment sans effort. L'équipage n'aurait, une fois le chariot débarqué, qu'à haler le radeau sur quelques centaines de pas vers l'amont pour revenir presque aussi facilement à son point de départ et charger un second groupe. Pour les six chariots, l'opération prendrait cependant au moins deux jours, si ce n'est pas trois. Ceci ne plaisait guère à Delbar qui craignait, avec de bonnes raisons, de voir les forces qu'il commandait divisées aussi longtemps en deux groupes incapables de se porter mutuellement assistance.

C'était pourtant la seule solution, s'acharnaient à lui répéter aussi bien Lorgan que Tolbien, qui ne voulaient pas perdre une semaine supplémentaire à la construction d'un second radeau. Il finit par se rendre à leurs arguments et l'opération put commencer.

Le fait que le premier jour vit trois trajets se dérouler sans le moindre incident ne calma pas les craintes de l'officier. Il était resté sur la rive orientale, où il fit doubler les postes de garde pour la nuit, comptant fermement sur Im'tri qui commandait de l'autre côté pour faire de même.

Tout se passa heureusement sans incident : la nuit, ainsi que la journée du lendemain, qui vit la fin des traversées.

Il leur restait à escalader les pentes abruptes, ce qui prit encore quatre jours, car il n'existait aucune piste praticable. Il fallut abattre des dizaines d'arbres pour permettre le passage des chariots et atteler à chacun de ceux-ci la moitié de tous les bœufs du convoi pour arriver à les hisser jusqu'au plateau.

Pendant ce temps, les cavaliers patrouillaient à la lisière des forêts couvrant les pentes pour déceler l'arrivée éventuelle de groupes de You-Has et faire immédiatement cesser tout bruit et tout mouvement sur la piste.

Ils étaient tous épuisés par ces efforts sans répit qui duraient depuis plus de dix jours maintenant, et tant Lorgan que Tolbien durent se rendre aux arguments de Delbar qui exigeait, une fois en haut, quelques jours de repos pour toute la troupe. Il fallait d'ailleurs profiter de cet endroit qu'il jugeait particulièrement favorable : ils n'avaient à craindre aucune attaque dans leur dos, la forêt les abritait, et la vue sur le plateau portait à plusieurs milliers de pas, écartant tout risque de mauvaise surprise.

Les trois jours suivants, consacrés essentiellement au repos, mais aussi à quelques prudentes reconnaissances dans un rayon de deux ou trois lieues, donnèrent raison à l'officier, car nombreux furent les groupes de You-Has qui défilèrent sur les plateaux. Certains étaient si éloignés qu'on ne distinguait qu'un très vague mouvement, parfois uniquement un panache de poussière non loin de l'horizon en ce début d'automne sec qui suivait un été torride. D'autres passèrent bien plus près, mais à aucun moment ils ne montrèrent qu'ils avaient aperçu les voyageurs, soit qu'ils ne les eussent point vus, soit qu'ils eussent été préoccupés par des missions plus urgentes. Delbar, pessimiste comme toujours, penchait pour cette seconde hypothèse, s'appuyant sur le fait que tous les groupes cheminaient ou au trot, ou au galop, et qu'ils se dirigeaient avec un parfait ensemble vers le nord-ouest.

Au bout de trois jours, il n'était plus question de différer le départ dans ce qui devait être la dernière étape du long voyage. Les hommes et les bêtes étaient frais et dispos et la chasse, dans cette région giboyeuse, avait gonflé les vivres au point qu'on pouvait passer deux jours au moins sans toucher aux réserves. En outre, le constant flux des You-Has s'était tari depuis le matin de ce troisième jour. Il n'y avait plus que de très petits groupes, voire des cavaliers isolés, à perturber le panorama, toujours vers le nord-ouest, et ils ne constituaient pas de danger pour le convoi.

D'après les estimations de Lorgan qui avait, jour après jour, reporté leurs progrès sur l'une de ses cartes, ils devaient maintenant se trouver à proximité immédiate du but. Il s'isolait souvent dans son chariot pour consulter une autre carte, qu'il jugeait fort précieuse. Elle n'était pas véritablement ancienne, ayant été copiée sur une relique par son maître Trablon moins d'un demi-siècle plus tôt, mais celui-ci avait certifié à son élève qu'il s'agissait de la reproduction exacte d'une

carte antique. Ce qui ne facilitait pas la lecture était le fouillis de traits de toutes les couleurs qui, selon une légende fidèlement recopiée en marge de la carte – et dont la traduction avait été certifiée conforme par Xardiiz –, représentaient des *autoroutes*, des *routes nationales*, des *routes secondaires* et des *départementales*. Tout cela sans compter les *lignes de chemin de fer*, et les *limites d'États*, de *régions* ou de *départements*. Il fallait une patience d'ange pour y discerner le cours des rivières. Elles au moins n'avaient pas disparu, même si leur parcours s'était parfois modifié, et Lorgan comptait sur des lignes sinueuses pour situer exactement le convoi. Ce qui le rassurait était que la carte indiquait qu'ils se rapprochaient d'une région comptant une dizaine de petits lacs. Encore faudrait-il découvrir le bon...

Cette pensée le ramena à leur objectif : des hommes qui avaient pu conserver la maîtrise de certaines techniques légendaires des Anciens. Des techniques qu'il comptait bien connaître lui aussi. Il faudrait les obtenir par le marchandage, la ruse ou la violence... puis s'assurer qu'il en demeurerait le seul dépositaire... Un rêve démesuré, mais il n'était pas encore trop âgé pour renoncer au pouvoir qu'il pourrait développer sur la douzaine d'années ou deux qu'il lui restait à vivre.

Un rêve qui se transformait parfois en cauchemar : alors qu'il touchait au triomphe, il découvrait que les héritiers des Anciens disposaient d'armes extraordinaires auprès desquelles ses fameux explosifs n'étaient que des jouets infantiles. Et si ces fameux Peaux-Douces n'étaient pas aussi amicaux que l'avait affirmé le sauvage ?

*

Dans l'après-midi du troisième jour, alors qu'on cheminait depuis trois heures environ, des éclaireurs revinrent en trombe vers le convoi. Ils avaient l'air affolés et de loin faisaient des signes intimant à la tête de la colonne de s'arrêter immédiatement. Delbar, qui se trouvait à ce moment à l'arrière, galopa à leur rencontre.

— Que se passe-t-il ?

— Des You-Has... Des centaines, peut-être des milliers...

L'homme était essoufflé et tremblait en parlant.

— Où cela ?

— Juste au-delà de ce bois.

L'homme désignait une forêt de sapins qui barrait tout l'horizon et

se trouvait à moins de deux mille pas. Le convoi, qui s'était maintenant arrêté, se dirigeait quelques instants plus tôt droit dans cette périlleuse direction.

— Mais alors... Ils peuvent être sur nous dans quelques instants !

Déjà l'officier se préparait à donner l'ordre aux chariots de se regrouper pour former une position défensive malgré le peu d'espoir qu'on pouvait nourrir devant une masse aussi imposante, quand l'éclaireur l'interrompit :

— Le danger n'est pas immédiat. C'est un campement paisible, pas une troupe en marche. Ils occupent tout le fond de la prochaine vallée sur une distance que nous n'avons pas pu mesurer dans notre hâte de vous arrêter. Pour les éviter, il suffit de faire demi-tour, ou d'obliquer vers le nord.

Le reste de la journée s'écoula trop lentement. Le convoi avait pris vers le nord, et ce n'était pas une route facile. Le plateau se morcelait en collines entrecoupées de petites vallées encaissées ou de ravins. Le paysage se parsemait de bosquets qui coupaient la vue et les éclaireurs devaient sans cesse chercher des passages praticables pour les chariots. À la tombée du jour, hommes et bêtes étaient à nouveau épuisés, autant par l'effort que par la tension qui s'était brusquement abattue sur eux. Ils n'avaient fait que trois lieues à vol d'oiseau depuis le changement de route, ce qui n'était pas long comme étape, mais avait compté au moins le double de pas. Et les éclaireurs leur affirmaient qu'ils atteignaient seulement l'extrémité de l'immense campement des You-Has... ce qui était en même temps beaucoup trop étendu et beaucoup trop proche pour qu'ils puissent se sentir à Taise !

Ils continuèrent à avancer dans la pénombre jusqu'au moment où les éclaireurs signalèrent qu'ils atteindraient sous peu le sommet d'une falaise bordant un lac. À cette nouvelle, Lorgan se porta en avant. Il dépassa le convoi et arrêta son cheval au bord du plateau. Il dominait une large étendue d'eau. Dans les dernières lueurs incertaines du jour finissant, il crut distinguer deux masses sombres émergeant de Tonde, deux îles. Le sauvage avait-il parlé d'une, ou de deux îles ? Étaient-ils enfin arrivés au bout de ce long voyage ?

Yorg-Rork – 8

Elle s'appelait Nan-Hi. Ce n'était pas elle qui l'avait dit – elle n'avait pas prononcé un seul mot depuis sa capture – mais l'un des gardes survivants. Ses hommes, une fois l'accablement de la défaite surmonté, ne semblaient pas vraiment prendre mal l'humiliation de leur officier, d'autant plus que les vainqueurs ne les avaient pas maltraités.

Évidemment, il y avait les morts et les blessés. Pour ces derniers, Kalli avait achevé ceux qui semblaient trop gravement blessés et il avait jeté les corps dans le fleuve. C'était lui aussi qui avait soigné les blessés légers, avec une étonnante douceur. On avait allumé des feux et fait un grand repas pour fêter la victoire de certains, la fin du combat pour les autres. Les trois voitures capturées contenaient assez de nourriture pour les poursuivants qui avaient tenté la traversée – vingt-huit au départ – pendant trois semaines au moins. Les survivants n'étaient que quatorze et il y avait donc suffisamment pour tout le monde pendant de nombreux jours.

Il y avait deux femmes parmi ces quatorze survivants. Nan-Hi et une autre qui, si Yorg avait bien compris, était aussi un chef, mais pas du même niveau que son adversaire. Cette seconde femme, Hou-Na, tentait de se montrer aussi silencieuse et aussi méprisante que l'officier, mais n'avait pu s'empêcher de sourire pour remercier Kalli quand il l'avait soignée, car elle avait été blessée d'une balle qui lui avait traversé le bras sans toucher l'os.

Ce soir-là, ils campèrent au bord du fleuve. Il était trop tard pour se remettre en route, et ils avaient eux-mêmes quelques blessés. Kerbona se remettait lentement d'un coup de crosse sur le crâne et Duno grimaçait parfois quand la longue estafilade – heureusement peu profonde – qu'il portait au flanc se rappelait à sa mémoire.

À l'aube du lendemain, il fallut bien faire un choix. Les prisonniers étaient trop nombreux pour les surveiller longtemps, et le bon sens aurait voulu qu'on les égorge sans tarder. Mais il aurait fallu le faire immédiatement après le combat, quand les sangs bouillonnaient encore de haine pour l'ennemi. Maintenant qu'on les avait soignés et nourris, ils étaient un peu comme des hôtes et l'honneur n'admettait plus qu'on les abatte froidement.

Rork hésitait, quand Hou lui apprit que l'un des hommes était de son village et désirait se joindre à eux. Un second l'imiterait peut-être. Les autres ne demandaient qu'à abandonner la poursuite et à rentrer chez eux, mais ne pourraient le faire que si les femmes – Nan-Hi surtout – n'étaient pas dans le cas. Si elles survivaient et regagnaient les villages de pierre, elles chargeraient les hommes du poids de la défaite.

Ce n'étaient pas exactement les phrases de Hou. En fait, ce fut Yorg qui réexpliqua tout cela au chef à la masse qui finit par comprendre que, si on libérait les femmes, les douze hommes ne pourraient rentrer chez eux sans risquer une sévère punition. À cause de deux femmes... Inconcevable !

Il fallait donc les garder prisonnières, ou les tuer sur-le-champ. À moins que... Les remettre aux gardes ? Ceux-ci les tueraient certainement eux-mêmes, avant de tenter de retraverser le grand fleuve vers l'est.

Rork réfléchit longuement. Yorg le laissa en paix, sans l'interrompre, car le chef des Hommes-du-Vent semblait de bien mauvaise humeur.

— Qu'en penses-tu ? finit-il par demander au Yagrr.

C'était signe d'un profond trouble, car Rork demandait rarement aussi ouvertement conseil à quiconque.

Yorg fut prudent et ne répondit pas directement.

— Avant de décider, il faut faire le point. J'ai examiné les voitures des hommes jaunes. Elles contiennent de nombreuses armes, des munitions, des vivres, et beaucoup de ce liquide puant qu'on brûle dans les moteurs. (Il y avait plusieurs mots empruntés à la langue des Tching dans ce qu'il disait, car la sienne ou celle de Rork les avait perdus depuis longtemps.) Il serait bon pour nos deux peuples de ramener ces trésors jusqu'au Grand Chien. Qui sait si nous n'aurons pas besoin de ces armes ou de ces voitures pour vaincre définitivement les You-Has ? Il faut d'ailleurs espérer qu'ils n'ont pas osé s'attaquer au village depuis notre départ...

Rork leva la tête, soudainement frappé d'inquiétude.

— Tu as raison, les armes seront utiles. Et les machines aussi. Mais qui les conduira ? Hou le peut. Tchou aussi, je crois. L'ami de Hou... ?

— Il sait conduire. D'autres peuvent apprendre, mais ça nous fait

déjà cinq conducteurs.

— Cinq conducteurs ? Tu viens seulement d'en citer quatre.

— Je sais conduire, fit Yorg.

— Je croyais que tu avais appris à aimer la liberté des cavaliers en notre compagnie, dit lentement Rork après un impressionnant silence. (Mais le Yagrr ne put deviner au ton s'il s'agissait vraiment d'un reproche ou seulement d'une moquerie amicale. Et Rork reprenait déjà :) Et tu as raison pour ce qui est des cavaliers noirs. Grodon est un homme sûr et le village est bien protégé, mais si les cannibales se sentent forts, ils pourraient bien oublier leur défaite et revenir à l'attaque. Nous ne pouvons plus retarder notre arrivée, et mieux armés nous serons, plus facilement nous en viendrons à bout.

Il laissa Yorg s'occuper des détails. Déjà il chevauchait vers de nouveaux combats.

Ils étaient partis à huit, et aussi extraordinaire que cela puisse paraître, après avoir affronté les Nièpps, les You-Has et les Hommes-Machines, tous les huit étaient encore là. Et huit autres s'étaient joints à eux. Certains volontairement, d'autres non.

Nan-Hi resta silencieuse, le visage fermé dans le mépris, tandis qu'on relâchait les survivants de son groupe, sauf elle et l'autre femme. Ils devraient se débrouiller pour traverser le fleuve et rejoindre les trois voitures gardées par une dizaine d'hommes qui étaient restés sur l'autre rive. Ce qu'ils leur raconteraient était leur affaire.

Yorg ne pouvait en être sûr – les traits de ces Jaunes se prêtaient mal aux interprétations –, mais il lui sembla bien que l'officier perdait un peu de sa morgue en se voyant seule ou presque sur la rive occidentale du fleuve. Sa seule réaction fut une lueur d'incrédulité lorsqu'elle vit qu'on débarquait les trois véhicules et qu'on formait un convoi. Elle resta un bon moment le visage fixé vers l'orient et son monde, avant d'embarquer à bord du camion. Il ne fallut pas la contraindre. Elle était fière et n'avait pas renoncé au combat, mais seule, sans armes, en ces terres infestées de You-Has, son unique chance de survivre pour se battre à nouveau était de se joindre à ses vainqueurs.

Fin de HOU DES MACHINES

Troisième volume du *Cycle de Yorg*

Cet ouvrage a été composé par EURONUMÉRIQUE à 92120
Montrouge, France, et achevé d'imprimer en février 1995 sur les
presses de Cox & Wyman Ltd. à Reading (Berkshire)

Dépôt légal : mars 1995 Imprimé en Angleterre